



National Library
of Canada

Bibliothèque nationale
du Canada

Canadian Theses Service Service des thèses canadiennes

Ottawa, Canada
K1A 0N4

NOTICE

The quality of this microform is heavily dependent upon the quality of the original thesis submitted for microfilming. Every effort has been made to ensure the highest quality of reproduction possible.

If pages are missing, contact the university which granted the degree.

Some pages may have indistinct print especially if the original pages were typed with a poor typewriter ribbon or if the university sent us an inferior photocopy.

Reproduction in full or in part of this microform is governed by the Canadian Copyright Act, R.S.C. 1970, c. C-30, and subsequent amendments.

AVIS

La qualité de cette microforme dépend grandement de la qualité de la thèse soumise au microfilmage. Nous avons tout fait pour assurer une qualité supérieure de reproduction.

S'il manque des pages, veuillez communiquer avec l'université qui a conféré le grade.

La qualité d'impression de certaines pages peut laisser à désirer, surtout si les pages originales ont été dactylographiées à l'aide d'un ruban usé ou si l'université nous a fait parvenir une photocopie de qualité inférieure.

La reproduction, même partielle, de cette microforme est soumise à la Loi canadienne sur le droit d'auteur, SRC 1970, c. C-30, et ses amendements subséquents.

FÉMINISME, LANGAGE ET OPPRESSION:

Stratégies politiques et positions théoriques

par
Élaine Lachance

Thèse présentée à
l'École des Études supérieures et de la recherche
en vue de l'obtention de
la maîtrise ès arts en sociologie

Directeur: J. Yvon Thériault

Université d'Ottawa



Elaine Lachance, Ottawa, Canada, 1991



National Library
of Canada

Bibliothèque nationale
du Canada

Canadian Theses Service Service des thèses canadiennes

Ottawa, Canada
K1A 0N4

The author has granted an irrevocable non-exclusive licence allowing the National Library of Canada to reproduce, loan, distribute or sell copies of his/her thesis by any means and in any form or format, making this thesis available to interested persons.

The author retains ownership of the copyright in his/her thesis. Neither the thesis nor substantial extracts from it may be printed or otherwise reproduced without his/her permission.

L'auteur a accordé une licence irrévocable et non exclusive permettant à la Bibliothèque nationale du Canada de reproduire, prêter, distribuer ou vendre des copies de sa thèse de quelque manière et sous quelque forme que ce soit pour mettre des exemplaires de cette thèse à la disposition des personnes intéressées.

L'auteur conserve la propriété du droit d'auteur qui protège sa thèse. Ni la thèse ni des extraits substantiels de celle-ci ne doivent être imprimés ou autrement reproduits sans son autorisation.

ISBN 0-315-75110-X

Canada



UNIVERSITÉ D'OTTAWA
UNIVERSITY OF OTTAWA

Un gros merci à tous ceux et celles qui ont contribué à cette thèse:

*Yvon, mon directeur, pour ses commentaires éclairants et stimulants,
Linda, pour sa présence et ses encouragements,
Jean, pour ce rire légendaire qui a toujours réussi
à me rendre ma bonne humeur,
et toutes les autres personnes de mon entourage
qui ont participé, de près ou de loin, à ce travail laborieux.*

RÉSUMÉ

La présente thèse porte sur le lien entre le langage et l'oppression des femmes. Les féministes sont fort partagées quant à la façon dont le langage contribue à cette oppression. Afin de mieux comprendre la question du langage sexiste, nous avons conçu une double typologie qui vise à mettre en lumière le lien entre les positions politiques de ces féministes et leurs positions théoriques.

La première partie de la thèse s'intéresse aux positions politiques des auteures de notre corpus. Celles-ci ont été divisées en trois catégories, soient féminisme égalitaire, radical et socialiste. Notons que les féministes radicales ont été sous-divisées en deux catégories, les féministes neutralistes et les féministes de la femelléité. Chaque chapitre est divisé en trois parties. La première vise à donner une idée générale des questions d'intérêt, revendications et stratégies politiques préconisées par les féministes en question. Vient ensuite une seconde section, cette fois consacrée à la présentation de la pensée de quelques auteures de ce courant. La dernière section s'intéresse au lien entre le langage et l'oppression, et donc, à la façon dont le langage participe à l'oppression des femmes.

La deuxième partie s'intéresse à la position théorique des féministes. La seconde typologie présente deux catégories: les féministes déterministes et les féministes contextualistes. Dans le cas des féministes déterministes, le langage a une influence sur notre perception de la réalité. Par conséquent, elles sont persuadées que la langue porte en elle une vision sexiste du monde, et que cela contribue à maintenir les femmes dans une position de domination. Les contextualistes ont une vision différente du langage. Elles le voient plutôt comme le reflet des rapports de pouvoir entre hommes et femmes. Le langage participe bien à l'oppression des femmes, mais ce n'est lorsqu'il sert à une personne, à un groupe, à une idéologie; le problème se situe donc au niveau du discours.

Lorsqu'on jumèle ces deux paramètres, c'est-à-dire la position politique et la position théorique, on comprend mieux pourquoi les féministes revendiquent ou pas des changements linguistiques. La conclusion offre d'ailleurs une discussion sur le débat actuel sur la féminisation du langage.

TABLE DES MATIERES

Introduction

Historique	1
Le débat: pour ou contre quoi, au juste?	2
Les catégories politiques	5
Les positions théoriques	6
Le corpus	9

Chapitre 1 - Les féministes égalitaires

FÉMINISME ET LIBÉRALISME	11
LANGAGE ET OPPRESSION	14
Casey Miller et Kate Swift	15
Robin Lakoff	19
STRATÉGIES LANGAGIERES	22

Chapitre 2 - Les féministes radicales

FÉMINISME ET RADICALISME	27
LANGAGE ET OPPRESSION	34
Shirley Ardener	36
Andrea Goldsmith	38
Verena Aebischer	40
Deborah Cameron	42
Dale Spender	47
Annie Leclerc	52
Marie Cardinal	55
STRATÉGIES LANGAGIERES	59

Chapitre 3 - Les féministes socialistes

FÉMINISME ET SOCIALISME	61
LANGAGE ET OPPRESSION	63
Dorothy Smith	63
Sheila Rowbotham	66
Cheris Kramarae	69
Maria Black et Rosalind Coward	73
STRATÉGIES LANGAGIERES	76

Chapitre 4 - Les féministes déterministes

LA POSITION DÉTERMINISTE	79
Le déterminisme linguistique	80
L'hypothèse Sapir-Whorf	81
Le contrôle masculin de la langue	84
L'appropriation de la langue	85
Le maintien de la domination masculine à travers la langue . .	87
CONCLUSIONS	95

Chapitre 5 - Les féministes contextualistes

LA POSITION CONTEXTUALISTE	96
Le langage: miroir de la société	97
Question de sémantique	97
Péjoration du parler féminin	102
Le langage des dominés	104
Stratégies langagières	106
Discours et pratiques discursives	107
CONCLUSIONS	112

Conclusion	114
-----------------------------	------------

Bibliographie	126
--------------------------------	------------

Introduction

Le langage est depuis deux décennies la cible de nombreuses critiques de la part des féministes. Certaines affirment ne pas se sentir à l'aise dans un langage qu'elles jugent avoir été produit par les hommes. D'autres critiquent les représentations sexistes de la femme dans la langue, et mettent en garde contre les effets d'une telle langue sur les mentalités. Enfin, d'autres encore vont s'intéresser à l'utilisation que font les femmes et les hommes du langage. Mais si les approches diffèrent, la conclusion, elle, reste la même: le langage contribue à l'oppression des femmes. Mais à quel degré et à quel(s) niveau(x)? Sur ces questions, les féministes ont des avis très partagés. C'est d'ailleurs dans le but d'éclaircir ce lien entre langage et oppression que nous avons entrepris cette thèse.

Historique

L'intérêt dans l'étude du langage n'est pas récent. Déjà, au XVI^{ème} siècle, les explorateurs et missionnaires rapportent des faits intéressants sur les langues et dialectes des nouveaux mondes. Les anthropologues et les linguistes poursuivront ces études de façon plus systématique à partir du XIX^{ème} siècle. Mais si plusieurs font mention de différences de langue et/ou de comportement linguistique liées au sexe, peu d'entre eux s'interrogent sur la cause

d'une différence qu'ils attribuent le plus souvent à la couleur locale¹. Ceux qui s'intéressent d'un peu plus près à ces différences vont cependant évaluer le langage féminin par rapport à ce qu'ils jugent être la norme: le langage masculin. Autre fait intéressant: leurs conclusions viennent toujours renforcer le stéréotype de la femme bavarde, faible, passive, etc. Ce biais androcentriste a d'ailleurs été fortement critiqué par les féministes. Celles-ci ont entrepris de reformuler les études sur le langage et le parler féminin, et les conclusions fort différentes auxquelles elles sont arrivées remettent en question toutes les études préalables.

En ce qui a trait au sexisme dans la langue, il faudra attendre la montée du féminisme de la deuxième vague pour que soit énoncée l'équation entre langage et sexisme. Notons que l'intérêt pour le langage s'est développé dans le cadre d'une remise en question des diverses représentations de la femme. C'est à ce moment qu'aux États-Unis et en France, les féministes dénoncent l'image négative des femmes dans les médias, dans les manuels scolaires, etc. Cette question s'étendra au langage, et ce qu'il véhicule par rapport aux femmes. Dès lors, plusieurs vont postuler la relation entre langue sexiste et société sexiste, d'où leurs revendications pour la désexisation de la langue. Notons cependant qu'il n'a jamais eu consensus sur le bien-fondé de ces politiques. Ce débat dure d'ailleurs depuis plus de quinze ans.

Le débat: pour ou contre quoi, au juste?

Lorsqu'on commence à s'intéresser aux questions de féminisation de la langue, on croit que la lutte se joue entre deux camps: ceux et celles qui sont pour la féminisation, et ceux et celles qui sont contre. Mais lorsqu'on se penche plus longement sur les arguments invoqués par

¹Verena AEBISCHER *et. al.*, *Parlers masculins, Parlers féminins*, Paris, Delachaux et Niestlé, 1983, p. 7.

les adversaires, on voit bien que le débat se joue à un autre niveau, car les personnes qui sont pour la féminisation sont aussi celles qui croient que les changements linguistiques, en contribuant à changer les mentalités, vont à leur tour entraîner des changements sociaux. A tout le moins, elles croient que la langue devrait refléter les gains du féminisme des années soixante-dix. Ceux et celles qui sont contre sont persuadés du contraire: une évolution des mentalités doit nécessairement précéder les changements linguistiques. La langue s'adaptera à son propre rythme à la nouvelle réalité des rapports homme-femme. En d'autres termes, la désexisation de la langue passe pour un projet viable si l'on croit qu'elle aura un certain impact sur les mentalités, ou que la langue actuelle est anachronique. On pense alors avoir compris les enjeux autour de la question du langage sexiste. On en est loin.

Dès que l'on se met à recenser les articles, ouvrages et autres publications qui traitent du langage et des femmes, on s'aperçoit que bon nombre de féministes ont fait du langage leur principal objet d'étude. Il n'est alors plus question de féminisation, mais bien du lien entre le langage et l'oppression des femmes. On reconnaît alors deux tendances: celles qui ont une vision déterministe de la langue, et celle qui en ont une vision plutôt sociale. Dans le premier cas, il existe une relation de cause à effet entre une langue sexiste et une société sexiste. La langue a une influence sur la façon dont on perçoit la réalité; elle porte en elle la vision masculine du monde. Dans le deuxième cas, la langue est plutôt perçue comme le reflet d'une société patriarcale, et par le fait même, sexiste. Elle n'a pas un effet direct sur l'oppression des femmes - elle y participe, mais au même titre que toutes les autres institutions.

A la lumière de cette distinction, on serait porté à croire que les déterministes sont toutes

en faveur de la déséxisation de la langue. Encore une fois, les choses ne sont pas aussi simples. Jusqu'à présent, nous n'avons soufflé mot des positions politiques de ces féministes. C'est là une variable très importante. Il existe des différences marquées entre les féministes égalitaires, radicales et socialistes; ces différences ne peuvent que se refléter au niveau de leurs revendications par rapport à la langue. Il y a donc maintenant deux variables dont nous devons tenir compte dans notre catégorisation des féministes qui s'intéressent au langage: leur position politique et leur position théorique. Notre but est donc de faire ressortir le lien intrinsèque entre ces deux paramètres dans la pensée de chaque auteure étudiée en présentant deux typologies. La première s'intéresse à la position politique des nos auteures. Elle compte trois catégories: les féministes égalitaires, les féministes socialistes et les féministes radicales; un chapitre sera consacré à chacune d'elle. Chacun des chapitres sera divisé en trois parties. La première vise à donner une idée générale des questions d'intérêt, revendications et stratégies politiques préconisées par les féministes en question. Vient ensuite une seconde section, cette fois consacrée à la présentation de la pensée de quelques auteures qui s'inscrivent dans ce courant. La dernière section s'intéresse au lien entre le langage et l'oppression, et donc, à la façon dont le langage participe à l'oppression des femmes.

A cette première typologie vient s'en greffer une deuxième, cette fois constituée de catégories théoriques: les déterministes et les contextualistes. Encore une fois, un chapitre sera consacré à chacune de ces positions. On y retrouvera plusieurs éléments traités lors de la présentation des auteures, mais cette fois, ils seront présentés de façon plus thématique, afin de mettre en lumière les idées principales des positions déterministe et contextualiste respectivement. Enfin, la conclusion offrira une synthèse de ces deux typologies, mettant

ainsi en lumière le lien entre théorie et politique. Voyons donc maintenant les catégories de chaque typologie plus en détails.

Les catégories politiques

Notre typologie des positions politiques se veut représentative des grands courants qui ont marqué le féminisme de la deuxième vague. Nous avons opté pour les trois catégories mentionnées ci-haut, soient le féminisme égalitaire, radical et socialiste. Notons que la catégorie du féminisme radical se divise en deux sous-catégories, les neutralistes et les féministes de la femelléité, qui devaient, de prime abord, être prises séparément. C'est après avoir tenté, par de multiples acrobaties intellectuelles, de catégoriser les auteures choisies que nous avons dû nous rendre à l'évidence: les féministes radicales sont rarement entièrement neutralistes ou entièrement féministes de la femelléité. Il existe plusieurs points communs malgré les différences. Afin de ne pas trop étirer les paramètres de nos catégories, il nous a semblé plus exact de fusionner les deux tendances. En ce qui a trait aux termes « neutralistes » et « de la femelléité », nous empruntons le premier à Elshtain et le deuxième, à Descarries-Bélanger et Roy.

Le terme *neutraliste* renvoie au paradigme de la neutralité sexuelle. Tel que défini par Elshtain, il a comme prémisse que les catégories sexuelles sont imposées par l'ordre social. C'est donc la société qui produit les hommes et les femmes à partir d'« un matériau humain générique². » C'est donc une position qui refuse de voir des différences fondamentales entre

²Jean Bethke ELSHTAIN, « Je t'apprendrai les différences », dans *Lettre*, no 11, hiver 86/87, p. 43.

hommes et femmes. Mais si cette différence a été culturellement construite, elle est néanmoins la source de l'oppression des femmes. Les femmes sont en fait « le prototype de la classe opprimée³ ».

En ce qui a trait au néologisme « de la femelléité », nous reprenons le terme dont se servent Francine Descarries-Bélanger et Shirley Roy dans leur typologie des courants de pensée féministes⁴. Il est formé à partir du néologisme « femellité », et se réfère à « un espace charnière entre le biologique et le psychologique, lié à l'expérience du corps⁵. » Le féminisme de la femelléité est donc très lié au rôle biologique de la femme.

Les positions théoriques

Il est toujours dangereux de tenter de catégoriser la pensée de qui que ce soit. Notre témérité nous pousse à le faire non pas une fois, mais deux. A la première catégorisation politique, nous en surperposons une deuxième, cette fois, théorique, et ce, dans le but de mettre en lumière l'influence de ces deux paramètres sur la pensée de chaque auteure.

Cette deuxième typologie, cependant, ne compte que deux catégories, les déterministes et les contextualistes. Ces catégories ont l'avantage d'être assez larges de sorte que chaque auteure puisse se retrouver dans l'une ou l'autre des catégories sans y être « mal à l'aise ».

³*Ibid.*, p. 46.

⁴Françine DESCARRIES-BÉLANGER et Shirley ROY, « Le mouvement des femmes et ses courants de pensée: essai de typologie », Ottawa, ICREP/CRIAW, No 19, mars 1988.

⁵*Ibid.*, p. 27.

La position déterministe est caractérisée par une façon particulière d'envisager le lien entre langage et réalité. Pour les déterministes, la langue joue un rôle dans la façon dont nous percevons la réalité. Par conséquent, si la langue a été conçue par les hommes, il s'ensuit que les femmes sont forcées d'appréhender le monde avec une vision masculine. C'est ce que croient les féministes déterministes. La langue est alors un outil qui sert à opprimer les femmes, car elle véhicule une vision du monde où l'homme domine. De plus, l'emprise de la langue est telle qu'il est difficile pour les femmes de concevoir une réalité autre que celle qui leur est fournie par le patriarcat. Elles sont donc prisonnières de la langue homme.

La position contextualiste définit le langage d'une tout autre manière. Le langage est toujours associé à un contexte particulier, à une situation où il y a interaction entre deux personnes. Dès lors, les mots prennent des significations différentes selon l'intention du locuteur, le contexte de l'échange et le rapport de pouvoir qui lie le locuteur et l'interlocuteur. On ne peut donc parler de langage sexiste sans parler d'utilisateurs et d'interlocuteurs sexistes, et donc, de société sexiste. Le langage sexiste est alors perçu comme un symptôme de l'oppression des femmes. Ceci dit, les contextualistes reconnaissent tout de même que le langage participe à l'oppression des femmes. Elles situent néanmoins le problème du sexisme au niveau de la façon dont est perçu le parler féminin.

Évidemment, la typologie proposée n'est pas parfaite. Les féministes sont en fait rarement complètement déterministes ou contextualistes, mais elles ont toutes au moins un net penchant pour l'une ou l'autre des catégories. Nous les avons donc catégorisées selon l'idée générale qui ressortait de leurs propos.

Le tableau suivant illustre notre double catégorisation des auteures de notre corpus.

TABLEAU I

	Égalitaires	Radicales neutralistes	Radicales de la fémelléité	Socialistes
Déterministes	Miller & Swift	Ardener Goldsmith	Spender Leclerc Cardinal	Rowbotham
Contextualistes	Lakoff	Aebischer Cameron	-	Smith Kramarae Black et Coward

La première partie de ce travail propose une lecture verticale de ce tableau. Le premier chapitre sera consacré au féminisme égalitaire; les auteures retenues pour cette catégorie sont Miller, Swift et Lakoff. Le féminisme radical fera l'objet du deuxième chapitre. Les féministes à l'étude sont Ardener, Goldsmith, Aebischer et Cameron, pour les neutralistes, et Spender, Leclerc et Cardinal pour les féministes de la fémelléité. Enfin, le troisième chapitre traitera du féminisme socialiste, et donc de Rowbotham, Smith, Black et Coward et Kramarae.

La deuxième partie de cette thèse est une lecture horizontale du tableau, dans la mesure où nous procéderons par catégories théoriques. Mais comme nous l'avons précisé un peu plus haut, les positions déterministe et contextualiste seront définies thématiquement, avec le résultat que les auteures de chaque catégorie ne seront pas nécessairement présentées dans l'ordre que suggère le tableau. Ceci dit, la forme tabulaire nous a semblé le meilleur moyen de mettre en évidence le lien entre nos deux paramètres, c'est-à-dire, les positions politiques et théorique de chaque auteure du corpus.

Nous allons maintenant introduire les ouvrages auxquels nous nous référerons dans ce travail de recherche.

Le corpus

Malgré le fait que la question du langage sexiste est assez récente, la littérature qui s'y rapporte ne manque pas. Depuis la parution des premiers ouvrages au milieu des années soixante-dix, le nombre de publications ne cesse d'augmenter. Nous avons donc tenté d'inclure dans notre corpus autant les ouvrages « classiques » sur le sujet que les travaux plus récents, qui reprennent et critiquent ce qui avait été avancé par leurs prédécesseurs. Parmi les ouvrages britanniques et américains que nous jugeons indispensables, nous avons retenu *Words and Women*, de Casey Miller et Kate Swift, *Language and Woman's Place*, de Robin Lakoff, *Women and Men Speaking*, de Cherris Kramarae, *Woman's Consciousness, Man's World*, de Sheila Rowbotham et *Man Made Language*, de Dale Spender. Dans les ouvrages français, notre choix s'est arrêté sur *Parole de Femme*, d'Annie Leclerc et *Autrement dit*, de Marie Cardinal. Afin de compléter ce corpus, nous avons fait appel à Dorothy Smith, Deborah Cameron, Maria Black et Rosalind Coward, Shirley Ardener, Andrea Goldsmith et Verena Aebischer.

Notre but était de constituer un corpus qui serait représentatif des tendances par rapport aux questions du langage au sein du féminisme. C'est d'ailleurs ce qui explique que la catégorie politique « radicale » compte le plus grand nombre d'auteurs: bon nombre des féministes qui s'intéressent au langage s'inscrivent dans ce courant. C'est dans le but de ne pas trop charger cette catégorie que nous avons choisi de ne pas inclure certains ouvrages de féministes radicales

qui sont des classiques de la question du langage, telles ceux de Julia Kristeva, d'Hélène Cixous et de Luce Irigaray. Ces auteures s'inspirent de la théorie psychanalytique, ce qui confère à leurs théories, une toute autre vision de la langue. Celle-ci est liée au corps, à la jouissance, à la sexualité. Ces intellectuelles vont donc tenter de mettre en lumière, non le sexisme de la langue, mais le phallogentrisme, ce qui renvoie à toute la critique féministe de la psychanalyse. Leur critique se fait donc à un niveau beaucoup plus symbolique. Il nous semblait donc qu'avec ces auteures, nous nous éloignons de notre sujet premier, les enjeux de la féminisation. Néanmoins nous n'avons pas complètement éliminé la tendance psychanalytique en incluant Leclerc et Cardinal. Enfin, on pourra nous reprocher de ne compter aucune Québécoise parmi nos auteures. Après avoir consulté les ouvrages de Louky Bersianik et Nicole Brossard, il nous a semblé que celles-ci s'intéressaient surtout au rapport qu'entretiennent les femmes à l'écriture, à la nécessité d'exprimer le corps de la femme, etc. Encore une fois, les textes de Cardinal et Leclerc nous ont semblé plus accessibles et tout aussi pertinents.

Ce long préambule maintenant terminé, nous pouvons maintenant entamer notre discussion.

1

Les féministes égalitaires

*Chairperson is deliberately meant
to fall awkwardly off the tongue,
because in its awkwardness, it reminds
us that persons in positions of
authority may well not be males.*
Ruth Schwartz Cowan

FÉMINISME ET LIBÉRALISME

Le féminisme égalitaire est en quelque sorte l'ancêtre des autres féminismes. Il est né de la pensée libérale, et donc de cette idée que tous les hommes naissent libres et égaux. Évidemment, pour les penseurs de l'époque, « homme » n'avait aucunement le sens générique, et donc, n'incluait pas les femmes. Ce bel idéal d'égalité des théories contractualistes en a séduit plus d'un, et même, quelques unes.

Mary Wollstonecraft a été la première à mettre en lumière le sexisme de la pensée libérale et du droit « naturel » à l'égalité. Sa question est fort simple: si tous naissent égaux, pourquoi les femmes n'ont-elles pas les mêmes privilèges que les hommes? Selon Wollstonecraft, on refuse aux femmes le droit de participer activement à la vie sociale et politique parce qu'elles ne sont pas « mûres », et cependant, on leur refuse le droit à une éducation qui leur permettrait de prendre la place qui leur revient au sein de la société. Les femmes se trouvent donc dans une

situation sans issue, qui n'est pas sans rappeler celle des jeunes chômeuses et chômeurs: pas d'expérience, pas de travail, et pas de travail, pas d'expérience. Wollstonecraft aura donc montré que l'inégalité de la femme repose sur des facteurs socio-culturels et non biologiques. C'est pourquoi elle revendique l'éducation, les droits politiques et civiques et l'accession à tous les métiers et professions jusqu'à lors réservés aux hommes. Son projet pour l'émancipation de la femme est donc très libéral.

Au cours des deux siècles qui suivront, plusieurs femmes poursuivront l'entreprise de Wollstonecraft. Les suffragettes, notamment, militeront activement pendant plusieurs décennies pour que le droit de vote soit étendu aux femmes, mariées ou pas. Viendront ensuite les grands mouvements contestataires des années soixantes. Mais les femmes qui y participent ont l'impression désagréable d'être traitées en subalternes: « On tient à elles, mais à condition qu'elles se contentent de besognes obscures: la dactylographie, le café, les enveloppes, la photocopie, etc. ou le soutien des leaders¹ ». Les militantes se rendent compte qu'au niveau des rapports entre les sexes, la partie est loin d'être gagnée. Il faut obtenir l'égalité de droit et de fait pour toutes les femmes: « Droit au travail, droit à l'éducation, droit à l'indépendance économique, droit à la disponibilité, définie comme libération des grossesses inopportunes et de la fonction maternelle à plein temps². » Aux États-Unis, l'appel de Betty Freidan a rallié des milliers de femmes qui en avaient assez de la vie de ménagère, et tout ce que cela implique: dépendance financière et affective par rapport au mari, travail non-valorisé et non-rénuméré, etc.

¹Micheline Dumont, « Le mouvement des femmes hier et aujourd'hui », dans *Perspectives féministes*, Ottawa, ICREF/CRIAW, No 5a, 1986, p. 21.

²Ginette Castro, *Radioscopie du féminisme américain*, Paris, Presses de la Fondation nationale des Sciences Politiques, 1984, p. 49

Chez nous, ce seront la Fédération des Femmes du Québec et le Committee for the Equality of Women in Canada qui lutteront pour que s'améliore la condition des femmes. Évidemment, la méthode employée est tout aussi libérale, c'est-à-dire que « le recours aux codes, au droit, aux constitutions a constitué un réflexe de base pour établir la légitimité de ces revendications féministes³. »

En conclusion, les idées qui semblent le mieux caractériser la position libérale sont le rejet du naturalisme, et donc de la prétention à une nature féminine passive, émotive, faible, etc. Pour les libérales, ces qualités que l'on attribue aux femmes ont trop souvent servi à légitimer leur statut de « non-personne ». Encore de nos jours, plusieurs auteures sont persuadées que revendiquer le droit à la spécificité, c'est donner aux hommes un prétexte idéal pour mettre aux oubliettes les projets et revendications féministes, comme le disaient les éditorialistes de *Questions féministes*: « On ne peut revendiquer le droit à la différence car cela signifie dans le contexte actuel le droit à l'oppression⁴. » En d'autres termes, revendiquer une spécificité féminine est un jeu dangereux. En déclarant que l'inégalité est socio-culturelle, on peut alors s'attaquer aux stéréotypes et aux rôles qui dévalorisent la femme, et l'empêchent de se développer. Il faut aussi tenter d'améliorer la situation de la femme, et réduire l'écart entre la position sociale de la femme et celle de l'homme.

Soulignons que ce féminisme libéral a souvent été taxé de conservatisme, comme le note

A. Jaggar:

It should also be noted that liberals do not criticize *as such* social inequalities in wealth, position, and power. What they do criticize is their distribution on the

³ Micheline DUMONT, « Le mouvement des femmes... », p. 37.

⁴ *Questions féministes*, no 1, novembre 1977, p. 5.

grounds of some inherited and not obviously relevant characteristic such as family, race or sex³.

En d'autres termes, les féministes égalitaires recherchent moins une transformation globale de la société qu'une redistribution des pouvoirs au sein de cette société. Puisque ce partage du pouvoir ne peut se faire qu'entre égaux, il faut accorder à toute personne des droits et privilèges identiques, indépendamment de leur sexe, de leur classe ou de leur race. Ceci dit, il se peut évidemment que certaines personnes réussissent mieux que d'autres à se hisser dans l'échelle sociale, mais cela ne viole aucunement les principes libéraux. Soulignons que cette vision « hiérarchisée » a été à la source de plusieurs conflits au sein des féministes libérales. On a reproché aux dirigeantes de reproduire les mêmes rapports de pouvoir entre Blanches/Noires, intellectuelles/ouvrières-ménagères qu'entre hommes/femmes. Plusieurs femmes quitteront donc le camp des libérales pour échapper à cette hiérarchisation.

Voilà donc quelques grands principes de la pensée libérale. Nous tenterons maintenant de mettre en lumière l'influence de la pensée libérale sur la façon dont les féministes entrevoient le lien entre langage et oppression.

LANGAGE ET OPPRESSION

Le lien entre langage et oppression renvoie à la question suivante: de quelle façon le langage contribue-t-il à maintenir les femmes dans une position d'infériorité par rapport aux

³Alison JAGGAR et Paula STRUHL (sous la dir. de), *Feminist Frameworks: Alternative Accounts of the Relations between Men and Women*, New York, McGraw-Hill, 1978, p. 82

hommes? Pour Miller et Swift, par exemple, il sera plus question de langue que de langage, car ces deux auteures s'intéressent à la façon dont l'anglais occulte et dénigre la femme. Elles jugent une telle langue inadmissible, voire anachronique dans une société qui prône l'égalité des sexes. Surtout, elles croient qu'il y a un lien de cause à effet entre langue sexiste et société sexiste. Chez Robin Lakoff, c'est tout le contraire - la langue n'est que le reflet du sexisme dans la société. Mais cela ne veut pas dire qu'elle est innocente. Au contraire, notre manière de parler, les mots qu'on emploie vont permettre à l'autre de nous catégoriser. Dans le cas des femmes, cette catégorisation sera à l'image de la femme dans la société, c'est-à-dire négative. Selon Lakoff, les femmes parlent « le langage des dominé-e-s », et c'est ce qui contribue à les maintenir dans une position d'infériorité. Voyons donc chaque position plus en détails.

Casey Miller et Kate Swift: langue sexiste, langue anachronique

Les féministes libérales ont été parmi les premières à mettre en lumière le problème du sexisme dans la langue. Dès 1976, Miller et Swift engageaient le combat avec un livre fort édifiant, *Words and Women*⁶, où elles jettent un regard neuf sur la langue anglaise et ce qu'elle véhicule par rapport aux femmes.

La première cible de Miller et Swift est le masculin générique. Déjà, lorsqu'elles rédigent leur ouvrage, elles sont en mesure de citer de nombreuses études menées par plusieurs psychologues et éducatrices américaines. On pensera, par exemple, à l'étude de Linda Harrison,

⁶Casey MILLER et Kate SWIFT, *Words and Women*, Garden City, (NY), Anchor Press/Doubleday, 1976.

dont l'article, « Cro-magnon Woman - In Eclipse⁷ » est paru dans *The Science Teacher*. Cette étude réalisée auprès de 500 jeunes de niveau intermédiaire consistait à vérifier si les enfants associaient homme et femme au masculin générique. Les enfants devaient dessiner des personnages de la préhistoire selon les rubriques suivantes: pour le groupe 1, « early man, primitive men », pour le groupe 2, « mankind/early people » et pour le dernier groupe, « primitive humans/et men and women ». Ce sont les étudiant-e-s du derniers groupes qui ont dessiné le plus de femmes, ce qui porte à croire que le masculin générique, malgré sa prétention à inclure les membres des deux sexes, produit le plus souvent une image mentale masculine. Ces conclusions empiriques venaient enfin confirmer l'intuition de plusieurs féministes.

Conséquemment, l'usage du masculin générique pour désigner aussi bien les femmes que les hommes n'est vraiment pas adéquat. Mais plus encore, l'emploi du masculin générique entretient l'idée que l'homme équivaut à la norme. Pour Miller et Swift, cela a pour effet que les femmes apparaissent absentes, non-représentées: « the assumption that all creatures are male unless they are known to be female is a natural one for children to make⁸. » Plusieurs études ont déjà démontré que cela agit sur la perception qu'ont les enfants du monde qui les entoure. De fait, il n'est pas difficile de voir l'impact que peut avoir l'impression de grandir dans un monde de garçons et d'hommes sur les fillettes: elles ne peuvent qu'acquérir l'impression de ne pas être du bon sexe, de l'autre sexe.

⁷Linda HARRISON, « Cro-Magnon Woman - In Eclipse », cité dans MILLER et SWIFT, *Words and Women*,, p. 25.

⁸Alleen PACE NILSEN, « Grammatical Gender ... », cité dans Casey MILLER et Kate SWIFT, *Words and Women*, p. 31.

Les femmes donc, sont invisibles dans la langue, comme elles l'ont été longtemps dans la société. Cependant, les choses ont évolué. Les femmes prennent de plus en plus la place qui leur revient de droit dans la société, et la langue se doit de refléter cette nouvelle réalité. C'est là la thèse de Miller et Swift:

Its male orientation and use of subsuming masculine terms, for all their historic validity, no longer reflect reality, and so in this respect, it is also a false tongue⁹.

On voit donc que Miller et Swift reconnaissent que la langue porte le poids d'une histoire où les hommes avaient les premiers rôles, et les femmes, celui de souffleuses. Cependant, cette situation n'est plus actuelle, et toute personne qui a le souci d'être précis doit employer un terme neutre (elles suggèrent *person*) pour désigner des situations où femmes et hommes ont agi ensemble. Par exemple, parler aujourd'hui des hommes qui ont milité dans les mouvements pacifistes, c'est aussi fausser l'histoire, car on sait que les femmes ont pris une part active dans ce mouvement. Une langue sexiste dans une société qui prône l'égalité est anachronique et doit être modifiée.

Si Miller et Swift font de la langue leur cheval de bataille, c'est qu'elles croient que le sexisme qui s'y dissimule est une entrave à l'égalité des femmes. Un langage sexiste ne peut que perpétuer une mentalité sexiste, comme l'explique Miller et Swift: « The words we use daily reflect our cultural understanding and at the same time transmit them to the next generation through an agency that subserves the culture's needs¹⁰. » Une langue dans laquelle les femmes sont invisibles ou tout au moins associées à ce qui est négatif ne peut que contribuer à renforcer

⁹Alleen PACE NILSEN, « Grammatical Gender ... », cité dans Casey MILLER et Kate SWIFT, *Words and Women*, p. 31.

¹⁰Casey MILLER et Kate SWIFT, *Words and Women*, p. 55.

cette idée et à la transmettre aux générations suivantes. Car Miller et Swift sont bien persuadées que la langue véhicule une image négative de la femme. Il n'y a qu'à voir le nombre important de dissymétries sémantiques où seul le terme féminin est péjoratif. Miller et Swift prennent l'exemple de *master* et *mistress*: on sait bien que le deuxième a une connotation sexuelle absente chez le premier: dans le cas de *mistress*, on pense inévitablement à une amante, une concubine, bref une femme qui s'est « donnée ». Miller et Swift ont baptisé cette péjoration systématique la « semantic polarization », c'est-à-dire l'attribution de caractéristiques positives aux termes masculins et de caractéristiques négatives aux termes féminins. Les conséquences de cette tendance (pattern) sont à craindre, selon Miller et Swift, car les mots soutiennent une catégorisation du masculin au détriment du féminin. Comme le disent les auteures, « words tend to fit into and reinforce the male-positive-important and female-negative-trivial cultural categories¹¹. » Cependant, ce qui est intéressant chez Miller et Swift, c'est qu'elles ne conçoivent pas qu'un mot en soi est sexiste, mais que c'est plutôt l'intention du locuteur qui contribue à en imputer le sens:

A word means what it means not because of what dictionaries say about it, but because most speakers of the language use it with a certain meaning in mind and expect others to use it with the same meaning¹².

Miller et Swift apportent donc une nuance: les mots en soi ne sont pas péjoratifs; cependant, certains membres de la société leur imputent un sens additionnel ou figuré et cette signification devient évidente pour le reste de la société. Par exemple, le mot femme peut servir tout simplement à faire référence aux personnes de sexe féminin. Cependant, lorsqu'un homme parle

¹¹Casey Miller et Kate Swift, *Words and Women*, p. 64.

¹²*Ibid.*, p. 23.

d'*aller chez les femmes*, il est évident qu'il ne se prépare pas à assister à une réunion du Cercle des Fermières. Ainsi, à un certain moment, le sens de prostituée s'est greffé au mot *femme*, et cette définition est entrée dans le langage courant. Il n'en reste pas moins que le nombre de personnes ayant réussi à imputer aux mots féminins, ou se rapportant aux femmes, des connotations négatives est assez impressionnant. Le succès obtenu ne peut s'expliquer que par le fait que ces définitions cadraient avec l'image de la femme: à société sexiste, langage sexiste, et vice versa. C'est d'ailleurs pourquoi Miller et Swift désirent tant recycler la langue.

Robin Lakoff: les caractéristiques du parler féminin

L'ouvrage de Lakoff, *Language and Woman's Place*¹³, a été l'un des premiers ouvrages sur la question d'un langage féminin, et il a soulevé au moment de sa parution, une controverse assez importante. Il a suscité un intérêt monstre pour le sujet, et plusieurs chercheurs et chercheuses se sont empressés de faire des études pour vérifier les thèses de Lakoff. Sur quoi donc porte le texte de Lakoff?

Lakoff identifie plusieurs caractéristiques du parler féminin (*woman's language*) de la femme américaine. Ces différences se situent tant au niveau du choix des mots qu'au niveau de la façon de les prononcer: hypercorrection, hésitation, etc. Par exemple, les femmes américaines, selon Lakoff, emploient des termes beaucoup plus précis pour désigner les couleurs; les hommes, eux, n'ont qu'une vague idée de la différence entre lavendre et magenta. De toute façon, quelle importance, puisque c'est leur femme qui s'occupe habituellement de

¹³Robin LAKOFF, *Language and Woman's Place*, New York, Harper & Row, 1975.

choisir leurs vêtements (et donc, d'agencer cravate, chemise et veston), ainsi que de la décoration intérieure, activités où il peut être utile d'avoir des termes précis pour désigner les couleurs¹⁴. Pour Lakoff, cela porte les gens à croire que les femmes sont trop niaises pour se préoccuper de questions importantes. Après tout, il ne faut pas surcharger leurs pauvres neurones - choisir entre une teinte de mauve ou de lavandre est déjà un défi [sic].

Le parler féminin trahit la difficulté qu'ont les femmes à s'affirmer, à contrôler la situation. Selon Lakoff, une femme à qui l'on demande « à quelle heure on soupe » répondra par un « vers 6 heures? » hésitant plutôt que par un ferme « quand tu veux - c'est toi qui prépares le souper ». De la même façon, les femmes ont rarement recours à des affirmations péremptoires. Tandis que les hommes n'ont aucun scrupule à rugir un « Ferme la porte! », les femmes, elles, se contenteront d'un « Pourrais-tu fermer la porte? », ou encore « Tu ne voudrais pas fermer cette porte », forme négative qui est en soi une invitation au refus. Toujours selon Lakoff, les femmes emploient plus d'euphémismes (elles sont l'archétype de la délicatesse) et plus d'adjectifs « vides » (*empty*) tels que *divine* et *charming*. Tout cela contribue à entretenir une image de la femme frivole, peu sûre d'elle, qui recherche sans cesse l'approbation d'autrui. Toutefois, Lakoff tient à préciser que ce langage dont se servent les femmes n'est pas proprement féminin, mais plutôt le langage des dominé-e-s, de ceux et celles qui n'ont pas le pouvoir, et donc, relégué-e-s aux sphères triviales:

These words aren't basically « feminine », rather they signal « uninvolved », or « out of power ». Any group in a society to which these labels are applicable may

¹⁴Cela démontre, à notre avis, l'extraordinaire capacité d'adaptation des femmes à leur milieu, qui n'est pas sans rappeler celle des Inuits: les premiers ont développé un lexique précis pour les différentes sortes de neige, les femmes ont fait de même pour les couleurs.

presumably use these words; they are often considered « feminine », « unmasculine » because women are the « uninvolved », « out of power » group *par excellence*¹⁵.

En d'autres termes, les femmes sont conditionnées dès leur enfance à parler comme des femmes, c'est-à-dire en personnes polies, mais un peu faibles d'esprit, et par conséquent, inaptées à prendre un rôle autre que celui de bibelot dans la société. Mais pire encore, cette façon de s'exprimer que l'on apprend aux petites filles est en soi une forme de contrôle social:

... politeness involves an absence of a strong statement, and women's speech is devised to prevent the expression of a strong statement¹⁶.

C'est donc là la clé du succès: une femme doit se comporter « comme une dame », et donc s'exprimer poliment et de façon correcte, ce qui, d'après Lakoff, l'empêche de s'affirmer dans une discussion. Si une femme veut être reconnue ainsi, elle doit afficher un comportement linguistique conforme à ce que la société attend d'elle.

Notons que les caractéristiques identifiées par Lakoff ont fait l'objet de nombreuses critiques. On reproche surtout à l'auteure la validité scientifique des thèses avancées. En effet, l'auteure n'a pas un corpus précis; ses conclusions sont tirées en grande partie de son intuition, d'observations d'après son entourage (fort probablement du milieu universitaire) et des médias. Mais ce qui a sûrement le plus dérangé ses lectrices, c'est que Lakoff est victime du « syndrome du chercheur masculin »: elle a comme prémisse que le parler masculin est correct, standard. Sa comparaison avec le parler féminin ne peut donc qu'être péjorative. Le langage des femmes apparaît donc comme déviant par rapport à la norme, comme plus ceci ou moins cela que le

¹⁵LAKOFF, *Language and Woman's Place*, p. 14.

¹⁶*Ibid.*, p. 19

parler masculin. Lakoff semble persuadée que le tout est question d'éducation: les femmes doivent apprendre à parler « en homme ». Ce n'est qu'à ce moment qu'elles pourront briguer des postes d'autorité et avoir leur mot à dire sur des questions importantes. On reconnaît là les grands principes de la pensée libérale: la « faiblesse » du parler féminin peut être corrigée, et doit l'être, si les femmes veulent accéder au même statut que les hommes.

STRATÉGIES LANGAGIERES

Comment les libérales envisagent-elles la lutte contre le langage sexiste? Comme nous l'avons déjà mentionné ci-haut, le projet politique des féministes égalitaires demeure très libéral. Leur but premier est d'améliorer le rapport qu'ont les femmes au langage en éduquant et en sensibilisant la population en général au sexisme qui se dissimule dans la langue.

La première stratégie a été mis en oeuvre il y a déjà plus de quinze ans: ce sont les fameuses règles de rédaction non-sexistes. Aux États-Unis, en 1972, Scott Foresman publie *Guidelines for Improving the Image of Women in Textbooks*, et deux ans plus tard, la maison d'édition McGraw-Hill produit ses *Guidelines for Equal Treatment of the Sexes ...*¹⁷ Au Canada anglais et au Québec, on retrouve *Guidelines for non-sexist Writing*¹⁸ et *Pour un genre à part entière: guide pour la rédaction de textes non sexistes*¹⁹. Soulignons cependant que ces guides américain, canadien et québécois proposent des solutions différentes au problème du sexisme en

¹⁷Alette OLIN HILL, *Mother Tongue, Father Time*, Bloomington, Indiana University Press, 1986, p. 44.

¹⁸Catherine RAUNCY, *Guidelines for non-sexist writing*, Ottawa, Conseil consularatif canadien de la situation de la femme, 1984 (trad. française: Vers un langage non-sexiste).

¹⁹Hélène DUMAIS, *Pour un genre à part entière: guide pour la rédaction de textes non sexistes*, Québec, Ministère de l'Éducation, Coordination à la condition féminine, 1988.

raison des différences fondamentales entre l'anglais et le français. En effet, si les premiers revendiquent plutôt une neutralisation de la langue, les Québécoises tentent plutôt de mettre la marque du féminin, ce qui n'a pas le même effet. Miller et Swift, par exemple, dans leur *Handbook for Non-sexist Writing*²⁰ fournissent plusieurs trucs pour éliminer les mots ou expressions avec *man* tel *chairman*, *man in the street*, *mankind*, pour les remplacer par *chairperson*, *ordinary person* et *humankind*. Elles suggèrent aussi de se servir du pronom indéfini *they* plutôt que de *he*, ou de *he or she*. Évidemment, neutraliser un texte anglais est un jeu d'enfant, car on n'a pas à faire accorder épithètes, adjectifs, etc. En français, la situation est beaucoup plus complexe. Comme il n'existe pas véritablement des pronoms où le sexe est non-marqué, le guide québécois propose d'inclure les deux sexes dans la phrase, tel que présentés dans les exemples suivants: « (...) afin de permettre à *chacun* et à *chacune* de faire valoir ses qualités (...) », et « Chaque université met ses cahiers à la disposition des *étudiantes* et *étudiants* afin qu'*ils* soient mieux informés (...)»²¹. On voit donc qu'il est possible de mettre la marque du féminin autant pour le sujet du verbe que le complément.

Évidemment, on a beau être persuadé du bien fondé de la féminisation, on ne peut nier qu'elle entraîne parfois certains problèmes de répétition, de redondance, etc. C'est d'ailleurs ce qui explique que plusieurs féministes soient réticentes à féminiser, même si elles aimeraient que la langue soit moins sexiste.

Le guide québécois propose aussi de « féminiser » les noms d'agents en fournissant des

²⁰Casey MILLER et Kate SWIFT, *The Handbook of Nonsexist Writing*, New York, Lippincott & Crowell, 1980.

²¹Hélène DUMAIS, *Pour un genre à part entière...*, p. 9.

féminins pour les termes qui n'en ont pas. Ainsi, on aura une ingénieure, une auteure, etc. Le guide fournit d'ailleurs une liste assez complète, que nous avons mis en annexe. Tout ceci, dans le but de rendre compte de la nouvelle place qu'occupent les femmes dans les sphères dites non-traditionnelles.

Ces guides de rédaction non-sexistes sont le fruit d'une forme de militantisme que Yaguello nomme l'action volontariste. Elle la définit comme suit:

... c'est la conscience d'agir délibérément sur la langue dans un but révolutionnaire, réformiste ou conservateur: action pour changer ou au contraire pour maintenir, l'action volontariste, par définition, est une force contraire à l'évolution naturelle de la langue. (...) Elle procède toujours d'une idéologie et se fonde sur la constatation que la langue n'est pas ce qu'elle devrait être²².

La position de Miller et Swift correspond exactement à cette définition: le sexisme dans la langue est un anachronisme qu'il faut absolument éliminer, car il ne cadre pas du tout avec les idéaux d'une société égalitaire.

Ceci dit, ce ne sont pas toutes les libérales qui sont en faveur de l'action volontariste. Lakoff, par exemple, juge très sévèrement les propositions de changements linguistiques. Non seulement démontrent-elles une méconnaissance flagrante de la langue, mais elles sont souvent tellement farfelues qu'elles portent « le bon peuple » à juger négativement la lutte des femmes:

Many of these are founded on misunderstanding and create well-deserved ridicule, but this ridicule is carried over into other areas which are not ludicrous at all, but suffer guilt by association²³.

Sur quoi elle attaque les féministes qui ont osé former les néologismes *herstory* et *himicane*. A

²²Marina YAGUELLO, *Les mots et les femmes*, Paris, Payot, 1987, p. 184.

²³Robin LAKOFF, *Language and Woman's Place*, p. 45.

son avis, croire que les femmes vont avoir un plus grand rôle politique et social dans l'histoire si l'on se sert de *herstory* est tout-à-fait loufoque. Dans le cas de himicane, elle affirme que ce genre de proposition, une fois exposée dans les médias a pour résultat que « it becomes increasingly more difficult to persuade men that women are really rational beings²⁴. »

Les critiques de l'auteure nous semble ici un peu injustes, élitistes, et même, teintées de mépris pour des femmes qui, malgré le fait qu'elles n'ont pas un doctorat en linguistique, parviennent, astucieusement et avec humour, à mettre en lumière le sexisme dans la langue. C'est justement le cas de *herstory*. Loin de croire que ce mot, comme une baguette magique, changera l'histoire du tout au tout, il ne fait que rappeler aux gens que l'histoire que l'on nous a enseignée est en fait beaucoup plus l'histoire des hommes qu'une chronique de l'humanité. Ainsi, lorsque la revue « Know » donne pour titre *Herstory* à sa chronique histoire, c'est justement parce que cette revue féministe veut donner la vedette aux nombreuses femmes dont les exploits et nombreuses contributions ont été oubliés. Le but de l'action volontariste est d'abord et avant tout d'éduquer les gens afin que tous et toutes jettent un regard neuf sur la langue. Ce n'est que lorsqu'on se met à songer au sexisme dans la langue que l'on peut choisir délibérément d'opter pour une « façon de dire » moins sexiste.

Sur ce point, les tenants de l'action volontariste rejoignent Lakoff. Celle-ci est persuadée qu'il faut éduquer les femmes, mais cette fois, dans le but de leur montrer que le langage qu'on leur apprend ne fait que consolider leur statut d'inférieures. Rappelons que l'idée à la base de *Language and Woman's Place*, c'est que le langage conditionne les petites filles à se comporter

²⁴Robin LAKOFF, *Language and Woman's Place*, p. 46.

en dames en les forçant à adopter un parler poli, correct et frivole, etc. Selon Lakoff, les conséquences de ce dressage sont beaucoup plus importantes que l'emploi de *man* pour désigner femmes et hommes. Et c'est bien pourquoi elle conclut: « If we are aware of what we are doing, why we are doing it, and the effects our actions have on ourselves and everyone else, we will have the power to change²⁵. » Il faut apprendre aux femmes qu'elles ne sont pas obligées de parler la « langue des dominé-e-s », qu'elles peuvent apprendre à s'exprimer autrement. Évidemment, l'autrement de Lakoff est inévitablement le parler masculin. On en revient à la critique souvent adressée aux libérales, c'est-à-dire qu'elles ne font que « changer les femmes en hommes ». Lakoff semble affirmer que l'accès à l'égalité passe par le mimétisme du comportement masculin. Et c'est bien là ce qui a déplu aux féministes radicales - celles-ci ont une tout autre façon d'envisager l'accès à l'égalité, comme nous le verrons au prochain chapitre.

²⁵Robin LAKOFF, *Language and Woman's Place*, p. 83.

2

Les féministes radicales

Language is the guardian of patriarchy.
Andrea Goldsmith

*Qui a jamais traité un homme de sale
verge ou de vieille bitasse? Faut-il
vraiment croire à un hasard?*
Benoîte Groulx

FÉMINISME ET RADICALISME

Le féminisme radical apparaît un peu difficile à circonscrire, car il existe bon nombre de courants et factions qui ont revendiqué ce statut. Ces groupes se différencient tout autant par leur approche théorique que politique. Ce rapport entre théorie et pratique est d'ailleurs présent dans les nombreuses typologies que nous avons consultées. Que ce soit celle de Jaggar et Struhl ou celle de Descarries-Bélanger et Roy, les catégories proposées sont souvent plus théoriques que politiques, en ce sens qu'elles présentent surtout diverses façons de théoriser l'oppression des femmes. Peut-être est-ce lié au fait que, tel que l'a dit le collectif de *Questions féministes*, dans leur première édition, « Tout ce qui s'exprime dans le mouvement des femmes n'a pas toujours une forme théorique. Cela ne veut pas dire qu'il n'existe pas derrière ce discours des théories sous-jacentes¹. »

¹*Questions féministes*, no 1, novembre 1977, p. 8.

Si la plupart des auteures élaborent un projet politique, plusieurs en restent au niveau symbolique. Peut-être est-ce dû au fait qu'une bonne partie des féministes qui s'inscrivent dans cette catégorie, et surtout celle de la femelléité sont des intellectuelles plus que des militantes. Nous verrons comment cela se traduira au niveau des stratégies langagières.

Le féminisme radical s'est développé à la fin des années soixante et au début des années soixante-dix. Aux États-Unis, c'est en réaction au machisme des hommes de la nouvelle Gauche que les féministes vont développer une nouvelle théorie des rapports homme-femme. Non seulement les militants traitent-ils les femmes en subalternes, mais ils ne veulent pas reconnaître aux femmes leur statut d'opprimées; s'ils y consentent, ils voient néanmoins le conflit comme secondaire par rapport à la lutte des classes². En France, même scénario: la question des femmes est bourgeoise, le parti socialiste ne peut s'offrir le luxe de s'y consacrer. De plus, les femmes ont nettement l'impression de n'être utile que lorsqu'il y a du café à servir, ou des textes à dactylographier; on est loin du rôle qu'elles aspiraient à jouer dans l'élaboration d'une nouvelle société. Ce désenchantement chez les féministes s'accompagne de la prise de conscience que la situation de la femme ne s'est guère améliorée avec les révolutions russe, cubaine et chinoise. Elles en concluent que le problème n'est pas le capitalisme, mais le patriarcat. Le féminisme radical effectue donc une rupture par rapport au socialisme et aux mouvements de gauche.

Les années 80 verront une nouvelle tendance se développer au sein du féminisme radical. Parfois appelé féminisme « révolutionnaire », « cultural feminism » ou féminisme « de la

²Marilyn FRENCH, *La fascination du pouvoir*, Paris, Éditions Acropole, p. 459.

femelléité », cette tendance a une façon un peu différente de problématiser l'oppression des femmes. C'est pourquoi nous avons jugé nécessaire de diviser notre catégorie « radicale » en deux sous-catégories, soit les neutralistes et les féministes de la femelléité. Commençons donc par ce qui est commun aux deux tendances.

Les radicales s'entendent sur une chose: l'oppression des femmes est la forme d'oppression la plus fondamentale. Elle est aussi transculturelle et transhistorique en ce sens qu'elle traverse les frontières culturelles et temporelles. Les autres formes d'exploitation et d'oppression (racisme, capitalisme, impérialisme) ne sont que des sous-produits de la domination mâle³. Les radicales reconnaissent donc une classe de femmes, « opprimées et exploitées individuellement et collectivement sur la base de leur identité sexuelle⁴. »

En ce qui a trait à la cause première de l'oppression des femmes, les radicales ont des avis partagés. Certaines ont avancé que la fonction reproductrice de la femme l'a obligée à dépendre de l'homme pour assurer sa subsistance. C'est la thèse soutenue par Shulasmith Firestone. Cette division du travail aura entraîné le rapport d'inégalité à la source de l'oppression des femmes. Elles ont été reléguées à la sphère domestique, et exclues de la participation au domaine public, et par conséquent, à l'élaboration de la culture.

Là s'arrêtent les similarités entre nos deux tendances. Voyons donc maintenant chacune des tendances séparément.

³Barbara DECKARD, *The Women's Movement*, New York, Harper & Row, 1975, p. 419-420.

⁴Ibid., p. 9.

Les féministes neutralistes voient la différence comme le lieu de l'oppression des femmes. Une société patriarcale doit nécessairement produire des êtres marqués sexuellement à qui on accorde droits et privilèges en fonction de cette différence de sexe. En valorisant les qualités masculines au détriment des qualités féminines, et les affirmant comme supérieures, on justifie la domination de l'homme sur la femme. Ainsi, les neutralistes reconnaissent qu'il existe des différences entre hommes et femmes, mais ces différences sont artificielles, imposées par la société patriarcale. C'est d'ailleurs ce qui explique que la société révolutionnaire des neutralistes en soit une où la variable sexuelle serait non pertinente. Ce que préconisent les neutralistes, c'est un tout autre rapport entre des individus androgynes, en ce sens que les qualités que l'on juge aujourd'hui être masculines et féminines seraient présentes chez les deux sexes. Le féminisme de la neutralité sexuelle se veut donc une option nouvelle pour celle qui refusent de « s'identifier à travers la complémentarité ou l'égalité⁵. »

Peut-être pouvons-nous mieux définir *complémentarité* et *égalité*. En quelques mots, le concept de complémentarité renvoie à l'idée que les sexes sont « différents mais égaux » et donc, que les qualités que l'on attribue aux femmes et aux hommes respectivement sont complémentaires. Il n'est pas difficile de voir ce qui déplaît aux neutralistes: cette vision implique la reconnaissance d'une différence naturelle entre hommes et femmes, et pire encore, une différence dont les deux sexes devraient pouvoir tirer parti. En ce qui a trait à l'égalité, elle ne peut convenir aux neutralistes, car cette idée est teintée d'une vision androcentrique: l'homme apparaît comme le modèle auquel doivent aspirer ressembler les femmes. C'est d'ailleurs

⁵Francine DESCARRIES-BÉLANGER et Shirley ROY, « Le mouvement des femmes et ses courants de pensée: essai de typologie », Ottawa, ICREF/CRIAW, *Perspectives féministes*, No 19, mars 1988, p. 9.

pourquoi les neutralistes tiennent tant à revaloriser le féminin: elles veulent que féminin et masculin soit un jour sur un pied d'égalité. Marina Yaguello explique bien l'enjeu neutraliste:

Il faudrait bâtir et imposer des modèles culturels féminins (fondés sur une « spécificité » féminine, si l'on veut) qui aient valeur universelle dans un monde où universel = masculin. Autrement dit, cultiver la marginalité jusqu'à ce que la marge occupe la moitié de la page. On en est loin⁶.

Ainsi, le but des neutralistes n'est pas de valoriser des caractéristiques inhérente à la *nature féminine*, mais de revaloriser ce qui est systématiquement dévalorisé parce qu'associé aux *femmes en tant que classe*.

Cette conception de la différence est justement ce qui oppose les neutralistes et les féministes de la femelleïté. Tandis que les neutralistes voient la différence comme un produit social, les féministes de la femelleïté situent cette différence au niveau biologique. C'est pourquoi elles tiennent à la « reconnaissance de la différence, de la féminité et du féminin comme territoire spécifique de l'expérience et du pouvoir-savoir des femmes⁷ ». En d'autres termes, le fait d'être de sexe féminin, et donc d'enfanter, de mater a une influence directe sur ce que sont les femmes en tant que personnes. Cette façon d'être se répercute dans les rapports qu'entretiennent les femmes avec les autres individus et la nature. Selon Micheline Dumont, on revient donc à la vision naturaliste du féminisme de la fin du XIXe siècle, le « maternal feminism » tel que défini par Linda Kealey:

Il se réfère à la conviction que le rôle spécifique de la femme, en tant que mère, lui impose le devoir et le droit de participer à la vie publique. Ce n'est pas son

⁶Marina YAGUELLO, *Les mots et les femmes*, Paris, Payot, 1978, p. 68.

⁷Francine DESCARRIES-BÉLANGER et Shirley ROY, « Le mouvement des femmes... », p. 17.

statut d'épouse qui la prépare à ses obligations de transformer la société, mais ses qualités maternelles que l'on retrouve chez toutes les femmes, mariées ou non⁸.

En d'autres termes, les féministes du siècle dernier revendiquaient un rôle dans la politique sous prétexte que leur expérience de mère leur permettrait d'apporter quelque chose de neuf à la politique. Dans le cas des féministes de la femelléité, ce n'est pas le fait d'être mère, mais femme tout court.

Cette façon de voir la femme est doublement dangereuse d'après Lynn Segal. D'une part, elle valorise les qualités « femelles » et le rôle de la mère qui ont autrefois servi à confiner la femme à la sphère domestique et à la maintenir dans un état de dépendance économique. D'autre part, elle peut encourager une attitude narcissique qui n'encourage pas les femmes à militer et à s'engager pour construire un monde dans lequel les rapports entre hommes et femmes seraient différents⁹. Elle n'est d'ailleurs pas la seule à redouter les effets d'une telle approche. Marilyn French voit dans de tels propos, une certaine « tendance à la sainteté »¹⁰, qui s'apparente dangereusement au totalitarisme. En effet, on voit chez plusieurs penseuses de ce courant, une conception de la femme comme l'être divin, et l'homme, comme l'être maléfique responsable de tous les maux de l'univers. Et cela, indépendamment des divergences au niveau de la fameuse distinction nature-culture, comme l'explique Segal. Si, dans certains symboles, l'homme est associé à la nature, il sera alors violent, instinctif, bestial. La femme, elle, sera le produit de la culture: apprivoisée, domestiquée, civilisée. Dans le cas contraire,

⁸Linda KEALEY, citée dans Micheline DUMONT, « Le mouvement des femmes hier et aujourd'hui » dans *Perspectives féministes*, Ottawa, ICREF/CRIAW, No 5a, 1986, p. 13.

⁹Lynn SEGAL, *Is the Future Female?*, Londres, Virago Press, 1987, p. 5.

¹⁰Marilyn French, *La fascination du pouvoir*, Paris, Éditions Acropole, 1986, p. 459.

l'homme devient celui qui a créé la culture, et donc est responsable des problèmes contemporains (capitalisme, militarisme, pollution, exploitation, etc), tandis que la femme prend le rôle de la créature instinctive, très liée à son corps¹¹.

Ceci dit, il importe de comprendre le contexte social et politique dans lesquels a émergé le féminisme de la femelléité. Descarries-Bélanger et Roy offrent à ce sujet une explication très éclairante. Selon ces auteures, l'échec des thèses collectivistes et le retour sur l'individu qui s'en est suivi est un premier facteur¹². Ensuite, les prises de positions politiques et idéologiques du féminisme radical se sont avérées, pour plusieurs, lourdes à porter, et ce, pour deux raisons. La première est liée à la difficulté de provoquer des changements réels au sein des structures patriarcales; la deuxième, à la difficulté de concilier féminisme radical et vécu quotidien. Celui-ci voulait libérer les femmes des contraintes de leur rôle biologique, minimiser le plus possible les références à une nature féminine, etc. Et c'est bien ce refus de valoriser ce qui caractérisait alors une bonne partie des femmes qui a mené à ce revirement théorique. L'interprétation de Segal corrobore les propos de Descarries-Bélanger et Roy, comme on voit dans le passage suivant:

This failure to acknowledge sufficiently the strengths of women's existing capacities and behavior (however much they may have been forged through subordination) left a space the later radical/cultural feminist would fill¹³.

Comment cette idéologie se traduit-elle au niveau politique? Tel que présenté, les féministes de la femelléité semblent persuadées que seules les femmes peuvent créer un nouveau

¹¹Lynne SEGALL, *Is the Future Female?*, p. 7.

¹²Francine DESCARRIES-BÉLANGER et Shirley ROY, « *Le mouvement des femmes...* », p. 16.

¹³Lynn SEGALL, *Op. cit.*, p. 13.

monde, un monde dans lequel la Vie pourra enfin s'exprimer, dans lequel les femmes pourront laisser libre cours à leur pulsions féminines (douceur, maternage, émotivité) et dans lequel elles pourront exprimer le corps, la jouissance, etc. On a donc là un projet révolutionnaire qui pourrait se traduire par des actions politiques, si ce n'était que les féministes de la femelléité ne se préoccupent guère des conditions matérielles, de la dimension concrète de leur projet. Notons que la majeure partie des féministes qui s'inscrivent dans ce courant sont des femmes de lettres, des psychanalistes ou des philosophes qui désirent surtout explorer la dimension symbolique de l'espace féminin. Par conséquent, même si elles reconnaissent que les femmes sont dominées, elles restent persuadées que la domination masculine est en quelque sorte une erreur historique, que viendra rectifier l'avènement du règne des femmes. Nous verrons d'ailleurs comment se traduira cette optique au niveau des théories sur le langage.

LANGAGE ET OPPRESSION

Voyons donc maintenant comment ces féministes entrevoient le lien entre langage et oppression. Comme nous l'avons vu dans la section précédente, il existe des différences et des similitudes entre les positions des féministes neutralistes et celles de la femelléité. Ces différences ne peuvent que se refléter dans la façon dont ces féministes problématiseront le lien entre langage et oppression. En effet, pour les neutralistes, c'est d'abord et avant tout la *classe des femmes* qui est désavantagée par le langage. Si certaines, notamment Goldsmith et Cameron, reconnaissent que les femmes ne sont pas le seul groupe à être opprimé par le langage, la plupart des féministes neutralistes s'intéressent spécifiquement au cas des femmes. Chez Shirley

Ardener, les femmes sont aliénées par la langue parce qu'elles n'ont pu participer à la codification du vécu. Cette idée se retrouve chez Goldsmith, à la différence que la langue des hommes est perçue comme un tyran: elle empêche les femmes de problématiser leur oppression et par le fait même, elle est une forme de contrôle social. Pour Aebischer, le parler féminin est une représentation sociale de la différence entre hommes et femmes. Enfin, la position de Cameron se situe entre celles de Goldsmith et Aebischer.

Dans le cas des féministes de la femelléité, les femmes sont prises comme une catégorie à part, une sorte de « les Femmes » avec accent sur la majuscule. C'est un peu comme s'il n'y avait que deux groupes antagonistes sur la terre, les Hommes et les Femmes: les uns contrôlent le langage, les autres en sont privées. Par exemple, pour Dale Spender, la langue est l'outil de domination par excellence. Selon Annie Leclerc et Marie Cardinal, le langage est une espèce de camisole de force qui empêche la femme de s'exprimer, et d'agir sur son milieu. Cameron résume très bien de la position de ces trois auteures:

Feminists are convinced that language, or the lack of an authentic (non-male) language, profoundly affects women's ability to understand and change their situation¹⁴.

Cette façon d'envisager le lien entre le langage et l'oppression cadre très bien avec le féminisme de la femelléité: devant l'échec des théories du féminisme radical, et donc, de la difficulté à provoquer de réels changements dans la vie des femmes, certaines théoriciennes ont trouvé l'échec lourd à porter. Il n'est donc pas étonnant qu'une théorie qui déculpabilise les femmes soit devenue si populaire. En effet, si l'on postule qu'un langage-homme aliène la femme, et

¹⁴Deborah Cameron, *Feminism and Linguistic Theory*, Londres, MacMillan Press, 1985, p. 92.

même, que son infériorité est inscrite linguistiquement, on aura alors aucune difficulté à comprendre pourquoi la cause des femmes n'a pas donné les résultats escomptés. Les féministes de la femelléité se penchent donc sur le langage, en espérant, cette fois, avoir trouvé le mécanisme clé de l'oppression des femmes.

Voyons donc maintenant les féministes neutralistes et de la femelléité plus en détails.

Shirley Ardener: les femmes muselées

La théorie du dominant et de la « muselée¹⁵ », a été avancée par deux anthropologues, Edwin et Shirley Ardener; elle n'est donc pas un produit direct du féminisme radical. Nous avons toutefois cru bon de l'incorporer à notre typologie, car elle met en lumière un aspect particulier de l'aliénation des femmes. C'est d'ailleurs pourquoi plusieurs féministes, dont Spender et Kramarae s'en sont inspirées.

En gros, la théorie des Ardeners se résume à ceci: les différents groupes de la société génèrent des réalités différentes, mais comme les modes d'expression sont produits par et pour le groupe dominant, les dominé-e-s sont en quelque sorte « muselés » lorsqu'ils ou elles tentent d'exprimer leur réalité¹⁶. Si l'on traduit cette théorie en termes de rapports homme-femme, on en conclut, comme les Ardeners, que le langage a été encodé par les hommes, et qu'il traduit exclusivement la réalité masculine. C'est d'ailleurs là la source du problème: comme les femmes

¹⁵La traduction est de nous. Si elle n'est pas tout-à-fait exacte, nous croyons néanmoins qu'elle rend assez bien l'idée des auteurs.

¹⁶Shirley ARDENER (sous la dir. de), *Defining Females*, New York, John Wiley and Sons, 1978, p. 20.

vivent une réalité différente, elles ont à leur disposition un outil linguistique qui ne répond pas à leurs besoins. Elles doivent donc *traduire* tout ce qu'elles ont à dire dans la langue des hommes:

The insertion of an 'extra step' may be required of muted groups after a thought is conceived before it is realised in speech¹⁷.

Cette traduction simultanée n'est pas toujours facile, ajoutent les Ardeners, surtout lorsque les femmes désirent traiter de problèmes particuliers à leur sexe. Notons que le problème se pose seulement lorsque les femmes prennent la parole dans la sphère publique, et donc, qu'elles s'adressent à un groupe mixte, car c'est à ce moment qu'elles doivent parler « homme ». Car les femmes peuvent fort bien avoir un code dont elles se servent entre elles. C'est le cas des femmes Bakweri: elles emploient, lors de rites de passages, la langue des Sirènes (le Liengu), connue des initiées seulement. Les femmes Bakweri ont donc trouvé une façon de codifier les représentations symboliques qui leur sont propres.

Cette théorie de l'aliénation par le langage vient éclairer plusieurs problèmes linguistiques spécifiques aux femmes, tels que le manque de mots pour décrire leur vécu, et leur difficulté à exprimer clairement ce qu'elles ressentent. Cependant, comme le note Cameron¹⁸, la théorie des Ardener présente un sérieux paradoxe. Si la langue détermine à ce point notre façon de penser, comment expliquer que les femmes produisent une réalité différente des hommes? Car si l'on dit que les femmes se sentent brimées par une langue qui n'inclut pas leurs représentations symboliques, c'est qu'elles ont justement des représentations symboliques

¹⁷Shirley ARDENER (sous la dir de.), *Defining Females*, p. 21.

¹⁸Deborah Cameron, *Feminism and Linguistic Theory*, p. 104.

différentes de celles des hommes. Or, si la langue était déterminante au point de « programmer » nos pensées, les femmes ne percevraient pas la réalité différemment des hommes. Plus encore, elles ne pourraient jamais encoder leur propre langage, comme dans le cas des femmes Bakwéri. C'est là l'objet de la seconde critique de Cameron, car d'après elle, « it is not that women are unable to encode their experience, but that to do so is socially unproductive and politically inexpedient¹⁹. » En d'autres termes, les femmes sont bien conscientes des règles du jeu: si elles veulent être écoutées et comprises par les hommes, elles doivent leur parler dans une langue qu'ils comprennent. Le problème des femmes, conclut Cameron, n'est pas un problème de langue comme semblent le croire les Ardeners, mais de pouvoir. Nous reviendrons d'ailleurs sur cette conclusion fort intéressante.

Andrea Goldsmith: la tyrannie du langage

L'aliénation des femmes par la langue sera reprise par plusieurs féministes, dont Goldsmith. Rappelons que cette auteure s'inspire de la théorie des interactionnistes, Berger et Luckman, que nous verrons plus en détails au chapitre 4. En quelques mots, Berger et Luckman suggèrent que notre perception du réel est une interprétation du monde dans lequel nous vivons. Mais cette interprétation n'est pas neutre - elle correspond à ce que la société a défini comme réel. Tout individu qui entre en société s'insère par le fait même dans un monde constitué d'objets et de catégories conceptuelles définis dans le langage. C'est donc le langage qui nous permet d'ordonner et de donner un sens à cette réalité. Selon Goldsmith, cette réalité construite socialement est celle du patriarcat; le langage qui lui sert de support a donc été défini par et pour

¹⁹Deborah CAMERON, *Feminism and Linguistic Theory*, p. 105.

les hommes: « Language usage has been defined in such a way that it can be manipulated only by those powerful individuals whom it has been designed to support²⁰. » En d'autres termes, le langage supporte et renforce les attitudes et valeurs de la société patriarcale. Et, comme il est l'outil des puissants, il a été façonné de façon à empêcher le développement d'idéologies critiques, à contre-courant, qui viendraient saper l'autorité des puissants. C'est ce que Goldsmith nomme la « tyrannie du langage » - en ce sens, le langage est une forme de contrôle social.

La réalité de tous les jours fournit aussi des « schèmes typificatoires » qui sont en fait les caractéristiques qui nous permettent de reconnaître les autres et d'interagir avec eux. Par exemple, on peut appréhender l'autre comme homme, patron et sérieux. Selon Goldsmith, les schèmes typificatoires qu'on attribue aux femmes sont, entre autres, la passivité, l'émotivité, le manque d'ambition et d'initiative, l'infériorité et la dépendance. Mais surtout, comme ils sont associés à la femme, et donc, au sexe faible, ils ont une connotation négative. On reconnaît ici une idée chère aux neutralistes: la différence est le lieu de l'oppression. Car de prime abord, les « typifications » attachées aux femmes ne sont pas intrinsèquement négatives. Par exemple, le manque d'ambition pourrait être perçu, non comme une faiblesse, mais comme un choix rationnel de ne pas canaliser toutes ses énergies dans une seule et même activité. Il pourrait aussi être vu comme le refus de s'imposer avec force dans un milieu. Ce n'est pas le cas dans une société patriarcale, car cet instinct de domination est valorisé et, comme l'éducation de la femme vise à l'en priver, elle est catégorisée négativement.

Selon Goldsmith, ces *typifications* ne jouent pas seulement au niveau de la sémantique.

²⁰ Andrea GOLDSMITH, « Notes on the Tyranny of Language Usage », dans *Women's International Quarterly*, vol. 3, 1980, p. 181.

Elles font en sorte qu'il y a certaines caractéristiques que l'on s'attend à retrouver dans le parler féminin, telles que la douceur de l'élocution, une façon particulière d'attaquer les mots et un ton mélodieux. Toute femme qui déroge à ces prescriptions est aussitôt catégorisée - Goldsmith dira qu'elle envoie un *message double*: son message mais aussi le fait qu'elle n'est pas une vraie femme²¹. On voit donc que les femmes sont limitées non seulement au niveau de ce qu'elles peuvent dire, comme le soutenaient Ardener et Spender, mais au niveau de comment elles doivent le dire. Les femmes sont donc dans une position difficile par rapport au langage. D'une part, les femmes doivent s'exprimer « comme des femmes », c'est-à-dire doucement, poliment, etc. D'autre part, ce sont ces mêmes caractéristiques qui permettent à l'interlocuteur d'identifier le parler-femme et de le connoter négativement. Le langage est donc une forme de contrôle social qui agit sur deux plans: non seulement empêche-t-il l'émergence de significations radicales, mais il prescrit un parler femme, facile à identifier et à péjorer.

Verena Aebischer: le langage comme représentation sociale d'une différence

Verena Aebischer pousse un peu plus loin la réflexion sur le langage en tant que représentation sociale d'une différence dans son ouvrage *Les femmes et le langage*²². Son but: comprendre ce qui porte un observateur, d'un sexe ou de l'autre, à « discriminer un parler soit féminin, soit masculin et qui le conduise à considérer les femmes comme bavardes²³. » Ainsi, l'intérêt n'est pas de prouver qu'il existe ou non un parler féminin, mais de comprendre ce qui porte les gens à le catégoriser comme bavardage. Car pour Aebischer, cette attitude est raciste:

²¹ Andrea GOLDSMITH, « Notes on the tyranny... », p. 182.

²² Verena AEBISCHER, *Le langage et les femmes*, Paris, P.U.F., 1985.

²³ *Ibid.*, p. 9.

elle « consiste à tenir des caractéristiques d'un groupe humain donné, de quelque nature qu'elles soient, pour des conséquences de ses caractéristiques physique ou biologique²⁴ ». L'analyse de Aebischer diffère donc de celle de Lakoff. Celle-ci posait l'hypothèse de l'existence d'un parler féminin (*woman's language*), identifiable par ses neuf caractéristiques (hypercorrection, hésitation, etc.) Pour Aebischer, ce n'est pas l'existence du parler qui est en cause, mais la reconnaissance sociale d'un tel parler. En d'autres termes, ce qui porte les observateurs à discriminer, ce n'est pas *comment* parlent les femmes, c'est uniquement et simplement que ce sont des femmes qui parlent. Comme le dit l'auteure,

Aux femmes en tant que catégorie biologique, sont attribuées des propriétés qui permettent de les « reconnaître » dans leur « spécificité » et de les « reconnaître » comme différentes de la population masculine: la supercherie raciste les confond et fait oublier les différences individuelles de leur parler.²⁵

C'est cette attitude raciste qui porte les gens à considérer les femmes comme bavardes. Par conséquent, quoi qu'il disent les femmes, et indépendamment de la façon dont elles le disent, on leur attribue la même étiquette. Et cela, ajoute Aebischer, c'est indépendamment du fait que l'on reconnaît que femmes et hommes ont beaucoup en commun: « même culture, nation, comportement, *même langage*²⁶ ». On voit donc que ce n'est aucunement la langue en tant que telle qui est en cause, mais bien le sexe du locuteur. Aebischer a une toute autre vision de la langue: celle-ci ne peut jamais être dissociée de son contexte.

²⁴Verena AEBISCHER, *Les femmes et le langage*, p. 19.

²⁵*Ibid.*, p. 20.

²⁶*Ibid.*, p. 20.

Deborah Cameron: l'approche intégrationnelle

L'ouvrage de Cameron, *Feminism and Linguistic Theory*²⁷ a une portée qui dépasse largement le cadre de la linguistique. En effet, l'auteure passe en revue la grande majorité des travaux qui ont été écrits sur la question du langage sexiste. Elle en fait une critique éclairée grâce à une approche très « sociologique » du langage et de la communication. Ses conclusions par rapport au problème du langage sexiste sont donc à la fois nouvelles et prometteuses.

Cameron s'inspire de l'approche intégrationnelle (*integrational approach*) d'un collègue d'Oxford, le linguiste Roy Harris. Celui-ci fait une virulente critique de sa discipline dans *The Language Myth*²⁸, un ouvrage dans lequel il tente de déconstruire ce qu'il appelle le mythe du langage. En quelques mots, le mythe de Harris renvoie à la langue comme objet d'étude, c'est-à-dire une langue idéalisée, objectivée pour les fins précises de la science linguistique. Comme le dit Cameron,

For the linguist, language is not an institution but an object, to be abstracted for observational purposes from the circumstances in which it is used and the people who use it²⁹.

En d'autres termes, la linguistique fait abstraction du fait que tout échange se fait dans un contexte de temps, de lieu, de culture et surtout, dans le cadre d'une relation de pouvoir. C'est un peu comme si l'on extirpait la langue de son contexte pour la mettre sous le microscope - c'est une approche vouée à l'échec, et ce, pour deux raisons. D'abord, le sens des mots se construit à partir du contexte. Chaque situation est unique, et c'est pourquoi les mots peuvent

²⁷Deborah CAMERON, *Feminism and Linguistic Theory*, Londres, MacMillan Press, 1985.

²⁸Roy HARRIS, *The Language Myth*, New York, St-Martin's Press, 1981.

²⁹Deborah CAMERON, *Op. cit.*, p. 137.

revêtir différentes significations selon le contexte de temps et de lieu. Ensuite, l'usage de la langue est un processus créatif: l'usager ne comprend pas les messages uniquement via son dictionnaire interne, mais il crée le sens à partir du reste des mots dans la phrase. Les enfants, par exemple, apprennent simultanément à communiquer et à participer à la vie sociale. Ils construisent les significations des mots à partir du contexte. Comme les expériences dans notre société ne sont pas les mêmes pour les garçons que pour les filles, on peut sans doute alors parler de significations masculine ou féminine. Cameron, comme les neutralistes, reconnaît donc qu'il existe des différences entre le conditionnement social des filles et des garçons. Mais comme le note la linguiste, cela est très différent que de dire que les significations imposées *sont masculines*. Si l'on accepte, d'une part, que le sens des mots vient du contexte, et d'autre part, que l'emploi de la langue est un processus créatif, on en vient à la conclusion inévitable qu'il ne peut y avoir de déterminisme linguistique. C'est bien la conclusion de Cameron. Par conséquent, cette idée que les hommes contrôlent le langage et que les femmes en sont aliénées ne peut qu'être fautive.

Mais si les femmes ne sont pas aliénées par le langage, pourquoi donc ont-elles tant de difficulté à s'exprimer? A cela, Cameron répondra que si les hommes n'ont pas la main mise sur les significations (*meanings*), ils contrôlent néanmoins la *langue*, c'est-à-dire l'institution sociale ainsi que les pratiques qui régularisent la relation des femmes au langage³⁰. Par exemple, si les femmes ont été longtemps réduites au silence, c'est qu'on leur avait enseigné qu'elles n'avaient pas à parler. Cameron pose très bien le problème: « silence is part of femininity

³⁰Deborah CAMERON, *Feminism and Linguistic Theory*, p. 148.

rather than being an absence of a male privilege³¹. » En d'autres termes, les femmes ont intériorisé la conception patriarcale de la féminité, et c'est ce qui les empêche de prendre la parole. On pensera inévitablement au cliché « sois belle et tais-toi »; loin d'être innocent, ce vieil adage rend compte d'une réalité qui commence à peine à changer. Le contrôle masculin se situe donc au niveau social plus que linguistique: ce sont les pratiques culturelles qui visent à priver les femmes de la parole et la réticence des femmes à enfreindre ces règles qui sont responsables de cet état de fait. Cameron a donc une vision plutôt sociale du lien entre langage et oppression:

This model of male dominance locates the linguistic mechanisms of control both in explicit rules and well-known customs restricting women's speech, and in the 'voluntary' constraints women place on themselves to be feminine, mindful of the real disadvantages attendant on failure³².

Cameron semble partager l'avis de Goldsmith: le langage est une forme de contrôle social. Cependant, Goldsmith projetait ce contrôle au niveau des représentations - l'emprise mâle était telle qu'elle empêchait de formuler des significations autres que celles qui validaient la vision patriarcale. Cameron a une toute autre perception du contrôle social. Elle croit que c'est plutôt le corpus démesuré de mots pour insulter les femmes qui joue un tel rôle. Elle fait un parallèle avec la pornographie - les images violentes et misogynes ont pour but de rappeler aux femmes qu'elles sont à la merci des états d'âme de leur partenaire, et des hommes en général. Elles doivent redouter à tout instant qu'ils leur montrent de quoi ils sont capables. Elles ont donc intérêt à « filer doux », et c'est ce qui porte Cameron à affirmer que la pornographie est une forme de contrôle social. A son avis, les insultes verbales jouent essentiellement le même rôle.

³¹Deborah CAMERON, *Feminism and Linguistic Theory*, p. 154.

³²Ibid., p. 157.

Comment Cameron envisage-t-elle le lien entre langage et oppression? D'abord, elle refuse de considérer le langage comme l'unique responsable de l'oppression des femmes. Elle est persuadée que toute théorie qui tente d'expliquer les rapports sociaux en cernant une variable, que ce soit le rapport à la production, la variable sexuelle ou le langage, est vouée à l'échec. Dans le cas des théories où le langage est la variable clé, le projet politique vise habituellement à changer la langue. Selon Cameron, c'est là une tactique peu efficace dans la mesure où elle ne s'attaque pas au problème de fond:

No one in a privileged position need change, or give up, anything. [...] And above all, we need not admit that the institutions of society disadvantage the poor, the black and the female just because they are poor, black or female. We can go on pretending that language change (or education, or equal opportunity laws) is enough³³.

En d'autres termes, l'idée que la société changera du tout au tout si on parvient à déséxiser la langue est un leurre. Ce qu'il faut, c'est mettre en évidence que les femmes, comme les autres groupes minoritaires, sont opprimées sur la base de leur différence; on a là une autre indication de la position politique de Cameron. Par conséquent, on peut très bien militer pour des politiques d'accès à l'égalité, pour l'éducation et les changements linguistiques, mais tant et aussi longtemps qu'il n'y aura pas une restructuration des pouvoirs dans la société, ces mesures obtiendront peu de succès. On reconnaît là la critique adressée aux féministes égalitaires par leurs consœurs radicales et socialistes.

Ceci dit, Cameron ne nie pas que les changements au niveau de la langue peuvent avoir un certain impact, car ils portent les gens à s'interroger sur le langage: « Anything that

³³Deborah CAMERON, *Feminism and Linguistic Theory*, p. 171.

encourages people to reflect on language, and particularly on the provisional status of meaning and definition, is thus politically progressive³⁴. » Elle introduit ensuite le concept de « idle discourse », concept emprunté à Trevor Pateman, et qui se définit comme suit: « a metalinguistically impoverished language in which meanings are static and taken for granted³⁵. » Pateman est persuadé que les gens appréhendent le langage de la même façon que ce qui se passe autour d'eux - ceux et celles qui ne remettent pas en question les définitions des autres ne s'interrogent guère sur la façon dont fonctionne le monde en général. Mais la langue ne produit pas nécessairement un discours oiseux, futile, nous dit Cameron. Ce n'est que parce que l'on entraîne les gens à ne pas remettre en question l'ordre établi que tous se sentent à l'aise dans ce type de discours. Il faut donc faire émerger un autre discours, un discours radical, comme le suggère Cameron:

Radical discourse, then, is the very opposite of idle discourse. It constantly questions the metalinguistic practices by which power relationships are reproduced. It questions, also, the stability of meaning, and asserts very forcefully that we can change our usage by a conscious act of will³⁶.

Ainsi, dans la mesure où les changements linguistiques portent les gens à prendre position par rapport au débat sur le langage sexiste, ils sont politiquement rentables. Ce qui importe, pour Cameron, c'est de montrer aux gens, aux femmes, surtout, qu'on a le choix de ne pas se laisser « contrôler » par le langage. Cela nous semble très libérateur.

³⁴Deborah CAMERON, *Feminism and Linguistic Theory*, p. 172.

³⁵*Loc cit.*

³⁶Deborah CAMERON, *Op. cit.*, p. 173.

Dale Spender: la langue comme cause de l'oppression des femmes

Parmi les nombreux ouvrages publiés sur le langage et les femmes, l'ouvrage de Dale Spender, *Man Made Language*³⁷ reste un classique. Les arguments chocs et le style sans prétention de l'auteure ont certainement contribué à son succès. Voyons donc si cette popularité est bien méritée.

Comme nous l'avons mentionné un peu plus haut, Spender s'est grandement inspirée de la thèse des Ardeners. Ceux-ci sont persuadés que les femmes n'ont pu faire inscrire leurs représentations symboliques dans le langage; leur rapport au langage est donc problématique à plusieurs niveaux. Spender pousse plus loin le raisonnement pour affirmer que les hommes parviennent à imposer leur vision de la réalité via la langue:

Historically, women have been excluded from the production of cultural forms, and language is, after all, a cultural form - and a most important one. In fairly crude terms, this means that *the language has been made by men and they have used it for their own purposes*³⁸.

La conclusion de Spender nous semble un peu différente de celle des Ardeners. Selon sa théorie, les hommes contrôlent la langue, et par conséquent, déterminent la réalité. Nul besoin de dire que les femmes n'ont pas le premier rôle dans cette représentation de la réalité. Leur infériorité est inscrite dans la langue, et c'est ce qui permet aux hommes de maintenir leur position dominante. Les femmes sont donc doublement aliénées: d'abord, parce que les hommes leur imposent une réalité mâle, ensuite, parce que les mots qui leur permettraient d'exprimer une réalité différente n'existent pas.

³⁷Dale SPENDER, *Man Made Language*, Londres, Routledge and Kegan Paul, 1980.

³⁸Dale SPENDER, *Op. cit.*, p. 52. C'est nous qui soulignons.

Spender fournit plusieurs exemples de cette aliénation. La maternité, nous dit l'auteure, est un concept dont le sens a été imputé par les hommes et ceux-ci lui ont donné une connotation positive. Il renvoie à l'image de la future mère comblée, heureuse, le ventre gonflé par cette nouvelle vie qui prend peu à peu sa place. Une autre image classique: celle de la mère donne le sein à son enfant, un sourire béat sur les lèvres... Les « beautés » de la maternité sont donc, pour Spender, incluses dans le mot. Mais qu'advient-il des nausées, des mots de dos et autres inconforts que subit la femme durant sa grossesse? Et l'accouchement? Ce n'est pas là une mince affaire. Enfin, peut-on oublier que s'occuper d'un nouveau-né entraîne inévitablement couches, biberons, pleurs et insomnie? Aux dires de Spender, tous ces inconvénients qui font partie de la maternité ne nous viennent pas en tête, car le sens du mot a été donné par les hommes. Eux ne se rendent pas compte à quel point une grossesse peut être difficile, sans parler de l'accouchement et des difficultés d'adaptation à la nouvelle condition de mère. Les femmes qui ne vivent pas leur maternité dans la joie se retrouvent alors dans une position très difficile:

There is no reference point for their experience, no way of making it seem real, with the result that they can be left feeling extremely inadequate, convinced that there is something wrong with themselves, because their *meanings* do not mesh with the accepted one³⁹.

En d'autres termes, une femme qui vit une maternité difficile voit la conception qu'elle avait de ce mot confrontée à une réalité tout autre. Mais cette femme ne se sent-elle pas trahie par *la maternité en soi* plus que le *mot* maternité? Le malaise ne vient-il pas du fait que ce qu'elle ressent diffère de ce que la société reconnaît comme devant faire partie de l'expérience de la maternité? Ce n'est donc pas la définition du mot maternité qui est problématique, mais la

³⁹Dale SPENDER, *Man Made Language*, p. 54.

reconnaissance sociale de l'expérience de la maternité.

Ce même passage met en lumière une autre particularité du raisonnement de Spender. L'auteure croit que toutes les femmes ont la même définition du mot maternité, c'est-à-dire celle qui leur a été imposée par les hommes. Cela nous semble fort peu probable. Premièrement, les femmes ne vivent pas complètement isolées. De tous temps, les femmes se sont réunies autour des travaux collectifs, ou lors d'accouchements, de baptêmes, etc. Il serait étonnant qu'elles n'aient jamais discuté de tout cela. Bien sûr, Spender nous dira que celle qui a mal vécu sa grossesse évitera d'en parler, de peur d'être catégorisée comme une mauvaise-mère. Cette « version femme » de la maternité sera passée sous silence, perdue à jamais⁴⁰. Encore une fois, il semble douteux qu'aucune femme qui ait vécu une grossesse difficile ne se confie pas à une autre. Deuxièmement, il est impensable qu'une femme qui envisage avoir un enfant ne songe pas aux côtés moins plaisants de la maternité. Même lorsqu'on a pas d'enfant, on a au moins une vague idée de ce qu'entraîne la maternité. On voit donc que la réalité mâle n'est pas aussi facilement intériorisée que le croit Spender, et que les significations-femmes réussissent quand même à être diffusées.

Spender propose aussi une critique percutante des sciences humaines, qu'elle croit marquées par la vision masculine du monde. Elle donne à cet effet un exemple intéressant emprunté à John Archer⁴¹: c'est l'expérience de Witkins et al. (1962) sur la façon dont les femmes et les hommes perçoivent un stimuli par rapport au champ environnant (*surrounding*

⁴⁰*Ibid.*, p. 55.

⁴¹John ARCHER, « Biological explanations of sex role stereotypes: conceptual, social and semantic issues », cité dans Dale SPENDER, *Man Made Language*, p. 164.

field). Ces chercheurs avaient conçu une expérience où les sujets pourraient soit discriminer le stimuli soit le voir comme faisant partie du champ. Les résultats indiquaient une différence de perception selon le sexe: les hommes distinguaient le stimuli du contexte, tandis que les femmes, le voyaient comme faisant partie de ce contexte. Les chercheurs ont conclu que le comportement masculin était du « field independance » et le comportement féminin, du « field dependance, ce qui ne fait que renforcer l'image de l'homme fort et de la femme dépendante. Mais comme le dit Spender, si c'était elle qui avait mené l'expérience, elle aurait aussi bien pu nommer ces mêmes comportements « context awareness » pour les femmes et « context blindness » pour les hommes. Il faut à tout prix exposer la masculinité des sciences humaines, et ce, en opposant à la version des hommes, une version féminine.

Passons maintenant aux problèmes de langue en tant que tels. Spender fait d'abord la distinction entre les deux composantes de la langue, soient la sémantique et la syntaxe. Très simplement, la sémantique renvoie aux significations disponibles dans une langue, tandis que la syntaxe touche plutôt la forme. Selon l'auteure, les femmes sont désavantagées aux deux niveaux, bien que la sémantique soit celle qui ait le plus d'importance. Elle s'appuie sur les travaux de Muriel Schulz sur la « semantic derogation⁴² » qui traitent de la péjoration systématique de tout ce qui se rapporte aux femmes; c'est l'équivalent de la polarisation sémantique de Miller et Swift. Ce n'est donc aucunement le fait du hasard si *femme galante* n'a pas le même sens qu'*homme galant*, ou s'il n'existe pas d'équivalent masculin pour *femme facile* ou *femme de petite vertu*. Spender en conclut qu'il existe deux catégories dans la langue,

⁴²Muriel SCHULZ, « The Semantic Derogation of Women », dans *Language and Sex: Difference and Dominance*, sous la dir. de Barry THORNE et Nancy HENLEY, New York, Newbury Hall, 1975.

« homme » et « non-homme », et même, que cette catégorisation est inscrite dans la langue sous forme de « règle sémantique »:

The semantic rule which has been responsible for the manifestation of sexism in the language can be simply stated: there are two fundamental categories, *male* and *minus male*. To be linked with male is to be linked to a range of meanings which are positive and good; to be linked to minus male is to be linked to the *absence* of those qualities, that is to be decidedly negative and to be usually sexually debased⁴³.

Une fois de plus, Spender interprète à sa façon la théorie d'une consœur. En effet, Schulze s'était bien gardée de dire que la péjoration sémantique était une règle de la langue. Or, Spender affirme que tout ce qui est attaché au féminin est associé au négatif - sur ce, Spender rejoint les neutralistes. Elle affirme que le dénigrement du féminin est la condition essentielle pour la domination de l'homme sur la femme. Toutefois, si on se penche un peu plus longuement sur sa position politique, on voit qu'elle est bien une féministe de la femelléité. En effet, Spender semble croire que les hommes sont responsables de tous les maux de la terre, tandis que les femmes sont les innocentes victimes. On en revient à cette vision des féministes de la femelléité où l'ordre de l'univers est masculin et donc mauvais, car les vraies valeurs, les valeurs femmes, c'est-à-dire la procréation, le maternage, la créativité et la chaleur humaine sont peu valorisées. De plus, Spender suggère que les femmes et les hommes ont des expériences qui leurs sont propres. Toutefois, à la différence des neutralistes, ces différences ne sont pas le résultat d'un conditionnement social, mais d'une différence d'« essence ». C'est d'ailleurs sur cet aspect que porte la critique de Lynne Segal:

It is precisely the very different circumstances in the lives and therefore experiences, of women and men, and the very different ideals for acceptable

⁴³Dale SPENDER, *Man Made Language*, p. 23.

female and male behavior, which should prevent us from assuming such fundamental differences of capacity⁴⁴.

En d'autres termes, Segal ne nie pas la possibilité que femmes et hommes « ressentent » les choses de façon différente, mais elle n'en est aucunement persuadée. La seule chose dont elle est certaine, c'est que la société patriarcale conditionne les femmes et les hommes à réagir et à se comporter différemment. La critique de Segal pourrait d'ailleurs s'adresser à toutes les féministes de la fémelléité, car elles ont toutes un peu tendance à « béatifier » la femme, comme nous le verrons chez Leclerc et Cardinal.

Annie Leclerc: l'avènement d'une parole de femme

« Le monde est la parole de l'homme. L'homme est la parole du monde⁴⁵. » Cette citation tirée de *Parole de femme* d'Annie Leclerc donne le ton à cet ouvrage sur la femme et le langage. Elle est persuadée que le langage est une création masculine, qu'il aliène et opprime la femme. Elle est d'ailleurs assez catégorique: « Rien n'existe qui ne soit le fait de l'homme, ni pensée, ni parole, ni mot⁴⁶. » Ici donc, pas de demi mesure. Les femmes sont trahies jour après jour par des mots qui n'ont pas été faits pour elles.

L'auteure fournit plusieurs exemples où la parole apparaît comme « soufflée » par l'homme. Ainsi, lorsqu'on parle d'amour, l'homme *prend* une femme qui se *donne*, qui *s'abandonne*. Sur quoi Leclerc conclut:

⁴⁴Lynne SEGAL, *Is the Future Female?*, Londres, Virago Press, 1987, p. 30.

⁴⁵Annie LECLERC, *Parole de femme*, Paris, Éditions Grasset et Fasquelle, 1974, p. 6.

⁴⁶*Ibid.*, p. 5.

Don. Prise. Conquête. Abandon. Possession... Où sommes-nous? Au marché? A la guerre? Tous les termes de l'amour sonnent le clairon de l'homme. Grottesques et pitoyables fanfaronnades du tombeur...⁴⁷

Le langage de l'amour apparaît donc perverti par l'instinct de domination de l'homme.

Lorsque Leclerc évoque son accouchement, elle fournit encore quelques exemples. Elle s'explique mal les paroles bien intentionnés de la sage-femme, qui pour l'encourager à expulser son enfant, lui dit « Dites-vous que vous faites caca, allez-y, faites caca... ». Comme souligne Leclerc, « Elle m'aurait dit, allez-y, vous faites un enfant que ça aurait marché aussi bien... ». Mais ne peut-on conclure que si la sage-femme a employé la dite expression, c'est faute d'en avoir une meilleure, ou une tout court?

Le deuxième exemple de Leclerc nous laisse un peu perplexe, car il contredit les propos de Spender et les témoignages de plusieurs femmes. En effet, Leclerc s'est aussi sentie trahie par le mot accouchement, mais non pas parce qu'elle découvrait que celui-ci cachait la douleur de l'accouchement, mais parce qu'il ne rendait point compte de la beauté de l'acte:

Quand je découvre que l'accouchement est un éclatant bonheur et non un bourbier de souffrances abjectes, ce n'est pas seulement la révélation d'un trésor enfoui qui m'enchanté et la splendeur d'un secret bien plaisant à divulger...⁴⁸

Cette réaction nous semble un peu particulière. Leclerc a beau avoir goûté au bonheur de l'accouchement, il n'en reste pas moins que pour plusieurs femmes, l'accouchement est bel et bien « un bourbier de souffrances abjectes », comme l'a démontré Dale Spender. Leclerc présente donc une version tout-à-fait contraire de la trahison du mot accouchement. Il y a donc

⁴⁷Annie LECLERC, *Parole de femme*, p. 63.

⁴⁸*Ibid.*, p. 88.

une distinction à faire entre le féminisme de Leclerc et celui de Spender. Il faut voir que dans le cas de Leclerc, celle-ci valorise l'expérience particulière du corps, et plus particulièrement, celle d'enfanter. Dans cette optique, l'accouchement apparaît comme un privilège plus qu'un châtement. Par conséquent, si Leclerc et Spender ont toutes deux une vision de la Femme comme être quasi divin, seule Leclerc lie ce statut particulier à la fonction reproductrice de la femme.

La pensée politique de Leclerc se définit à partir de deux axes. D'abord, l'oppression. Notons que sur cet aspect, Leclerc rejoint les neutralistes. Elle s'explique mal comment la différence entre homme et femme ait pu être la cause de l'oppression d'un sexe sur l'autre :

Comment à partir de différences entre l'homme et la femme dont on aurait dû tirer parti dans une judicieuse organisation du travail, a pu naître l'idée de l'infériorité de la femme, et la réalité de son oppression⁴⁹?

Leclerc admet donc que la différence est le lieu de l'oppression. Et, comme les neutralistes, elle veut revaloriser ce qui est attaché au féminin. Le travail domestique, par exemple. Elle soutient que « ce qui est humiliant, c'est de faire un travail qu'aucun homme ne consentirait à faire⁵⁰ », et donc, un travail qui n'a aucune valeur aux yeux de la société. Sa conception du travail domestique diffère donc beaucoup de celle de Spender. Même, Leclerc ira jusqu'à affirmer que les tâches d'une ménagère peuvent être une source de valorisation personnelle :

Faire la vaisselle, éplucher les légumes, laver le linge, repasser, épousseter, balayer, nettoyer les carreaux, torcher les enfants, leur donner à manger, raccomoder un pantalon usé [est] un travail bigarré, multiple, qu'on peut faire en chantant, en rêvassant, un travail qui a le sens même de tout travail heureux⁵¹.

Nous nous permettons d'émettre certains doutes sur la véracité des propos de Leclerc, de même

⁴⁹Annie LECLERC, *Parole de femme*, p. 98.

⁵⁰*Ibid.*, p. 95.

⁵¹*Ibid.*, p. 95.

que sur la solution présentée. En effet, il faut, nous dit l'auteure, arrêter de voir les tâches domestiques avec des yeux d'hommes, car elles nous semblent alors ennuyeuses, répétitives, débilisantes, etc, alors qu'elles sont en fait stimulantes, variées, etc. C'est ce qu'elle entend par « J'aimerais que les femmes apprennent à évaluer toute chose à travers leur propre regard et non à travers celui de l'homme⁵² ». La logique qui sous-tend ce raisonnement est tout-à-fait caractéristique des féministes de la femelléité: les « valeurs-poisons » de l'homme le rendent aveugle aux beautés des choses simples (dont le travail domestique, évidemment); pire encore, il impose cette vision aux femmes. Tant et aussi longtemps que les femmes seront complices de cette vision destructrice, la Vie ne pourra s'exprimer pleinement. C'est donc aux femmes que revient la responsabilité, le devoir même « de préparer l'avènement d'un autre monde, et qui serait enfin celui de la vie⁵³. »

En ce qui a trait à la parole des femmes, celle-ci est aussi très liée au corps: lorsque les femmes parleront enfin des jouissances de leur corps naîtra la nouvelle parole des femmes. C'est à un projet tout-à-fait révolutionnaire, en ce sens que le langage dont parle Leclerc n'existe pas encore. Il reste à l'état de projet, de rêve.

Marie Cardinal: écrire et décrire dans une langue homme

Le style littéraire de Marie Cardinal rappelle un peu celui de Leclerc. L'objet de son ouvrage *Autrement dit*⁵⁴ est cependant un peu différent: tandis que Leclerc se penchait surtout

⁵²Annie LECLERC, *Parole de femme*, p. 88.

⁵³*Ibid.*, p. 87.

⁵⁴Marie CARDINAL, *Autrement dit*, Paris, Éditions Grasset et Fasquelle, 1977.

sur le rapport qu'ont les femmes à la parole, Cardinal met l'accent sur le rapport à l'écriture, aux mots. Elle aussi est persuadée que le français « n'est pas fait pour les femmes »:

Quand j'écris je me sens sans arrêt pris à l'étroit dans le vocabulaire soit parce qu'il me manque des mots, soit parce que les mots français sont tellement investis par les hommes qu'ils me trahissent quand c'est moi, une femme, qui les emploie⁵⁵.

Cardinal est donc du même avis que les autres féministes radicales que nous avons vues jusqu'à présent: le langage est homme; il manque de mots pour traduire le vécu des femmes, surtout en ce qui a trait au corps, au sexe de la femme, à la « durée » des femmes. On retrouve donc cette vision de la femme caractéristique des féministes de la fémelléité: un Etre profondément lié à son corps, à son destin de mère et de nouricière. Ainsi, lorsque Cardinal affirme que « Les mots pour le dire, les mots véritables, les mots du commencement, ceux de la naissance, sont tous honteux, laids, sales, tabous⁵⁶ », elle souligne, d'une part, que le manque de mots se manifeste surtout lorsque les femmes veulent exprimer leur spécificité, et d'autre part, que ce qui se rattache à cette spécificité est perçu négativement. Elle fournit d'ailleurs une explication qui n'est pas sans avoir des relents psychanalytiques:

Car leur [les mots] intelligence profonde vient du sang, de la merde, du lait, de la morve, de la terre, de la sueur, de la chair, des jus, de la fièvre⁵⁷.

Tous ces mots sont liés aux rôles que l'on attribue aux femmes: celle de mère ou de garde-malade. Même s'ils se rapportent au vécu des femmes, il nous semble cependant que Cardinal caresse une vision très poétique de la « corporelléité » de ces tâches. Il semble que le vécu des femmes offre plusieurs autres mots « intelligents »: mère, amour, caresse, intuition, etc. On a

⁵⁵Marie CARDINAL, *Autrement dit*, p. 96.

⁵⁶*Ibid.*, p. 81.

⁵⁷*Ibid.*, p. 81.

beau vouloir valoriser les tâches qui reviennent aux femmes, de là à consacrer le sang, la morve et la merde - cela nous semble un peu saugrenu.

Le projet politique de Cardinal est tout aussi révolutionnaire que celui de Leclerc. Elle veut lutter contre cette habitude qu'ont les gens d'ajouter une touche féminine à ce qui est écrit par les femmes. Elle illustre ses propos avec l'exemple suivant: « *dans la pièce il y avait une table* » qui, selon Cardinal, revêt un sens différent dépendamment du sexe de la personne qui l'a écrit. Si c'est une femme qui en est l'auteure, « on lit cette table comme si elle était servie, nettoyée, utile, cirée, fleurie ou poussiéreuse », tandis que si c'est un homme, « on lit cette table comme si elle était faite de bois ou d'une autre matière, l'oeuvre d'un artisan ou d'un ouvrier, le fruit d'un travail...⁵⁸ »

Cet exemple nous semble un peu suspect, même s'il met en lumière la complexité de la relation entre l'auteur-e et ses lecteurs et lectrices. En effet, il y a un écart inévitable entre la pensée de l'auteur et l'interprétation que fait le lecteur du texte. Dans le cas de l'exemple de la table, comment savoir si l'écrivaine n'avait pas imaginé une table qui soit bel et bien cirée et fleurie? De la même façon, on pourrait supposer qu'indépendamment du sexe de l'auteur, une lectrice imagine une table cirée et fleurie et un lecteur, une table faite de bois. La compréhension est d'abord et avant tout une question d'interprétation. On voit mieux cette idée à partir du deuxième exemple de Cardinal:

le « je veux être libre d'une femme » n'a pas la grandeur et la beauté du « je veux être libre d'un homme »; elle peut les acquérir mais il faudra que la femme s'explique⁵⁹.

⁵⁸Marie Cardinal, *Autrement dit*, p. 88.

⁵⁹*Ibid.*, p. 88.

Nous ne partageons vraiment pas l'avis de Cardinal. Encore une fois, elle évacue complètement la dimension « interprétation ». Comment une femme, féministe, consciente de l'oppression qui pèse sur les femmes depuis des siècles ne pourrait-elle pas saisir toute la beauté, la détresse et l'espoir derrière le « je veux être libre » d'une autre femme? Ceci dit, il n'en reste pas moins que Cardinal fait ressortir le problème des préjugés qui pèsent sur les écrivaines, et sur les femmes en général. Mais il semble que l'auteur se fasse prendre piège lorsqu'elle affirme qu'il ne faut pas féminiser les noms d'agent ou de profession:

On sait déjà ce que ça vaut une poétesse, une doctoresse, une avocate... ça ne vaut pas un clou. Une écrivaine ça ne vaudrait pas plus cher. Il ne s'agit pas de faire des petites bagarres de clan, il s'agit de mener un véritable combat, une lutte aussi sororalement que possible mais fermement⁶⁰.

Ce raisonnement dénote une contradiction apparente. D'un côté, Cardinal déplore le fait que ce qui est attaché aux femmes est le plus souvent connoté négativement, de l'autre, elle refuse d'employer le féminin de docteur ou avocat sous prétexte que ces termes sont péjoratifs. Elle semble persuadée qu'une femme doit prendre un titre masculin pour avoir un certain « standing », une certaine reconnaissance sociale. Ne voit-elle pas qu'elle ne fait que renforcer l'idée du masculin-positif / féminin-négatif? Elle a beau dire qu'elle craint que la féminisation entraîne la ghettoïsation des auteurs femmes⁶¹, elle-même ne redoute pas d'employer le mot *sororalement*, néologisme récent qui peut, à la limite, être considéré comme ghettoïsant. Qui plus est, Cardinal n'employait-elle pas les mots *nuite*, *lalgue* et *hamère* pour décrire son sexe? Cela nous semble plus ghettoïsant que d'employer avocate pour désigner une femme qui pratique ce métier. La position de Cardinal nous semble un peu ambiguë.

⁶⁰Marie CARDINAL, *Autrement dit*, p. 89.

⁶¹*Ibid.*, p. 96.

STRATÉGIES LANGAGIERES

Les stratégies pronées par les radicales s'incrivent tout-à-fait dans la logique de cette catégorie. En gros, les radicales veulent se réappropriier le langage en se servant de deux tactiques. La première consiste à revaloriser le parler féminin. La deuxième consiste à « renommer » les choses d'après la perspective femme. Cette dernière revêt plusieurs formes, comme l'explique Van Den Berg⁶². Il y a d'abord la création de termes nouveaux, comme par exemple *sororité* et *sexisme*. Ces mots sont venus combler une lacune au niveau du lexique. Dès lors, ce que vivent les femmes est encodé, et légitimé par le fait même. Ensuite, on peut « jouer » avec les mots - avec des tirets, par exemple - dans le but de mettre en lumière de nouvelles significations, ou le sens caché de certains mots. On pensera tout de suite à *his/story* pour *history*. Mary Daly a fait de cette technique sa spécialité. En voici quelques exemples: *s/he*, *the/rapist* et *a/maze*. On peut aussi se réapproprier des mots péjoratifs afin d'en remplacer le sens négatif par une connotation positive. On a qu'à penser à *sorcière*, réapproprié par les féministes pour en faire un nouveau symbole de leur lutte contre le patriarcat. Sorcière fait alors référence aux milliers de femmes qui sont mortes sur le bûcher, simplement parce qu'elles possédaient un savoir et des pouvoirs dont étaient exclus les hommes. Plus proche de nous, on pensera au défunt magazine féministe québécois *La vie en rose*. On sait que le rose est depuis toujours la couleur des petites filles. Or, les féministes, en choisissant le rose, affirment leur droit de se réapproprier quelque chose qui leur avait été imposé, et d'en faire une marque bien à elles. Les Noirs américains avaient initié cette tactique en se réappropriant le terme *black*. Par

⁶²Nan VAN DEN BERG, « Renaming: Vehicle for Empowerment », dans *Women and Language in Transition*, sous la dir. de Joyce PENFIELD, New York, State University of New York Press, 1987, pp. 130-136.

ce geste, ils montraient aux Blancs qu'ils étaient bel et bien différents d'eux, et fiers de l'être. Enfin, on peut aussi choisir de faire tomber les barrières conceptuelles existantes en inventant carrément de nouveaux mots. Leclerc et Cardinal emploient d'ailleurs cette tactique; nous en évaluerons plus loin l'impact.

Nous ne voudrions pas laisser croire que *toutes* les féministes radicales vont employer les stratégies présentées ci-haut. Comme nous l'avons dit, les féministes neutralistes et de la femelléité diffèrent un peu sur les stratégies à adopter pour lutter contre le sexisme dans le langage. Un seul terrain d'entente: la nécessité de revaloriser le féminin. Nous verrons un peu plus loin ce qui porte chacune des radicales à opter pour certaines stratégies et à en refuser d'autres.

3

Les féministes socialistes

*Le capitalisme reposant sur l'idée
de propriété privée, l'oppression
des femmes est inhérente à ce système
et exigée pour sa perpétuation.*

Marilyn French

FÉMINISME ET SOCIALISME

Le féminisme socialiste a émergé à peu près au même moment et dans les mêmes conditions que le féminisme radical. Les femmes qui militaient pour les socialistes en ont eu assez de se faire dire que la révolution était la condition essentielle de la libération des femmes. Elles se sont peu à peu dissociées de la gauche pour théoriser seules les problèmes liés à l'oppression des femmes. Mais contrairement aux féministes radicales, les socialistes n'ont pas rompu complètement avec la théorie marxiste. Elles n'ont donc pas eu besoin d'inventer un nouveau cadre théorique; plutôt, elles ont adapté le marxisme à leurs besoins¹. Et, comme le soulignent Jaggar et Struhl, le féminisme socialiste réussit effectivement à mettre en lumière les multiples facettes de l'oppression des femmes:

By placing emphasis on understanding the cultural institutions (the family, heterosexual intercourse, etc) that play a major role in oppressing women, this

¹Barbara DECKARD, *The Women's Movement*, New York, Harper & Row, 1975, p. 341.

theory incorporates the central radical feminist insights; by insisting on analyzing these institutions within the context of class society, socialist feminism continues to employ a fundamentally Marxist method².

Ainsi, les féministes socialistes allient une vision radicale des rapports hommes-femmes et un cadre théorique marxiste. Cela a pour résultat une analyse qui met d'abord l'accent sur les conditions matérielles d'existence. C'est d'ailleurs pourquoi les féministes socialistes soutiennent que la libération des femmes ne peut se faire sans une révolution socialiste préalable. Ne l'oublions pas, les féministes socialistes voient dans l'avènement de la propriété privée et du système de classes la cause première de l'oppression des femmes. Les institutions telles que la famille et autres structures patriarcales restent en place parce qu'elles sont partie intégrante du système capitaliste³. En effet, comment le capitalisme pourrait-il fonctionner sans la main d'œuvre bon marché fournie par les femmes? Et que dire de tout le travail non-rémunéré accompli par les femmes au foyer? On voit donc que la société ne pourrait soutenir un tel système si le sexisme n'existait pas - l'un renforce l'autre. Et c'est là ce qu'entendent démontrer les socialistes: « Their aim is to create a theory which demonstrates the inseparability of these two forms of oppression and the consequent need to struggle simultaneously against both⁴. » On voit donc que nos socialistes ne se font pas d'illusion - la révolution socialiste ne fera pas disparaître la domination masculine comme par magie. Il faut mener une lutte parallèle contre le sexisme.

Cette importance accordée aux conditions matérielles mettra aussi en lumière plusieurs

²Alison JAGGAR et Paula STRUHL (sous la dir. de), *Feminist Frameworks: Alternative Accounts of the Relations between Men and Women*, New York, McGraw-Hill, 1978, pp. 84-85.

³Barbara DECKARD, *The Women's Movement...*, p. 417.

⁴JAGGAR et STRUHL, *op. cit.*, p. 85.

facteurs qui avaient été occultés des analyses libérale et radicale. D'abord, la vision des femmes opprimées comme groupe homogène. Si les socialistes reconnaissent que toutes les femmes sont opprimées, elles soulignent cependant que certaines sont plus opprimées que d'autres, notamment les ouvrières et les femmes du Tiers-Monde⁵. Et toute initiative féministe qui ne tient pas compte des différences de classe entre femmes risque fort bien de ne profiter qu'aux groupes les mieux nantis.

Enfin, ajoutons que les socialistes ont elles aussi une vision androgyne de la société idéale. Dans le monde de l'après révolution, le sexe ne sera plus un facteur déterminant. Sur cet aspect, elles partagent donc la vision des neutralistes.

LANGAGE ET OPPRESSION

Dorothy Smith: l'exclusion des femmes de la culture et du langage

La position de Smith rejoint celle des Ardener en ce qui a trait à l'exclusion des femmes. Cependant, dans le cas de Smith, ce n'est pas seulement du langage, ou même des modes d'expression que sont exclues les femmes, c'est de toute la culture et du savoir. C'est là l'objet de l'article de Smith, « A Peculiar Eclipsing: Women's Exclusion from Man's Culture⁶. »

Dès la première page, Smith expose clairement sa théorie de l'exclusion:

⁵Alison JAGGAR et Paula STRUHL, *Feminist Frameworks...*, p. 85.

⁶Dorothy E. SMITH, « A Peculiar Eclipsing: Women's Exclusion from Man's Culture », dans *Women's Studies International Quarterly*, Vol I, 1978, pp. 281-295.

... women have been deprived of the means to participate in creating form of thought relevant or adequate to express their own experience or to define and raise social consciousness about their situations or concerns. They have never controlled the material or social means to the making of a tradition among themselves or/ to acting as equals in the ongoing discourses of intellectuals⁷.

On voit que Smith a une vision beaucoup plus radicale de l'exclusion. Elle est aussi plus matérialiste, en ce sens qu'elle prend en considération que les femmes n'ont pas été seulement exclues de la création des significations symboliques, mais aussi des ressources matérielles nécessaires à l'élaboration d'une tradition culturelle. Le résultat de cette exclusion est le suivant: 'notre' culture est celle des hommes au pouvoir; le point de vue des femmes et des autres groupes minoritaires y est absent. Pire encore, cette absence est tellement bien intériorisée par les opprimées que toute production littéraire ou théorique provenant d'une femme apparaît circonspecte, et porte les gens, autant homme que femme, à la connoter négativement, comme le souligne Smith: « The minus factor attached to what women say, write or image is another way of seeing how what they say, write or image is not a 'natural' part of discourse⁸. » Ce que produisent les femmes, donc, ne cadre pas avec le discours dominant, et c'est ce qui leur vaut l'étiquette négative. Soulignons cependant que Smith n'adhère pas à la théorie du complot. Les hommes aussi bien que les femmes contribuent à maintenir les femmes dans un état de domination. Les femmes sont en quelque sorte complices, car elles ont de la difficulté à se reconnaître en tant que « persons of authority ». On reconnaîtra ici un trait des minoritaires: presque persuadé qu'ils méritent son statut d'inférieur, ils ont de la difficulté à voir chez un membre de son groupe, les qualités qu'il reconnaît à ceux qui le dominent. Enfin, Smith met en

⁷Dorothy SMITH, « A Peculiar Eclipsing... », pp. 281-282.

⁸*Ibid.*, p. 291.

lumière la complexité du rapport de pouvoir qui lie les femmes aux hommes.

L'article de Smith a donc l'intérêt de ne pas s'en tenir exclusivement au langage. En ce sens, son analyse est beaucoup plus complète que celle des Ardener. Elle stipule qu'un processus organisationnel vient appuyer cette exclusion, et la rendre concrète. On a qu'à penser aux sages-femmes, et à la façon dont la médecine moderne a réussi à éclipser des siècles de pratique, et les connaissances qui s'y rattachent. Car non seulement les sages-femmes ont-elles vu leur légitimité sapée par la nouvelle autorité des médecins, mais les femmes ont aussi été systématiquement exclues des écoles de médecine. L'exclusion se fait donc à plusieurs niveaux, et c'est ce qui garantit un certain contrôle social.

Smith fait aussi ressortir un aspect crucial du langage: il n'y a pas que les mots qui comptent, mais aussi la position sociale du locuteur. Et dans les cas des hommes, il est beaucoup plus facile de faire passer son message:

Men have authority in the world of thought as members of a social category and not as individuals. [...] What is said or written merely means what the words mean until and unless it is given force by the authority attributed to its 'author'⁹.

Smith met en lumière deux idées très importantes. D'abord, les hommes ont de l'autorité en tant que membres de la classe au pouvoir. Lorsqu'ils s'expriment, ils ont le poids de toute leur classe sociale. C'est justement là le problème des femmes: contrairement aux hommes, elles sont toujours jugées sur une base individuelle, sinon personnelle. Il leur est donc beaucoup plus difficile de faire passer leur message. Cela nous amène à la deuxième idée de Smith. Les mots n'ont pas nécessairement une signification différente dans la bouche d'une femme. Seulement,

⁹Dorothy SMITH, « A Peculiar Eclipsing... », p. 289.

ils tirent leur force de la position sociale du locuteur. Ainsi, lorsque ce sont des femmes ou d'autres minoritaires qui s'expriment, ces personnes sont désavantagées avant d'avoir prononcé un seul mot, car elles ne tirent aucune autorité de leur position sociale. Smith met donc en lumière les multiples facettes de la relation de pouvoir qui lie les locuteurs et les interlocuteurs.

Sheila Rowbotham: la contrainte de la langue des puissants

Comme Dorothy Smith, Rowbotham a elle aussi sa version de la théorie du dominant et de la muselée. Le savoir, la culture - tout a été élaboré sans que les femmes puissent y apporter leur contribution. Les femmes ont longtemps vécu dans ce monde créé par les hommes, qu'elles ne voyaient « qu'à travers les lunettes que nous avaient confectionnées les hommes¹⁰. » Le langage, d'ailleurs, n'est pas sans contribuer à cette aliénation: « Dès que nous apprenons à parler, nous nous trouvons immédiatement à l'extérieur des mots qu'on nous enseigne¹¹. » Évidemment, en digne socialiste, Rowbotham souligne que les femmes ne sont pas le seul groupe à être opprimé; les ouvriers, les Noirs ressentent eux aussi cette exclusion. Cependant, dans le cas des femmes, l'aliénation est encore plus profonde, car « le malaise que nous éprouvons à l'égard des mots imprègne notre psyché. » Rowbotham voit donc l'oppression des femmes comme étant particulièrement bien intériorisée.

Voyons donc d'un peu plus près les idées de Rowbotham par rapport au langage. De prime abord, elle semble avoir une vision déterministe du langage. Celui-ci apparaît comme un

¹⁰Sheila ROBOTHAM, *Conscience des femmes, monde de l'homme*, Paris, Éditions des femmes, 1976, p. 66.

¹¹*Ibid.*, p. 70.

instrument de la classe dominante, « une des armes qui leur [les puissants] permet de conserver leur suprématie¹² ». Et cependant, d'autres indices laissent entrevoir que Rowbotham n'embrasse pas tout-à-fait l'idée que les minoritaires sont réduits à se servir de la langue des dominants. La position de Rowbotham est pour le moins ambivalente. Par exemple, l'auteure soutient que les opprimés ont leur propre langage, celui « de la contre-culture ». Toutefois, ce dernier n'est pas aussi libérateur qu'elle le souhaiterait:

... en même temps, il les [ceux qui n'ont pas le pouvoir de se définir] limite car il souligne leur propre dépendance par rapport aux mots des puissants. Il reflète leur incapacité d'échapper à une réalité imposée pour atteindre une réalité qu'ils peuvent définir et contrôler eux-mêmes. *Il les enferme dans leur propre impuissance*¹³.

Il nous semble ici y avoir contradiction. Si les opprimés ont un langage à eux, c'est bien qu'ils ont conscience de leur oppression. Ils ne sont donc pas totalement à la merci des « mots des puissants ». On se demandera alors pourquoi ce langage de la contre-culture ne leur permet pas de problématiser leur oppression, et donc, de formuler leur projet révolutionnaire. On revient inévitablement à la contradiction identifiée d'abord chez les Ardener, puis chez Spender.

Cette position ambivalente de Rowbotham se répercute d'ailleurs dans la façon dont elle est citée. Prenons la citation suivante:

We are obscured in 'brotherhood' and the liberation of 'mankind'. The language which makes us invisible to 'history' is not coincidence, but part of our real situation in a society and in a movement we do not control.¹⁴

Spender s'est servie de ce passage pour appuyer sa théorie, c'est-à-dire que le langage enferme

¹²Sheila ROWBOTHAM, *Consciences des femmes...*, p. 70.

¹³*Loc. cit.* C'est nous qui soulignons.

¹⁴Sheila ROWBOTHAM, *Women, Resistance and Revolution*, p. 11, cité dans Dale SPENDER, *For the Record*, Londres, The Women's Press, 1985, p. 165.

les femmes dans leur situation de dominées, et les empêche de percevoir une réalité différente. Elle a conclu que Rowbotham mettait en lumière la difficulté de concevoir une théorie sur l'oppression des femmes avec des concepts élaborés par les hommes. Toutefois, Segal cite le même passage avec une tout autre intention - elle veut en fait montrer que Spender et Rowbotham ont une vision très différente du langage: « What Sheila Rowbotham was saying was in fact rather different: language is neither disconnected from nor alone in determining of women's social reality¹⁵. » Rowbotham serait donc parfaitement consciente du fait que le langage n'est qu'un facteur d'oppression parmi d'autres. Qui a raison, qui a tort? D'après nous, même si le langage n'est pas aussi contraignant que chez Spender, Rowbotham accorde tout de même une grande importance au pouvoir des mots. C'est sans doute ce qui explique que son projet révolutionnaire vise d'abord et avant tout à rompre avec le langage des puissants, afin qu'émerge enfin une conscience révolutionnaire.

Ceci dit, Rowbotham reste très optimiste par rapport à la possibilité de changer les rapports sociaux existants par une révolution économique et culturelle. Évidemment, la marche vers l'égalité ne se fera pas du jour au lendemain; la route est jonchée d'obstacles et de détours. C'est pourquoi elle met en garde celles qui se laissent tenter par l'idéalisation des femmes et qui attendent l'avènement du monde des femmes:

Créer une nouvelle société est un long processus que nous ne pouvons éviter en nous contentant d'inventer une culture féminine libérée, hors du temps et de l'espace, imperméable aux rapports sociaux qui existent autour de nous¹⁶.

Cette vision est aux antipodes de celle des féministes de la femelléité. Rowbotham est persuadée

¹⁵Lynne Segal, *Is the Future Female?*, Londres, Virago Press, 1987, p. 32.

¹⁶Sheila Rowbotham, *Conscience des femmes...*, p. 18.

que femmes et hommes doivent travailler ensemble s'ils veulent construire une nouvelle société. Les hommes ne sont donc pas l'ennemi numéro 1, mais des individus qu'il importe de réhabiliter, car « une nouvelle culture ne vient pas seulement de ceux qui se sont révoltés¹⁷. » Le projet socialiste de Rowbotham inclut donc femmes et hommes.

Cheris Kramarae: la conséquence linguistique de la division du travail

Les travaux de Cheris Kramarae ont cela de particulier qu'ils s'intéressent à la fois au contrôle masculin de la langue et à la dévaluation systématique du parler féminin. Son article « Proprietors of Language¹⁸ » est un bon exemple de cette approche particulière. Dans un premier temps, elle reprend les questions « classiques », c'est-à-dire le problème du masculin générique, l'aliénation que ressentent les femmes par rapport au langage, etc. On reconnaît ici l'influence des Ardeners. Dans un deuxième temps, elle s'intéresse aux stéréotypes rattachés aux parlers masculin et féminin. La question n'est plus « le langage est-il sexiste », mais « les gens sont-ils sexistes lorsqu'ils évaluent le parler féminin ». Selon Kramarae, tout semble indiquer qu'ils le sont:

Our understanding of what women say, of what men say, depends in part upon our understanding of the limits to what women do/should/can say and what men do/should/can say. Women's speech is not like men's speech even when the same words and grammatical constructions are used¹⁹.

En d'autres termes, le parler féminin est évalué selon l'idée que l'on a de la femme dans la

¹⁷Sheila ROWBOTHAM, *Consciénces des femmes...*, p. 18.

¹⁸Cheris KRAMARAE, « Proprietors of Language », dans *Women and language in literature and society*, sous la dir. de Sally MCCONNELL-GINET, Ruth BORKER et Nelly FURMAN, Praeger Publishers, 1980, pp. 58-65.

¹⁹*Ibid.*, p. 59.

société. Il n'est donc pas étonnant que dans une société sexiste, le parler féminin soit dévalorisé.

L'ouvrage le plus important de Kramarae, *Women and Men Speaking*²⁰, présente quatre différents cadres théoriques (*frameworks*). Le premier s'inspire de la théorie des Ardeners; il veut évaluer et mieux saisir les difficultés qu'ont les femmes à s'exprimer dans la sphère publique. Le second s'inspire de Lacan; c'est donc la psychanalyse qui sert de toile de fond pour cette approche. Vient ensuite la « *Speech style framework* », élaborée à partir des travaux en psychologie sociale de Howard Giles. Enfin, le dernier cadre théorique, que Kramarae nomme le « *strategy framework* », est celui auquel l'auteure accorde sa préférence.

Le « *strategy framework* » est en quelque sorte un amalgame de plusieurs théories formulées par des anthropologues américain-e-s et britanniques. La prémisse de base est que la division sexuelle du travail est le facteur responsable de la différence de comportement langagier entre femmes et hommes:

The division of labor - with more value given to men's activities - means that women and men have different resources and different amounts of legitimate power, and will thus use different strategies to obtain their goals²¹.

Déjà, on voit dans cette approche ce qui a pu séduire notre socialiste: elle offre enfin une explication du « pourquoi » les femmes sont opprimées et leur langage, dévalué. Son raisonnement est le suivant. Premièrement, le capitalisme industriel a accentué la division entre le travail des hommes et des femmes; les hommes ont fait de la sphère publique leur domaine, reléguant les femmes à la sphère privée. Deuxièmement, c'est la sphère publique et non la

²⁰Cheris KRAMARAE, *Women and Men Speaking*, Rowley (Mass.), Newbury House Publishers, 1981.

²¹*Ibid.*, p. 118.

sphère privée qui génère les valeurs sociales et le pouvoir. Par conséquent, les femmes en tant que classe sociale sont perçues comme relativement peu importantes, car ce qui les concerne relève de la sphère privée. Troisièmement, au niveau du pouvoir et de la disponibilité des ressources, la sphère privée diffère de la sphère publique; il en résulte que les femmes et les hommes emploieront des stratégies différentes pour influencer les autres ainsi que le cours des événements. Et c'est à ce niveau que le cadre théorique de Kramarae est novateur, car il présente le parler féminin comme un comportement langagier adapté à son environnement:

The speech of women can best be studied not merely as ineffective and « other » - the most frequent approach taken in the past by professional and lay sociologists and students of language - but as a rational, creative behavior²².

En d'autres termes, pour Kramarae, si l'on veut bien saisir la signification des différences entre les parlars masculin et féminin, il faut les prendre comme l'expression d'une différence de classe entre hommes et femmes. Ce cadre théorique voit donc la femme et l'homme comme sujets parlants rationnels (*rational speakers*) qui cherchent à influencer leur milieu. Évidemment, on influence à la mesure de ses capacités, et celles-ci sont fonction de notre appartenance à la classe des dominants ou à celle des dominé-e-s.

A partir de ce cadre théorique, Kramarae élabore six hypothèses:

1. Les femmes employeront des stratégies différentes pour compenser le peu d'autorité qu'elles ont dans la sphère publique
2. Ce sont les hommes qui ont défini les normes des parlars masculin et féminin, de même que la structure et les règles d'usage de la langue.
3. Les conversations tenues en milieu familial seront perçues différemment des entretiens (*talk*) dans les lieux publics; elles constitueront un genre spécifique.

²²Cheris KRAMARAE, *Women and Men Speaking*, p. 119.

4. C'est aux femmes que revient la responsabilité de pourvoir au soutien émotif et moral des personnes de son entourage, tant en milieu familial que professionnel
5. En milieu familial, on ne s'adresse pas aux filles et aux garçons de la même façon; dans le cas des filles, les mères encouragent celles-ci à rechercher des relations affectives et les portent à reproduire un comportement maternel.
6. Les femmes, en tant que subordonnées, seront plus conscientes que les hommes des balises du « parler correct » (*proper speech*), car elles veulent qu'on reconnaisse qu'elles ont un rapport négatif au langage.

Quelles sont donc les conclusions que tirent Kramarae? D'abord, on ne peut parler de langage sans parler de pouvoir, de classe de femmes. Toutefois, l'auteure souligne qu'il n'y a pas de différences fondamentales entre les parlars féminin et masculin. Les caractéristiques que l'on attribue au premier sont aussi présentes chez le deuxième. Cette idée est explicite dans le passage suivant:

Women's language has never really been in a class by itself. It has been a part of the structure of knowledge and beliefs designed by men to express, explain, and sanction their power²³.

L'exemple de Henley, cité par Kramarae, illustre cet argument. Les supposées « faiblesses » des femmes, telles que la sensibilité par rapport aux besoins des autres, la facilité à admettre qu'on s'est trompé, à pleurer et à sourire, peuvent être considérées comme des points forts. Ces comportements deviennent des faiblesses seulement lorsque les puissants décident de prendre avantage de la vulnérabilité de ceux qui sont plus ouverts²⁴. Cet exemple ne fait que souligner un fait important: tout échange se fait dans un rapport de pouvoir. Que ce soit dans le cas d'un patron et de son employé, d'une femme et de son mari, ou d'une femme avec sa fille, chaque

²³Cheris KRAMARAE, *Women and men speaking*, p. 158.

²⁴*Loc. cit.*

personne adoptera un comportement langagier qui maximisera ses chances de faire passer son message. Il est donc normal que les hommes et les femmes adoptent à tour de rôle un parler plus passif ou agressif, plus direct ou détourné selon la situation. Le contexte de l'échange, de même que l'intention des sujets, sont donc essentiels chez Kramarae.

Maria Black et Rosalind Coward: le langage comme support de l'idéologie patriarcale

La position de Black et Coward est présentée dans leur article « Linguistic, Social and Sexual Relations: A Review of Dale Spender's *Man Made Language*²⁵. » Comme nous l'avons déjà mentionné, Black et Coward ne badinent pas avec l'ouvrage de Spender. Elles sont très critiques par rapport à la l'hypothèse principale de Spender, c'est-à-dire que les hommes contrôlent la langue et qu'ils s'en servent pour opprimer les femmes. Pour Black et Coward, cette idée relève de la fiction. Leur premier désaccord se rapporte à la vision qu'a Spender de la classe des femmes. En effet, dans la version spenderienne de l'oppression, les femmes sont les victimes innocentes d'un système dans lequel il n'y a que deux grandes classes antagonistes: les hommes et les femmes. Selon Black et Coward, cette vision rappelle une interprétation très orthodoxe du marxisme, où la classe dominante a tous les pouvoirs sur les dominés:

Men, like the ruling class in some Marxist arguments, have the power to define reality, and the rules of language to reflect men's meanings. Women, like the working class, are deprived of power; they are always defined by male language and unable to promote their own²⁶.

Cette vision est bien celle de Spender, et même, celle des Ardeners. Ce que Black et Coward

²⁵Maria BLACK et Rosalind COWARD, « Linguistic, Social and Sexual Relations: A Review of Dale Spender's *Man Made Language* », paru dans *Screen Education*, no. 39, 1981, pp. 65-85.

²⁶*Ibid.*, p. 70.

lui reproche, c'est qu'elle fait abstraction du fait que les relations de pouvoir ne peuvent jamais être réduites à une lutte hommes contre femmes. Plus encore, Spender laisse entendre que les femmes ne participent en aucune façon aux luttes de pouvoir. Cette vision, propre aux féministes de la femelléité, oublie que les femmes peuvent être aussi racistes, bourgeoises et même, sexistes que le sont les hommes car elles font partie de la même société. Les rapports de pouvoir ne se limitent donc pas aux hommes et aux femmes seulement. Cela, Spender ne le reconnaît pas, et c'est ce qui la porte à voir le langage comme l'instrument de la classe dominante, c'est-à-dire, les hommes.

D'après Black et Coward, une telle explication est impossible: comment les hommes auraient-ils pu, sans une langue préalable, élaborer un système symbolique dans le but de maintenir les femmes dans un état de domination²⁷? Et si la langue était déjà conçue, comment auraient-ils pu y insérer des règles sexistes pour servir leurs fins? Spender ne semble pas s'être préoccupée de telles questions - c'est bien là ce qui l'a induite en erreur, aux dires des deux linguistes. Par exemple, si l'on met le plus souvent le masculin avant le féminin, ce n'est non pas parce que la langue interdit le contraire, mais c'est simplement une question d'habitude. On a toujours vu des expressions dans lesquelles on parlait d'hommes et de femmes, de garçons et de filles, etc. C'est bien ce qui donne la curieuse impression que « femme et homme » n'est pas correct au niveau grammatical. D'où l'importance de comprendre le processus par lequel des idiomes s'insèrent dans un discours idéologique de sorte qu'ils semblent faire partie de la structure même de la langue²⁸.

²⁷Pour une version loufoque de ce complot et de l'organisation à la source du sexisme dans la langue, MALE (*Males Against Linguistic Equality*) voir Miller et Swift, *Words and Women*, pp. 84-86.

²⁸Maria BLACK et Rosalind COWARD, « Linguistic, Social... », p. 74.

Black et Coward reprennent la question du masculin générique avec la même logique. Elles ne partagent pas l'avis de celles qui affirment que le générique renvoie toujours à une image mentale masculine, car cela voudrait dire qu'il n'existe aucun terme général pour désigner les femmes et les hommes²⁹. Ainsi, il est tout-à-fait correct de dire « Personne n'aime être malade, mais une femme supporte mieux la maladie. » Ceci dit, Black et Coward veulent bien concéder que dans plusieurs cas (dont certains exemples fournis par Miller et Swift au chapitre 2, le générique réfère uniquement aux hommes. Mais cela n'est pas parce que le générique n'inclut pas les femmes, mais parce que *le neutre est défini à partir de caractéristiques mâles*:

Perhaps the phenomenon could be understood not in terms of the hidden male gender of general terms, but the fact that the attributes of the male can in fact disappear into a '*non-gendered*' subject. [...] We suggest that it is this which gives a certain discursive regularity to the appearance of gender in language³⁰.

En d'autres termes, la variable sexuelle apparaît absente dans le cas des hommes en raison de la supposée « généricité » du terme. Les femmes, elles, apparaissent toujours définies, car le féminin ne peut jamais renvoyer à autre chose que le féminin. C'est cette pratique discursive qui est à l'origine du problème.

Mais d'où viennent de telles pratiques? D'après Black et Coward, il faut chercher la réponse dans la façon dont se sont développés les discours de la citoyenneté, la loi, l'anthropologie et la sexualité³¹. Par exemple, l'idéologie de la citoyenneté en est une qui fait abstraction de l'appartenance à divers groupes - le citoyen est un être sans classe, sans race et sans sexe. Comme le disent les auteures, le citoyen est « a distinct representation of a

²⁹Maria BLACK et Rosalind COWARD, « Linguistic, Social... », p. 76.

³⁰*Ibid.*, p. 83.

³¹*Loc. cit.*

generalised political subject who represents all people and in whose representation all conflict is suppressed³². » Et pourtant, on sait bien qu'à l'époque où l'idéologie du citoyen prend forme, étaient citoyens seuls les hommes blancs et propriétaires. Le sujet politique était donc mâle sous un couvert neutre. Selon Black et Coward, il y a là une piste pour arriver à comprendre comment les hommes sont devenus des sujets neutres. Le problème n'est donc pas au niveau du langage, mais des pratiques discursives:

The discursive formation which allows men to represent themselves as non-gendered and to define women constantly according to their sexual status is a discursive formation with a very definite effect. It allows men to deny the effect of their gendered subjectivity on women³³.

En d'autres termes, Black et Coward ne nient pas que le langage serve les hommes - non pas parce qu'ils en contrôlent les règles et la sémantique, mais parce que le langage est un support idéologique qui participe, au même titre que les autres pratiques sociales, au maintien du système patriarcal.

STRATÉGIES LANGAGIERES

L'approche matérialiste des socialistes a pour résultat qu'elles ne proposent guère de mesures concrètes pour changer le langage sexiste. Comme nous l'avons vu, dans le cas de Smith, Black et Coward, ces féministes demeurent persuadées que le langage n'est qu'un facteur d'oppression parmi d'autres. Par conséquent, tant et aussi longtemps que prédominera le système de classes, les femmes, comme tous les autres groupes minoritaires, auront un rapport

³²Maria BLACK et Rosalind COWARD, « Linguistic, Social... », p. 83.

³³*Ibid.*, p. 85.

problématique au langage. Elles conçoivent donc que tout changement linguistique sera la conséquence, et non l'élément déclencheur, d'une restructuration des rapports de pouvoir dans la société. C'est dans cette logique que Black et Coward désirent faire reconnaître aux hommes que, sous le couvert de la neutralité, ils expriment en fait leurs opinions, et plus précisément, des opinions masculines.

L'approche de Kramarae diffère légèrement, mais le résultat est le même. Si la division sexuelle du travail est responsable d'une différence de comportement langagier entre les femmes et les hommes, il faudra nécessairement que change ce mode d'organisation sociale pour que disparaissent ces différences. Car il ne faut pas oublier que selon Kramarae, les femmes ont des stratégies langagières adaptées à leur position de dominées. On en conclut que dans une société égalitaire, hommes et femmes pourraient faire appel aux mêmes stratégies langagières.

Dans le cas de Rowbotham, le langage des puissants a une certaine emprise sur les dominé-e-s. Il faut donc se le réapproprier. Mais cela n'est pas si simple, comme le dit l'auteure: « Nous ne pouvons nous contenter d'occuper les mots existants. Avant de les reprendre, il nous faut d'abord en changer le sens³⁴. » Ainsi, pour Rowbotham, il importe de rompre avec le langage actuel, et de le réinvestir de nouvelles significations, notamment, celles des opprimé-e-s. Ce n'est qu'à ce moment qu'un nouveau partage du pouvoir sera possible.

Les stratégies langagières des socialistes sont donc à l'image de leur position politique. Elles veulent que prenne place une restructuration complète de la société afin que disparaisse le

³⁴Sheila ROWBOTHAM, *Consciences des femmes, monde de l'homme*, p.72.

systeme de classe. Ce n'est qu'à ce moment que les rapports entre tous les individus seront réellement égaux, et que le langage sera un outil appartenant à tout le monde.

4

Les féministes déterministes

*Je sais que le langage courant est plein
de pièges. Prétendant à l'universalité,
il porte en fait la marque des mâles qui
l'ont élaboré. Il reflète leurs valeurs,
leurs prétentions, leurs préjugés.*

Simone de Beauvoir

Nous entamons maintenant la deuxième phase de notre réflexion sur le langage et les femmes. Il importe maintenant de camper le débat en termes de positions théoriques. Le présent chapitre sera consacré aux féministes déterministes, et le suivant, aux féministes contextualistes.

LA POSITION DÉTERMINISTE

Rien ne saurait être plus trompeur que de croire que les féministes sont les seules ferventes de la position déterministe. On n'a qu'à penser à Orwell. Son oeuvre fictive *1984* est un parfait exemple de cette idée que si l'on empêche les gens de se servir du langage, on les empêche par le fait même de penser. C'était là le but de la novlangue, que l'auteur définit ainsi:

It was intended that when Newspeak had been adopted once and for all and Oldspeak forgotten, a heretical thought - that is, a thought diverging from the principles of Ingsoc [English socialism] - should be literally unthinkable, at least in so far as thought is dependent on words¹.

¹George ORWELL, *1984*, Harmondsworth/Middlesex, Penguin Books, 1983 (1949), p. 257.

C'est d'ailleurs pourquoi l'État supprimait progressivement les mots à forte teneur idéologique de son dictionnaire. Liberté, justice, démocratie et moralité étaient des concepts supprimés grâce à ce procédé. Orwell était donc persuadé que la langue est un outil que les puissants peuvent manipuler à leur guise et ce, dans le but avoué ou pas de contrôler ceux qu'ils dominent. Le contrôle de la langue par les puissants est donc une supposition acceptée par plusieurs personnes, dont plusieurs féministes, évidemment.

La position déterministe se définit donc par une relation causale entre langage et oppression. Tandis que les féministes contextualistes voient le langage comme le reflet de la domination masculine, ou tout au moins, un facteur d'oppression parmi d'autres, les déterministes lui accordent un rôle capital dans la façon dont les femmes perçoivent la réalité. C'est une position qui se fonde sur deux présupposés: le déterminisme linguistique et le contrôle masculin de la langue.

LE DÉTERMINISME LINGUSITIQUE

Le déterminisme linguistique se fonde sur une certaine conception de la réalité. Comme l'explique Cameron, si on croit qu'il existe une réalité objective que l'être humain ne fait qu'absorber sous forme d'images auxquelles il colle des étiquettes, le problème de l'influence du langage sur la perception ne se pose pas. Toutefois, si on est persuadé que la perception de la réalité passe par une sélection et une interprétation des nombreux stimuli qui s'offrent à nous, on peut alors postuler que le langage aura une influence certaine sur la façon dont nous construisons cette interprétation. Les féministes déterministes ont cette vision d'une réalité

construite - c'est bien pourquoi elles affirment qu'une langue sexiste entraîne une perception tout aussi sexiste de la réalité. Quelles sont donc les sources d'inspiration des déterministes? Il semble que la plus citée soit l'hypothèse Sapir-Whorf.

L'hypothèse Sapir-Whorf

L'hypothèse Sapir-Whorf, élaborée depuis bientôt soixante ans par l'anthropologue Edward Sapir et reprise par son élève, Benjamin Lee Whorf, fait toujours autant d'adeptes que d'adversaires. En gros, l'hypothèse se résume à ceci: loin d'être un simple outil de communication, la langue renferme une vision du monde propre à une société donnée. Comme le dit Sapir, « We see and hear and otherwise experience very largely as we do because the language habits of our community predispose certain choices of interpretation² ».

Ceci dit, Sapir ne nie pas que la langue soit le reflet de la réalité physique et sociale d'une communauté. Néanmoins, la langue socialement formée aura à son tour une influence sur la façon dont cette société perçoit la réalité. On peut donc dire que la langue est à la fois un *produit* social et le *reflet* d'une société donnée. Sapir est donc prudent par rapport au lien entre langue et réalité. Comme les sociétés vivent dans des mondes différents, il est normal qu'il y ait des langues différentes. C'est d'ailleurs ce qui est à la source des problèmes de traduction, car deux langues ne peuvent jamais représenter la même réalité sociale. Selon Sapir, l'intraduisibilité de la langue devient évidente dès que l'on passe à un niveau plus abstrait, comme dans le cas de la poésie:

²Edward SAPIR, « The Status of Linguistics as a Science », dans *Selected Writings of Edward Sapir*, sous la dir. de David G. Mandelbaum, Berkeley, University of California Press, 1951, p. 162.

The understanding of a simple poem, for instance, involves not merely an understanding of the single words in their average significance, but a full comprehension of the whole life of the community as it is mirrored in the words, or as it is suggested by their overtones³.

Ce passage met en lumière à quel point la vie d'une communauté, ses valeurs, ses idéaux imprègnent la langue. A la limite, elle peut sembler contredire la phrase suivante: « Human beings [...] are very much at the mercy of the particular language which has become the medium of expression in their society⁴. » Avec cette dernière citation, Sapir suggère que, même si la langue est le reflet d'une réalité physique et sociale donnée, elle a à son tour une influence sur la façon dont perçoivent la réalité. Selon Schaff, c'est justement cette ambiguïté qui lui permet de faire une interprétation « bienveillante » de la théorie de Sapir. Ainsi, Schaff conclura que le langage participe à la construction de la réalité, comme plusieurs autres facteurs subjectifs. Avec Whorf, cependant, il est plus difficile d'être bienveillant.

C'est l'élève de Sapir, Benjamin L. Whorf qui a conféré, en formulant le principe de la relativité linguistique, un caractère nettement idéaliste aux intuitions de Sapir. Avec Whorf, plus d'équivoque: sans système linguistique, toute pensée est impossible. Lorsque nous pensons, nous le faisons dans une langue définie. C'est elle qui structure le flux d'impressions à travers lequel nous percevons le monde. Notons cependant que les écrits de Whorf portent plutôt sur la grammaire, qu'il identifie à la langue:

... (the grammar) of each language is not merely a reproducing instrument for voicing ideas, but rather itself the shaper of ideas, the program and guide for the individual's mental activity, for his analysis of impressions, for his synthesis of

³Edward SAPIR, « The Status of ... », p. 162.

⁴*Ibid.*, p. 162.

his mental stock in trade⁵.

Par exemple, Whorf a beaucoup étudié la grammaire hopi, et plus particulièrement, la catégorie du temps. Il semblerait que les Hopis ont une toute autre conception du temps, c'est-à-dire qu'ils ne peuvent le concevoir comme un continuum dans lequel toutes les choses de l'univers « sortent » du futur, pour passer par le présent et entrer dans le passé⁶. Whorf a conclu que si les Hopi ne pouvaient imaginer des « tranches » de temps, c'était parce que la langue hopi n'avait pas de temps de verbe. Il semble qu'il y ait une faille évidente dans le raisonnement de Whorf, comme le souligne Deborah Cameron: « The most obvious question this raises is whether Whorf did not put his linguistic cart before his conceptual horse⁷ ». La comparaison de Cameron nous semble tout-à-fait savoureuse. On se demandera, en effet, si Whorf n'a pas mis la charrue avant les boeufs: les Hopis n'ont pas de temps de verbe parce qu'ils n'accordent pas la même valeur au temps, et non le contraire. Leur difficulté à comprendre notre conception occidentale s'explique en raison du fait que leur mode de vie rend inutile une conception aussi quantitative, aussi précise du temps. La différence culturelle est inscrite dans la langue. D'ailleurs, la meilleure preuve pour réfuter l'hypothèse Sapir-Whorf est qu'il est possible d'apprendre une seconde langue. Par exemple, une Hopi qui apprend l'anglais aura de la difficulté à se servir des temps de verbe jusqu'à ce qu'elle saisisse notre notion du temps. Toutefois, dans une perspective purement whorfienne, elle ne peut arriver à comprendre notre notion du temps sans maîtriser les temps de verbes⁸.

⁵Benjamin Lee WHORF, « Science and Linguistics » dans *Language, Thought and Reality: Selected Writings* sous la dir. de John B. Carroll, Cambridge (MA), M.I.T Press, 1957, p. 212.

⁶Benjamin Lee WHORF, « An American Model of the Universe », dans *Language, Thought ...*, p. 57.

⁷Deborah CAMERON, *Feminism and Linguistic Theory*, Londres, Mac Millan, 1985, p. 98.

⁸*Ibid.*, p. 99.

Cette dissonance entre les propos de Sapir et Whorf a des répercussions sur les interprétations de l'hypothèse Sapir-Whorf. Selon Van den Berg⁹, il existe deux lectures différentes de cette hypothèse. La première est plutôt whorfienne (la langue renferme une vision du monde qui façonne notre perception de la réalité); la seconde, plutôt sapirienne (la langue est le reflet de la réalité sociale d'un groupe donné). Cette différence est essentielle pour les féministes qui tentent d'évaluer la portée d'un projet tel que la déséxisation/féminisation de la langue. Comme le souligne Van den Berg,

The first version might be translated to mean that changing language can in fact change cultural perceptions. The second version suggests that language changes occur only after social or cultural changes have taken place¹⁰.

En d'autres termes, l'hypothèse de Sapir-Whorf peut servir à plusieurs sauces. On peut l'invoquer autant pour affirmer la nécessité ou la futilité de changements linguistiques. D'après nous, c'est plutôt la version whorfienne que privilégient les féministes déterministes. Tel que nous l'avons vu chez Miller et Swift, les Ardeners, Goldsmith, Rowbotham, Spender, Leclerc et Cardinal, la langue est conçue comme ayant une influence directe sur la façon dont les gens perçoivent la réalité. Et le problème, pour ces féministes, c'est que la langue est homme.

LE CONTROLE MASCULIN DE LA LANGUE

Les féministes déterministes, nous l'avons dit, sont persuadées que les hommes contrôlent la langue et s'en servent pour étouffer toute remise en question du patriarcat. Selon Cameron,

⁹Nan VAN DEN BERG, « Renaming: Vehicle for Empowerment », dans *Women and Language in Transition*, sous la dir. de Joyce PENFIELD, Albany (NY), State University of New York Press, 1987, pp. 130-136.

¹⁰*Ibid.*, p. 131.

affirmer que les hommes contrôlent la langue suppose deux prémisses:

The first is that powerful groups can appropriate language in the same way they can appropriate, say, financial resources; while the second is that by doing so they are able to exercise subliminal control over their subordinates and maintain their own power¹¹.

Voilà donc les deux idées à la base des théories féministes déterministes sur la langue. Voyons chacune plus en détails.

L'appropriation de la langue

L'appropriation de la langue renvoie à un principe accepté par bon nombre de personnes: les puissants contrôlent la langue. Il est assez intéressant de noter que ces mêmes personnes fournissent rarement une explication sur où, quand et comment les puissants ont pris ce contrôle. Ainsi, pour bon nombre de féministes, le contrôle masculin de la langue est évident, indiscutable.

Évidemment, selon la position politique, la vision de cette appropriation peut être plus ou moins rigide. Par exemple, les libérales telles que Miller et Swift vont affirmer que la masculinité de la langue est le reflet d'une société où, il n'y a pas si longtemps, la parole et l'écriture étaient l'apanage des hommes; il est un peu normal que la langue exprime un point de vue masculin. Le sexisme dans la langue est donc un symptôme de l'oppression des femmes, et non la cause première¹². Mais voilà, les choses ont changé, et la langue doit rendre compte de la place nouvelle qu'occupent les femmes dans la société.

¹¹Deborah CAMERON, *Feminism and Linguistic Theory*, p. 100.

¹²*Ibid.*, p. 74.

Les radicales ont une vision plus tranchée du processus d'appropriation: les hommes ont pris la langue et l'ont fait homme, un point c'est tout. La conséquence directe de cette appropriation est l'aliénation des femmes. C'est la thèse proposée par les Ardeners: les femmes sont muselées par la langue des dominants. Exclues du processus de codification du vécu, les femmes doivent s'exprimer dans une langue d'emprunt, une langue qui rend mal ce qu'elles ressentent en tant que femmes. Spender a repris cette idée pour elle aussi conclure que la langue ne fait que traduire l'univers symbolique mâle. Pour Goldsmith, le lien étroit entre construction de la réalité et langage fait en sorte que les femmes ne peuvent envisager une réalité autre que celle qui leur vient des puissants. Leclerc et Cardinal ont, elles aussi, déclaré que la langue était homme. Elles ne postulent pas un processus d'exclusion, mais elles se penchent sur les effets: les mots hommes ne sont pas faits pour les femmes. D'où les nombreux problèmes à exprimer le corps, les expériences uniques des femmes.

Chez les socialistes, l'exclusion des femmes n'est pas purement symbolique; elle a une contre-partie matérielle. Le problème n'est donc pas que les hommes se sont appropriés la langue, mais qu'ils se sont tout approprié, y compris la langue. L'exclusion se traduit non seulement au niveau de la langue, mais au niveau des conditions matérielles nécessaires pour élaborer des traditions culturelles que l'on codifiera dans la langue.

Si les hommes contrôlent la langue, ils contrôlent aussi les significations qui sont encodées. On a donc une vision des mots comme des pots vides que l'on remplit avec ce que l'on veut. C'est un peu comme si les hommes « décidaient », de façon rationnelle et songée, de faire inclure telle ou telle idée dans le mot femme, con, etc. Selon Spender, par exemple, les

hommes ont réussi à faire inscrire l'infériorité des femmes dans la langue. C'est la règle sémantique dont nous avons discuté au chapitre 2, et qui se résume à ceci: l'espace sémantique attribué aux femmes est nécessairement négatif. Spender le dit très bien:

... women - no matter what they do, no matter what names they coin to describe themselves or their activities - cannot step outside this classification of themselves as negative¹³.

Par conséquent, quoique fassent les femmes pour remonter leur cote, elle seront bloquées par cette vision négative de la femme dans la langue.

Le maintien de la domination masculine à travers la langue

Cette dernière idée nous permet d'enchaîner avec la deuxième prémisse: la langue est au service des hommes; c'est grâce à elle qu'ils maintiennent leur domination. Reprenons l'exemple du « dénigrement sémantique » de Spender. Si la supériorité mâle est inscrite dans la langue, alors les femmes ne pourront que percevoir le monde à travers les lunettes misogynes des hommes. En d'autres termes, les hommes contrôlent la langue parce qu'ils sont au pouvoir, et ils maintiennent cette domination parce qu'ils contrôlent la langue. Cette version spenderienne du syndrome Hygrade est plus qu'inquiétante. Comment peut-on jamais envisager la libération des femmes à la lumière d'un tel déterminisme? Si Spender a raison, alors comment expliquer qu'elle-même ait échappé au piège de la langue homme? N'est-elle pas persuadée que la supériorité mâle est un mythe qu'il incombe de dénoncer? On en revient toujours à la pétition de principe identifiée chez les Ardeners, et amplifiée chez Spender: si les hommes contrôlaient vraiment la perception de la réalité via la langue, alors il serait impossible, d'une part, que des

¹³Dale SPENDER, *Man Made Language*, Londres, Routledge & Kegan Paul, 1980, p. 21.

femmes comme Spender se soient aperçues qu'elles étaient opprimées, et d'autre part, que les femmes soient conscientes d'une réalité autre, une réalité femme - elles auraient exactement la même vision du monde que les hommes. Mais voilà, Spender nous dit que les femmes ont déjà commencé à redéfinir certains mots, notamment « housework » (travail domestique) à la lumière de leur propre conception de ce travail:

By defining *housework* as work, women have extended the meaning of work itself. [...] From this new ordering of reality, new possibilities arise, so that women can now begin to define their production of leisure for male consumption as a demanding, time consuming and unjust task¹⁴.

Les femmes doivent donc inclure dans le travail domestique des activités telles que se faire belle (exercices, régime et maquillage), car elles le font pour le bon plaisir de leur conjoint. Cet ajout au sens du mot aura à son tour un effet sur la réalité, de sorte que celles qui étaient aliénées au point de ne pas voir que le fait d'être au régime faisait partie du travail domestique en prendront aussitôt conscience. Encore une fois, on se demandera comment les femmes se sont rendues compte que la définition du travail domestique fournie par les hommes n'était pas adéquate. Si la langue était aussi déterminante que le laisse croire Spender, les femmes n'auraient jamais pu formuler cette nouvelle définition.

Cette critique, nous pouvons la faire à toutes les autres féministes déterministes. Par exemple, Annie Leclerc est persuadée que la langue est homme, et par le fait même, inapte à exprimer autre choses que des « idées hommes ». On se demandera alors pourquoi l'auteure a pris la peine d'écrire un livre qui, justement, traite de ce problème. Les mots qu'elle emploie pour exposer le malaise qu'elle ressent par rapport à la langue ne sont-ils pas hommes?

¹⁴Dale SPENDER, *Man Made Language*, p. 70.

Comment a-t-elle pu leur faire confiance? Et pourtant, si plusieurs femmes ont apprécié *Parole de femme*, c'est bien parce qu'elles ont compris ce que tentait d'exprimer l'auteure, malgré le fait que celle-ci n'avait à sa disposition que la langue homme.

De la même façon, Sheila Rowbotham emploie le plus souvent l'imparfait lorsqu'elle fait référence à la domination de l'homme via la langue:

...[le monde] nous le voyions qu'à travers les lunettes que nous avions confectionnées les hommes. [...] Toute théorie, tout langage, toute idée qui auraient pu nous permettre de nous percevoir [...] nous étaient extérieurs. Nous ne participions aucunement à leur élaboration¹⁵.

On suppose donc que cet état est antérieur au moment où sa conscience de femme, d'opprimée a émergé. Celle-ci a donc pu émerger malgré l'emprise de la langue des puissants.

Enfin, chez Goldsmith, la langue-homme est un tyran; elle empêche le développement d'idéologies critiques, à contre-courant: « This, then, is the power of patriarchal language: it supports an elite, while inhibiting the definition of radical alternatives¹⁶. » Par conséquent, la langue empêche les opprimé-e-s de concevoir une réalité autre que celle qui leur est fournie dans la langue des puissants. Goldsmith conclut donc que c'est grâce au langage que les puissants maintiennent leur domination.

Soulignons que Goldsmith s'est inspirée d'une théorie interactionniste formulée par Berger et Luckmann¹⁷. Les conclusions qu'elle en tire nous semblent quelque peu idéalistes.

¹⁵Sheila ROWBOTHAM, *Conscience des femmes, monde de l'homme*, Paris, Éditions des femmes, 1976, pp. 66-67. C'est nous qui soulignons.

¹⁶Andrea GOLDSMITH, « Notes on the Tyranny... », p. 180.

¹⁷Peter BERGER et Thomas LUCKMANN, *The Social Construction of Reality*, New York, Penguin Books, 1966.

Il apparaît nécessaire de se pencher sur les propos de Berger et Luckmann.

Tel que présenté au chapitre 2, Berger et Luckmann s'intéressent à la construction sociale de la réalité, et plus précisément, au processus par lequel les individus interprètent leur monde. Ce qu'ils espèrent démontrer, en gros, c'est que la réalité n'est pas donnée - nous l'interprétons à travers les signes et les systèmes symboliques (*objectivations*) fournis par notre société. Il va de soi que le plus important parmi ces systèmes est la langue:

The language used in everyday life continuously provides me with the necessary objectifications and posits the order within which these make sense and within which everyday life has meaning for me¹⁸.

Ainsi, la langue contient un nombre infini d'« objectifications », c'est-à-dire des choses que l'on a désignées comme un objet avec des étiquettes précises: les mots. La réalité est donc objectivée via la langue, et c'est ce qui fait qu'elle semble *réelle*, justement. Par ailleurs, la réalité de tous les jours apparaît comme la *réalité par excellence* - elle jouit d'un statut particulier par rapport aux autres réalités en ce sens qu'on y revient toujours. Illustrons avec un exemple: un physicien qui affirme que son concept de l'espace ne peut s'exprimer en mots affirme par le fait même la difficulté de traduire un concept abstrait en terme de la réalité de tous les jours. De la même façon, un artiste qui croit que le sens de sa création ne peut s'exprimer à travers les mots a le même problème. Ainsi, la langue est un système symbolique au service de la réalité de tous les jours. Il est donc difficile, et quelquefois impossible, de traduire d'une réalité autre à la réalité de tous les jours sans altérer, fausser les éléments.

Avant de poursuivre avec Berger et Luckmann, jetons un coup d'oeil à l'interprétation

¹⁸Peter BERGER et Thomas, LUCKMANN, *The Social Construction...*, p. 35.

de Goldsmith sur le rôle du langage dans la construction sociale de la réalité. Goldsmith a bien saisi les propos de Berger et Luckmann sur la supériorité de la réalité de tous les jours. Elle conclut:

Language is the foundation upon which the reality of everyday life persists, so in problematical situations where conflict is experienced, language functions to direct the individual back to a recognition of the everyday world as paramount¹⁹.

On revient à cette idée que nos expériences sont inévitablement traduites en termes de la réalité de tous les jours, non sans subir une certaine distortion. Selon Goldsmith, cette distortion agira surtout dans les situations conflictuelles, au point d'empêcher les définitions radicales de pouvoir s'exprimer dans la langue de tous les jours:

If conflict should be recognized the 'common language' fails as a vehicle of interpretation so disruptions to reality are neutralized by conventional language use²⁰.

Si la langue réussit à neutraliser les conflits, elle défend par le fait même les attitudes et valeurs existantes, c'est-à-dire celles du patriarcat. C'est un bien grand rôle à accorder à la langue. Retournons chez Berger et Luckmann pour en savoir plus sur la langue en tant que telle.

D'abord, Berger et Luckmann soutiennent que la langue a deux caractéristiques. La première est celle du « *détachement* ». Lorsqu'on s'exprime, on pige dans un vaste répertoire de définitions élaborées avant nous. Les mots qu'on choisit peuvent bien représenter des choses que nous n'avons pas vécues, ou même, que nous avons vécues antérieurement. La langue a donc la capacité de communiquer des impressions, des idées, des sentiments qui ne sont pas l'expression singulière de notre subjectivité - en ce sens, elle est « *détachée* ». Ainsi, si je

¹⁹Peter BERGER et Thomas LUCKMANN, *The Social Construction...*, p. 180.

²⁰Andrea GOLDSMITH, « Notes on the Tyranny... », p. 180.

raconte à une amie à quel point j'ai pleuré au cinéma lorsque Bambi a perdu sa mère, je peux, via la langue, lui faire part de ce que j'ai ressenti à un certain moment. Qui plus est, le fait de lui raconter, de mettre mon expérience en mots, a comme résultat que cette expérience devient plus « vraie », autant pour moi que pour mon interlocutrice. C'est ce que Berger et Luckmann nomment la *réciprocité* de la langue.

La langue apparaît donc comme un système symbolique flexible, qui offre la possibilité d'objectiver à peu près n'importe quelle expérience. Et cependant, puisque nous saisissons la réalité à travers la langue, celle-ci a une influence indéniable sur notre vision du monde:

Language provides the fundamental superimposition of logic on the objectivated social world. The edifice of legitimations is built upon language and uses language as its principal instrumentality²¹.

Ce passage dénote un certain déterminisme qui sera amplifié chez Goldsmith. Et cependant, Berger et Luckmann soutiennent que la langue est un système parfaitement extensible, auquel il est possible d'incorporer sans cesse de nouvelles significations, comme on peut le voir dans le passage suivant: « Furthermore, language provides the means for objectifying new experiences, allowing their incorporation into the already existing stock of knowledge²². » On voit ici que même si la langue participe à la construction de la réalité, elle n'est pas pour autant le tyran auquel faisait référence Goldsmith. Celle-ci stipulait que la langue ne permettait pas de formuler des significations radicales et, dans le cas des femmes, des définitions qui présenteraient une alternative aux définitions masculines. C'est pourquoi elle voulait libérer la langue à tout prix. Il semble que Goldsmith ait sélectionné chez Berger et Luckmann les

²¹Peter BERGER et Thomas LUCKMANN, *The Social Construction ...*, p. 82.

²²*Ibid.*, p. 86.

passages qui appuyaient sa vision déterministe de la langue. Car il faut se rappeler que la langue n'est pas le seul élément qui intervient dans la construction sociale de la réalité. Il y a aussi les *typifications* exposées brièvement au chapitre 2. Ces caractéristiques qui nous permettent de reconnaître l'autre en tant que pauvre, subalterne, peu intelligent, ou autre, forment un continuum qui constitue la structure sociale:

Social structure is the sum total of these typifications and of the recurrent patterns of interaction established by means of them. As such, social structure is an essential element of the reality of everyday life²³.

Même si Goldsmith reconnaissait que ces typifications jouaient un rôle dans la façon dont étaient appréhendées les femmes, sa thèse principale est que la langue empêche les femmes de concevoir une réalité autre, une réalité où être femme n'équivaudrait pas à être inférieure. En d'autres termes, tant et aussi longtemps que les significations radicales ne prendront pas leur place auprès de celles des puissants, les femmes ne pourront accéder à la liberté. Goldsmith le dit très bien: « ... to understand how reality is constructed is to understand power and freedom²⁴ ».

Enfin, le dernier item de cette sous-section sur le maintien de la domination masculine via la langue se rapporte à l'idée qu'une langue sexiste perpétue des mentalités sexistes. La domination se fait donc par ricochet, plutôt d'être le dessein des hommes. C'est la position de Miller et Swift. Les deux problèmes majeurs sont l'invisibilité de la femme dans la langue et la péjoration des termes féminins. Et, dans une société qui prône l'égalité des sexes, une telle langue n'a pas sa place. Elle n'est plus actuelle, car elle obscurcit la présence des femmes:

²³Peter BERGER et Thomas LUCKMANN, *The Social Construction....*, p. 48.

²⁴Andrea GOLDSMITH, « Notes on the Tyranny... », p. 185.

Only recently have we become aware that conventional English usage [...] obscures the actions, the contributions and sometimes the very presence of women. Turning our backs on that insight is an opinion, but it is an option like teaching children the world is flat²⁵.

En d'autres termes, s'entêter à ne pas déséxiser la langue équivaut à entretenir de fausses conceptions, qui à leur tour, empêcheront les femmes d'accéder pleinement à leur statut d'égale. C'est la raison pour laquelle nous avons placé Miller et Swift chez les déterministes, malgré le fait qu'elles voyaient la langue comme le reflet du sexisme dans la société. Pour ce qui est de la péjoration, elle aussi est une entrave à l'égalité, car elle enferme la femme dans un stéréotype qui ne correspond plus aux aspirations des femmes actuelles:

To the degree that words, as we customarily use them, minimize the humanity of women and maximize their status as objects, we are all - females and males - the losers²⁶.

Par conséquent, la langue perpétue une vision de la femme et de la place qu'elle occupe dans la société qui n'est pas acceptable à la lumière des gains effectués par le mouvement des femmes. Ce n'est que récemment que l'on s'est rendu compte des défauts de la langue, et c'est pourquoi il faut aussitôt remédier à la situation, car la langue a bel et bien un impact sur notre vision du monde. Encore une fois, nous nous répétons, mais on retrouve dans le raisonnement de Miller et Swift la même faille que chez toutes les autres déterministes. En effet, comment ces féministes ont-elles pu identifier les mécanismes du sexisme dans la langue? Elles soutiennent que la langue façonne la pensée, mais elles-même se sont départies de ce moule masculin qu'est la langue. Il devient de plus en plus apparent que la position déterministe pose problème.

²⁵Casey MILLER et Kate SWIFT, *Words and Women*, Garden City (NY), Anchor Press/Doubleday, 1976, p. 8.

²⁶*Ibid.*, p. 123.

CONCLUSIONS

Que faut-il donc conclure sur la position déterministe? Cette position a des avantages et des désavantages. Le plus grand avantage est sans doute d'offrir une mise en garde contre cette idée que la langue est en quelque sorte un cadeau des dieux, et donc, qu'elle n'est pas empreinte des rapports de pouvoir. Cependant, poussée trop loin, cette vision mène à une impasse, et ce, pour deux raisons. Premièrement, elle présente une pétition de principe incontournable; nous l'avons d'ailleurs retrouvée chez toutes nos féministes déterministes. Deuxièmement, cette vision enferme les femmes dans leur situation, car si la langue est à ce point déterminante, on ne peut rien faire pour se libérer de son emprise. Il existe sans doute des degrés de déterminisme, et c'est ce qui permet aux déterministes de postuler à la fois l'oppression via la langue et en même temps, la libération via la langue. Si cela peut sembler difficile à saisir, c'est en fait très logique: les féministes déterministes perçoivent la langue comme un outil qu'il faut enlever des mains des puissants, et retourner contre eux. La langue est donc un outil à la fois d'oppression et de libération.

5

Les féministes contextualistes

*Le féminisme est une bataille qu'il faut mener
au niveau des mentalités, qui déterminent ce
que l'on estime que l'on peut dire, que l'on
doit dire, qu'il est juste ou faux de dire, etc,
et non au niveau de la langue.*

Verena Aebischer et Claire Forel

LA POSITION CONTEXTUALISTE

Les féministes contextualistes ont une vision sociale du langage. Leur approche est donc très différente de celle des déterministes, qui avaient tendance à idéaliser le langage, c'est-à-dire à faire abstraction des conditions particulières dans lesquels se déroulent les échanges langagiers. Pour les contextualistes, toute théorie du langage doit se préoccuper du contexte global dans lequel se déroule l'échange: contexte de lieu, de temps, mais aussi intentions du locuteur et de l'interlocuteur, et rapports de pouvoir qui lient ces deux personnes. C'est donc une approche qui accorde la priorité à l'emploi que font les gens du langage plus que sur la langue en tant que telle.

En ce qui a trait au lien entre langage et oppression, les féministes contextualistes sont partagées: les unes voient le langage sexiste comme le miroir de la société patriarcale, les autres, comme un des nombreux facteurs qui contribuent à l'oppression des femmes.

LE LANGAGE: MIROIR DE LA SOCIÉTÉ

Questions de sémantique

Les contextualistes ont une vision relativiste du langage. Celui-ci apparaît comme un vaste système de signes qui se modifient au cours des âges pour répondre aux besoins de ceux qui s'en servent. Le sens n'est donc jamais inclu dans le mot, mais il se construit à partir du contexte. La preuve, c'est qu'au cours des âges, les mots ont subi plusieurs transformations que nous ne connaissons point. Qu'importe que bureau, au XIII^e siècle signifiait « tapis de table »? Ce qu'on veut savoir, c'est sa signification actuelle, et celle-ci est comprise en relation avec les autres mots dans la phrase. Bureau, par exemple, prend un sens différent dans la phrase *Mets le document sur le bureau*, que dans *Je reviens du bureau*; dans la première, il a le sens de table de travail, dans la deuxième, de lieu physique. De la même façon, les phrases suivantes mettent en relation deux définitions du mot femme: *Je m'en vais chez les femmes*, et *Tu es ma femme*. Ce sont les autres mots de la phrases qui nous permettent de définir le sens du mot *femme*.

Il y a aussi le contexte général qui contribue à définir le sens des mots. Il faut donc faire attention lorsqu'on fait appel à l'étymologie, car elle peut s'avérer trompeuse. C'est ce dont nous mettent en garde Maria Black et Rosalind Coward¹. Elles reprochent à certaines féministes de faire un usage parcellaire de la science étymologique, et ce, dans le but de mettre en lumière la péjoration des termes féminins à travers les âges. C'est d'ailleurs le cas de Miller et Swift, et de leur exemple, le terme *mistress*. Selon Miller et Swift, *mistress* a longtemps servi à désigner

¹Maria BLACK et Rosalind COWARD, « Linguistic, Social and Sexual Relations: A Review of Dale Spender's *Man Made Language* », dans *Screen Education*, no 39, 1981, pp. 69-85.

une femme, mariée ou célibataire, qui avait pouvoir et autorité sur les serviteurs, bonnes et enfants d'une maisonnée. Ce n'est qu'au XVII^e siècle qu'elle a acquis le sens de concubine ou amante, et même, de prostituée². Mais d'après Black et Coward, *mistress* avait depuis fort longtemps la connotation sexuelle d'amante (*sweetheart*). Mais surtout, si *mistress* a perdu le sens de maîtresse de maison, pour ne garder que le sens d'amante, c'est qu'au même moment, *housewife* faisait son apparition. Ce terme nouveau témoigne des changements dans les foyers, et rend compte de la nouvelle place que l'on assignait à la femme³. C'est en quelque sorte fausser les données que de dire simplement que *mistress* a acquis une connotation négative, sans parler du contexte dans lequel le transfert *mistress* → *housewife* s'est effectué.

On voit donc que le contexte historique est lui aussi très important pour déterminer le sens d'un mot, d'une phrase ou d'un texte. Par exemple, lorsqu'on parle des droits de l'homme, ce ne sont pas toutes les féministes qui se sentent lésées par l'emploi du masculin générique. C'est parce que d'après elles, *homme*, en 1991, inclut aussi bien femme, enfant, Noir, musulman, etc. Bref, pour les contextualistes, le langage n'est pas un ensemble de « mots-choses », mais un système de signes qui se renouvellent constamment. Par conséquent, toute démarche qui vise à éliminer, remplacer et inventer de nouveaux mots dans le but de lutter contre le sexisme ne peut donner les résultats escomptés. Les contextualistes sont donc rarement en faveur des stratégies langagières auxquelles font appel les déterministes.

Il y a aussi une deuxième raison qui motive le scepticisme des contextualistes. Elles sont

²Casey MILLER et Kate SWIFT, *Words and Women*, Garden City (NY), Anchor Press/ Doubleday, 1976, p. 98.

³Maria BLACK et Rosalind COWARD, « Linguistic, Social... », p. 82.

persuadées que la langue est le miroir de la société. Leur vision rejoint donc une version particulière de l'hypothèse Sapir-Whorf, c'est-à-dire celle qui présente la langue comme le reflet des valeurs et stéréotypes culturels d'une société donnée. Ainsi, dans une société où les femmes acquièrent leur statut social à travers leur père ou leur mari, il est normal qu'une femme porte le nom de son père jusqu'à ce qu'elle prenne celui de son mari. Soulignons l'emploi de *mademoiselle*, qui n'est qu'une façon détournée d'annoncer qu'une femme est célibataire, et donc, disponible, puis de *madame*, qui signale que cette femme est la « propriété exclusive » de celui dont elle porte le nom. En ce sens, les rapports homme-femme sont inscrits dans la langue. C'est d'ailleurs ce qui explique le nombre incroyable de termes péjoratifs pour désigner les femmes et tout ce qui leur est rattaché.

Cette interprétation de Sapir et Whorf, nous l'avons vu, mène habituellement la conclusion suivante: les changements sociaux précèdent les changements linguistiques. C'est l'avis de Robin Lakoff. Le sexisme dans la langue n'est qu'un indicateur du sexisme dans la société; ainsi, celles qui veulent déséxiser la langue ont une approche vouée à l'échec. Elle compare leurs efforts à ceux d'un médecin qui, pour soigner la varicelle, tentera de faire disparaître les boutons rouges avec du peroxyde au lieu de s'attaquer aux microbes. Dans le cas du langage, il faut s'attaquer aux causes sociales du sexisme, et non aux mots comme tels; ce sont les changements sociaux qui entraînent les changements linguistiques et non le contraire, comme le souligne Lakoff:

It should be recognized that social change creates language change, and not the reverse; or at best, language change influences changes in attitudes slowly and

directly, and these changes in attitudes will not be reflected in social change unless society is receptive already⁴.

Afin d'illustrer ses propos, Lakoff prend pour exemple le mot *black*, terme qui devait remplacer *coloured* et *Afro-american*, euphémismes employés surtout par les Blancs. D'après Lakoff, au moment où *black* est passé dans l'usage, soit à la fin des années soixante, la population américaine trempait déjà depuis une dizaine d'années dans le bain du mouvement anti-raciste; elle appuyait les revendications des Noirs, et sympathisait avec eux. Par conséquent, elle était prête à employer ce nouveau terme⁵. Dans le cas du néologisme *Ms.*, qui vise à éliminer la distinction madame/ mademoiselle (*Mrs./ Miss*), Lakoff est moins optimiste: tant et aussi longtemps que le sexisme dominera les rapports entre hommes et femmes, les nouveaux changements proposés ne pourront s'imposer. Même si elle juge l'idée excellente, elle ne croit pas que le peuple américain soit prêt à adopter un tel terme pour la raison suivante: « women must achieve some measure of greater social independence of men before *Ms.* can gain wider acceptance⁶. » Et pourtant, selon A. Olin Hill, dix ans plus tard, *Ms.* fait maintenant partie de la langue: « one hears it (as well as reads) it every day⁷. » Doit-on conclure que l'acceptation de *Ms.* est le fruit du militantisme des femmes, ou est-ce plutôt que l'on peut influencer sur les structures de la langue? Lakoff serait sûrement d'accord avec la première affirmation, mais non la deuxième.

⁴Robin LAKOFF, *Language and Woman's Place*, New York, Harper & Row, 1975, p. 47.

⁵Notons cependant que plusieurs féministes déterministes, dont Miller et Swift, Henley et Van den Berg se sont servi du même argument pour illustrer le pouvoir politique de ce qu'elles appellent le « renaming ». Elles soutiennent que les leaders noirs ont réussi à imposer le terme *Black* malgré le racisme des Américains, et que ce terme a contribué à rallier les gens à leur cause.

⁶Robin LAKOFF, *Op. cit.*, p. 42.

⁷Anette Olin HILL, *Mother Tongue, Father Time*, Bloomington, Indiana University Press, 1896, p. 16.

On en conclut qu'en ce qui a trait aux questions de sémantique, les contextualistes, lorsqu'elles s'y intéressent, sont rarement en faveur de brusquer les habitudes langagières; elles croient plutôt que celles-ci s'adapteront aux gains du féminisme. Ceci dit, certaines contextualistes sont moins intransigeantes que d'autres. Cameron, par exemple, est en faveur de l'emploi du féminin générique, car celui-ci a une fonction éducative non-négligeable. Non seulement surprend-t-il les lecteurs et lectrices, mais il les porte à remettre en question la neutralité du masculin générique. Car si c'est bien vrai que le masculin inclut le féminin, pourquoi est-on surpris lorsqu'on lit les phrases suivantes: *A university teacher is often very taken by research. She may not have the time to meet every student on an individual basis.* On a beau dire, on oublie quelquefois la personne à laquelle se réfère un terme neutre peut aussi bien être une femme qu'un homme - le but du féminin générique est bien de nous le rapeller. Évidemment, fidèle à la position contextualiste, Cameron souligne que l'emploi du féminin générique n'aura pas nécessairement un effet direct sur la position sociale des femmes; ce n'est pas en seulement en disant « elle » pour les scientifiques qu'on augmentera le nombre de femmes dans les facultés de sciences. Cependant, dans la mesure où cela porte les gens à se demander pourquoi ils ont de la difficulté à s'imaginer que des scientifiques soient des femmes, l'emploi du féminin générique est viable, comme l'affirme Cameron: « What might be achieved is a raising of people's consciousness when they are confronted with their own and others' prejudices against saying she⁸. »

L'idée de Cameron semble réaliste et fondée. Malheureusement, en français, les choses

⁸Deborah CAMERON, *Feminism and Linguistic Theory*, Londres, MacMillan Press, 1985, p. 88.

sont plus compliquées. On ne peut jamais surprendre le lecteur ou la lectrice, parce qu'il n'existe que très peu de mots vraiment neutres. On pourrait bien dire, Les membres du comité d'administration ... Elles ont décidé, mais dans la plupart de cas, dès la première phrase, le sexe de notre générique est affiché. Ainsi, si l'on parle de la convention collective d'une employée, et que l'on poursuit le texte au féminin, il est plus difficile de donner l'impression que l'on parle de toutes les employées et employés, mais que dans le cas précis, on se sert du féminin générique. Ceci dit, l'emploi du féminin générique nous semble être une alternative aux textes lourds et répétitifs que donne la féminisation actuelle. Nous en discuterons plus longuement dans notre conclusion.

Péjoration du parler féminin

Comme nous l'avons dit un peu plus haut, les contextualistes voient le langage comme le miroir de la société patriarcale. Dans une société où la femme est dévalorisée, il est normal que les mots qui servent à la désigner soient eux aussi péjoratifs. Mais cela n'est qu'un aspect du problème. Les représentations sociales de la femme contribueront de façon substantielle à une évaluation négative de leur parler. Cela, nous l'avons vu dans les propos de Verena Aebischer.

Les conclusions d'Aebischer sur la question des femmes et du bavardage sont on ne peut plus claires. Indépendamment de ce que les femmes disent, de comment elles le disent ou de quand elles le disent, leur parler est systématiquement classifié sous l'éternel étiquette bavardage, et ce, autant par les hommes que par les femmes⁹. Quelles sont donc les caractéristiques de ce

⁹Verena AEBISCHER, *Les femmes et le langage: Représentation sociale d'une différence*, Paris, P.U.F., 1985, p. 167.

parler? Ils y en a plusieurs, si on en juge par la liste qu'élabore Aebischer à partir des nombreuses études effectuées par les « logues » de toutes sortes: anthropologues, ethnologues, sociologues, linguistes, etc. En voici quelques uns: « ... plus précieux et hypercorrect, pas assez affirmatif, indécis, émotionnel, plus vide de contenu, mais aussi plus fluide et abondant¹⁰. » Mais ce n'est pas tant la façon dont on qualifie le parler féminin que déplore la chercheuse, c'est qu'il soit inconditionnellement perçu comme bavardage. Or, attribuer l'étiquette bavarde à toutes les femmes, et ce, simplement parce qu'elles sont femmes, est un comportement raciste. Aebischer résume très bien le problème: les gens sont tellement persuadés que les femmes sont bavardes que cela influence leur perception. Comme le dit Aebischer, « Ils croient, donc ils voient¹¹. »

A la limite, on peut faire un rapprochement entre les propos d'Aebischer et ceux de Berger et Luckmann. Tous s'entendent sur un point: la réalité est construite socialement. Prenons les caractéristiques (typifications) de Berger et Luckmann. Celles-ci devaient servir de point de repère aux individus, et donc, leur permettre d'appréhender l'autre en fonction de ces caractéristiques. Il semble que l'étiquette bavarde que l'on attribue aux femmes correspond tout-à-fait aux typifications de Berger et Luckmann. Évidemment, ceux-ci ne poussaient pas la réflexion jusqu'à affirmer que certaines typifications étaient carrément racistes. Néanmoins, ils réussissaient tout de même à mettre en lumière le lien entre société et construction de la réalité. Cela, Aebischer le démontre tout aussi bien à travers ses conclusions sur le bavardage: « *la*

¹⁰Verena AEBISCHER, *Les femmes et le langage*, p. 164.

¹¹*Ibid.*, p. 167.

représentation de la femme bavarde est autonome et indépendante par rapport aux femmes et à leur « parler » représentés¹². »

Le langage des dominés

Si le langage est le reflet de la société, il est normal qu'il reproduise les rapports de pouvoir dans la société. Or, dans une société où les femmes sont dominées, il s'ensuit que leur langage témoignera de la place qu'elles occupent. C'est ce que nous dit Robin Lakoff. Comme nous l'avons vu au premier chapitre, Lakoff est persuadée que les femmes parlent le langage « des dominé-e-s », c'est-à-dire une façon de s'exprimer qui projette un manque de confiance en soi, un souci excessif des détails inutiles, un trop grand émotivité et un esprit léger. Il va de soi qu'une telle personne ne peut avoir accès aux sphères du pouvoir. C'est bien là l'insidieux de la chose. On apprend aux petites filles à se comporter comme des dames, et donc, à parler « en femme », pour ensuite les priver d'une participation active dans la société, et ce, sous prétexte qu'elles ne sont « que des femmes ». Le langage qu'elles emploient contribue alors à renforcer les stéréotypes négatifs par rapport aux femmes, parce qu'elles se trouvent à les *réaliser*. Lakoff alors met en lumière un aspect fort intéressant: les stéréotypes ne tombent pas du ciel; ils sont le plus souvent une déformation de la réalité. C'est ce qu'elle entend par « for a stereotype to exist, it must be an exaggeration of something that is in fact in existence and able to be recognized¹³. » Par conséquent, si on reconnaît le parler féminin, c'est bien parce que les femmes ont effectivement une façon différente, féminine de parler.

¹²Verena AEBISCHER, *Les femmes et le langage*, p. 167. C'est Aebischer qui souligne.

¹³Robin LAKOFF, *Language and Woman's Place*, p. 73.

On se demandera inévitablement si les autres contextualistes seraient d'accord avec une telle affirmation. Aebischer, par exemple, tentait de démontrer que le bavardage était « localisé en la femme »; le stéréotype de la femme bavarde était l'étiquette inconditionnelle que l'on appliquait à toute femme qui parle. Elle n'essaie aucunement de prouver que les femmes ne sont pas bavardes - certaines le sont peut-être, mais on retrouve aussi bien des spécimens masculins. Ce à quoi elle s'oppose, c'est qu'on attribue la caractéristique de quelques unes à l'ensemble des femmes, car c'est une réaction raciste. Aebischer et Lakoff ne sont donc pas tout-à-fait en opposition. Ce n'est cependant pas le cas de Kramarae et Lakoff. Kramarae, rappelons-le, ne croyait pas qu'il y avait des différences fondamentales entre les parlers féminins et masculins. Elle croyait plutôt que c'était le rôle de subordonnée assigné à la femme dans la société américaine qui portait les gens à évaluer négativement le parler féminin. Elle le dit clairement:

Beliefs about sex-related language differences may be as important as the actual differences. As long as women play a subordinate role, their speech will be stereotyped as separate and unequal¹⁴.

En d'autres termes, Kramarae n'est pas du tout certaine que tout stéréotype a un « fond de vérité »; s'il existe un stéréotype pour le parler féminin, c'est qu'il cadre tout-à-fait avec l'idée qu'on a de la femme et qu'il contribue à la renforcer. Nous l'avons vu, Kramarae est persuadée que les hommes aussi bien que les femmes font appel à des caractéristiques que l'on considère « féminines », telles que l'hésitation, la douceur, l'émotivité et autres. Kramarae situe plutôt la différence au niveau des stratégies langagières préconisées par les deux sexes pour arriver à leur fins.

¹⁴Cheris KRAMARAE, « Wishy-Washy Mommy Talk », dans *Psychology Today*, juin 1984, p. 85.

Stratégies langagières

Ce dernier élément nous permet d'aborder le dernier item de cette section sur le langage en tant que miroir de la société. Le langage reproduit les rapports de pouvoir d'une société donnée. Selon Kramarae, c'est justement ce rapport inégalitaire qui oblige les femmes à employer des stratégies langagières différentes de celles des hommes. On voit donc toute l'importance que Kramarae donne au contexte. Chaque échange est pris dans une optique qui tient compte à la fois de la relation de pouvoir qui lie la locutrice et l'interlocutrice et de l'objectif communicationnel que se sont fixé ces deux personnes. Par exemple, une personne au chômage depuis un an et demi qui se présente au rendez-vous chez un employeur potentiel pourrait adopter les stratégies langagières suivantes: langue châtiée, politesse excessive, passivité, le tout, assaisonné de nombreux sourires Pepsodent. Par contre, cette même personne peut adopter un tout autre parler si elle essaie de se débarrasser d'un infatigable colporteur. Elle sera sans doute moins polie, moins souriante et plus directe dans sa façon d'exprimer son exaspération. Si l'autre insiste encore plus, elle pourrait être carrément désagréable et même grossière. Tout cela, indépendamment de son sexe, car ce qui détermine notre façon de parler, ce sont les rapports de pouvoir. Et, comme les femmes sont rarement dominantes dans leur rapport de pouvoir avec les hommes, elles emploient un parler qui reflète cette situation de dominées. D'où cette idée de parler féminin. Mais dans une société où les rapports entre femmes et hommes seraient plus égalitaires, la différence entre le parler masculin et féminin serait à peine perceptible.

DISCOURS ET PRATIQUES DISCURSIVES

Nous abordons maintenant la dernière section de ce chapitre. Elle vise à mettre en lumière le lien entre discours patriarcaux et langage sexiste. Selon certaines féministes, c'est au niveau du discours et des pratiques discursives que se situent réellement les problèmes de sexisme. C'est du moins ce que croient Cameron, Black et Coward.

Peut-être pouvons-nous préciser en quoi exactement le discours se différencie de la langue. La langue, en soi, est un système abstrait; le discours, lui, fait appel à la langue. C'est pourquoi les linguistes définissent habituellement le discours comme « un énoncé supérieur à la phrase, considéré du point de vue de son enchaînement ». En d'autres termes, la notion de discours inclut celle d'échange linguistique, et par conséquent, elle renvoie au contexte dans lequel a (ont) été prononcé (s) le ou les énoncés. C'est d'ailleurs ce dernier élément qu'on privilégie dans la deuxième définition de discours, c'est-à-dire « Ensemble des énoncés se référant à un même objet, à une époque donnée ». On parlera alors du discours sur la citoyenneté, du discours médical, etc. Ce qu'il importe de souligner, c'est que pour celles qui s'intéressent au discours, la signification des mots n'est pas intrinsèque, mais donnée par le contexte linguistique, c'est-à-dire le discours dans lequel ils sont employés. Meaghan Morris résume bien cette idée fort intéressante:

Meanings, 'patriarcal' or otherwise, are not carried by individual words. They are produced by the particular types of linguistic contexts, or 'discourses' in which they occur: the way words are customarily connected up within different types of speech¹⁵.

Peut être pouvons nous illustrer les propos de Morris avec un exemple. Si on prend le terme

¹⁵Meaghan MORRIS, « A-Mazing Grace: Notes on Mary Daly's Poetics », cité dans Lynn SEGAL, *Is the Future Female?*, Londres, Virago Press, 1987, p. 22.

femme, on verra que la définition de ce mot est fort différente dans le discours féministe neutraliste que dans le discours du catholicisme: dans le premier, il renvoie à oppression, contestation, lutte tandis que dans le deuxième, il renvoie à des concepts tels que le Mal, le péché, la faiblesse, etc. Les mots prennent donc tout leur sens lorsqu'ils sont contextualisés.

Les contextualistes, nous l'avons vu, croient que le problème du langage sexiste est un indicateur d'un mal beaucoup plus profond, c'est-à-dire le sexisme dans la société. Le problème serait donc social et non linguistique. Cette constatation essentielle n'explique cependant pas d'où vient ce sexisme, et par quels mécanismes il est reproduit. C'est à ce moment qu'il est intéressant de se tourner vers des explications comme celles de Cameron, Black et Coward. Celles-ci, en s'intéressant aux discours et aux pratiques discursives, offrent de nouvelles pistes pour cerner le problème et concevoir des solutions réalistes.

Mais en quoi les discours contribuent-ils au sexisme? Selon Black et Coward, les multiples discours servent de support à l'idéologie patriarcale. Ils sont une pratique sociale qui ne peut jamais être dissociée d'une part, de toutes les autres pratiques sociales, que ce soit au niveau politique, économique ou autre et, d'autre part, des relations sociales, car les discours participent à ces mêmes pratiques et relations sociales. Cette d'ailleurs cette vision qui porte Black et Coward à critiquer si sévèrement Spender. Celle-ci affirmait que la langue ne reflétait que la réalité masculine et qu'elle aliénait les femmes en les enfermant dans cette vision patriarcale - la langue était l'unique responsable de l'oppression des femmes. Pour Black et Coward, ce n'est pas la langue qui est problématique, mais bien les discours:

Linguistic systems serve as the basis for the production and interpretation of sets of related utterances - discourses - which effect and sustain the different categorizations and positions of women and men¹⁶.

En d'autres termes, tout discours est constitué et diffusé à travers un système linguistique. Ce sont donc au niveau des discours qu'est forgée l'image négative de la femme dans la langue. Reprenons l'exemple du discours du catholicisme. Il est difficile de croire que ce soit une coïncidence qu'Eve ait croqué la pomme, que Dieu se soit fait homme, et qu'on adresse nos prières à Dieu le père et non à Dieu la mère. Il y a bien d'autres représentations plus positives des femmes, notamment la Vierge Marie, mais on ne peut nier que les « beaux rôles » soient réservés aux hommes. Il semble que le catholicisme est une religion construite par des hommes, et ceux-ci ont élaboré un discours qui vienne légitimer leur position de dominants.

Cameron rejoint les propos de Black et Coward lorsqu'elle fait référence à ce qu'elle nomme les « registres » des discours patriarcaux. Ces registres sont en fait des types de langage dont le ton, le style et le contenu sont déterminés par le domaine d'usage, c'est-à-dire académique, légal, etc. Dans ces divers registres créés par les hommes, les femmes sont habituellement représentées comme étant marginales ou inférieures. Qui plus est, cette représentation péjorative de la femme ne disparaît pas nécessairement lorsque les femmes commencent à y avoir accès. C'est ce que Cameron a pu observé au niveau du journalisme. Malgré le fait que plusieurs femmes exercent maintenant ce métier, le langage journalistique demeure très sexiste.

Black et Coward fournissent un exemple de la différence au niveau des représentations

¹⁶Maria BLACK et Rosalind COWARD, « Linguistic, Social..., p. 78.

de l'homme et de la femme dans les multiples discours: c'est le masculin générique. La prétention du masculin à inclure le féminin lui confère la neutralité. On se retrouve donc avec les équations suivantes: masculin = neutre + homme, et féminin = femme. On voit tout de suite les résultats de cette dissymétrie: les femmes sont toujours définies en tant que femmes - ce n'est pas du tout le cas des hommes. Et quels sont donc les avantages d'une telle pratique discursive? Selon Black et Coward, elle vise à consolider la position politique des hommes. Car si ces derniers peuvent donner l'impression qu'ils parlent au nom de tous et toutes lorsqu'en fait, ils parlent en leur nom, il leur est nettement plus facile de transmettre leurs propositions sous le couvert du bien de tous (sauf que dans ce cas-ci, toutefois, tous n'inclut pas toutes!) Ce type de pratiques ne fait que contribuer à renforcer la main mise de l'homme sur le pouvoir politique. Les femmes, elles, dans leurs paroles ou écrits, sont toujours perçues comme exprimant une réalité unique, *femme*. On pensera à Benoîte Groulx qui disait que la littérature féminine était à la littérature ce que la musique militaire était à la musique¹⁷. La nuance est subtile, mais bien là: la littérature féminine n'est pas de la littérature écrite par une femme, mais elle est le produit d'une femme qui écrit de la littérature.

A la lumière de ces propos, on comprendra la réticence de Black et Coward face aux changements proposés par les déterministes. Simplement, elles situent le problème au niveau du discours, non de la langue. Cameron partage ce scepticisme, mais pour des raisons différentes. Elle n'est aucunement persuadée que les changements linguistiques auront l'effet désiré. Même, elle craint les formes neutres. A son avis, la possibilité d'une langue non-sexiste est un mythe.

¹⁷Benoîte GROULX, *Ainsi soit-elle*, Paris, Éditions Grasset et Fasquelle, p. 33.

Elle le dit très bien:

This kind of language is less overtly offensive than the kind it replaces. Nevertheless, there are plenty of reasons to suppose it is ineffective in the sense that it does not really bring women into the people's mental landscape at all¹⁸.

Selon Cameron, dans le cas d'un nom ou d'un pronom indéfini, les gens associent aussitôt le masculin. Évidemment, il faut se rappeler, encore une fois, que Cameron tire cette conclusion par rapport à l'anglais, où il existe de nombreux noms et pronoms qui ne sont ni masculin ni féminin: teacher, professor, scientist, they, etc. Le problème vient donc du fait que l'on associe trop facilement neutre et masculin, et que l'image mentale qui vient à un enfant qui voit *professor* est habituellement celle d'un homme-professeur et non d'une femme-professeure. C'est pourquoi Cameron conclut: « The words are neutral on the surface, but masculine underneath¹⁹. » Ces changements linguistiques sont donc cosmétiques plutôt que fondamentaux, car rien ne change au niveau du discours. Car rappelons-le, un discours véhicule des idées préfabriquées, des vérités toutes faites, qui sont rarement remises en question; c'est ce que Cameron nommait le « idle discourse ». Par conséquent, lorsqu'on s'attaque à la langue plutôt qu'au discours, les puissants y regagnent, car ils ne sont pas obligés d'abandonner quoique ce soit au niveau de leurs privilèges et pouvoirs. C'est alors que la proposition de Black et Coward prend tout son sens. Elles souhaitent faire reconnaître aux hommes que le discours dominant en est un où la variable de sexe semble être absente. Elles rejoignent donc les propos de Smith. Celle-ci affirmait que les hommes, lorsqu'ils s'expriment, le font rarement en tant que Monsieur X, c'est-à-dire un homme, blanc, médecin ou autres, ils le font en tant qu'Homme - on a presque l'impression qu'ils s'expriment au nom de l'espèce humaine. Les femmes, elles, n'ont jamais

¹⁸Deborah Cameron, *Feminism and Linguistic Theory*, p. 85.

¹⁹*Ibid.*, p. 86.

l'avantage de passer pour un sujet neutre; leur propos sont inconditionnellement marqués par leur appartenance au sexe féminin. Selon Black et Coward, dès le moment où les hommes assument leur position privilégiée dans le discours, il devient plus facile pour les femmes de faire accepter leur point de vue comme étant tout aussi légitime que celui des hommes. C'est un des défis politiques les plus importants pour les féministes que de forcer les hommes à reconnaître leur biais masculin:

Our understanding of the effects of discursive practices leads us to suggest that men can never be displaced from the centre until they can be forced to recognize themselves as men and to take responsibility for this²⁰.

Black et Coward veulent donc que les hommes s'assument en tant que sujets sexués.

CONCLUSIONS

L'approche contextualiste a du bon et du mauvais. Premièrement, cette manière très sociale d'envisager la communication met en lumière la relation intrinsèque entre la langue et la culture patriarcale. La langue est sexiste certes, mais elle est à l'image de la société dans laquelle nous vivons. Elle ne peut donc être la cause principale de l'oppression des femmes, mais seulement un facteur parmi d'autres. C'est d'ailleurs pourquoi tenter de concevoir une langue neutre et l'imposer à la société est un projet idéaliste qui relève de l'utopie: tant et aussi longtemps que les gens ressentiront le besoin de catégoriser selon le sexe, ils emploieront des mots et des structures de phrases qui permettent d'identifier la variable sexe.

Ceci dit, lorsqu'on ne s'intéresse qu'à la communication, on peut parfois négliger les

²⁰Maria BLACK et Rosalind COWARD, « Linguistic, Social... », p. 83.

questions de sémantique. Évidemment, ce n'est pas le cas de toutes les féministes contextualistes -Cameron et Kramarae en sont la preuve. Néanmoins, leur approche est très différente de celle des déterministes, car elles situent le problème au niveau du discours, et non au niveau de la langue. C'est la différence fondamentale. Il faut donc s'attaquer au discours, et donc, à l'idéologie patriarcale afin de saper son autorité, et donner aux femmes, la place qui leur revient.

Conclusion

Le but de notre travail de recherche était d'explorer le lien entre les stratégies politiques et les positions théoriques des féministes qui s'intéressent au langage. Nous croyons qu'il est essentiel de tenir compte de ces deux paramètres si l'on veut bien comprendre le débat. Nous l'avons dit, la seule chose sur laquelle s'entendent toutes ces intellectuelles, c'est qu'il y a un lien entre langage et oppression. Mais il existe plusieurs façons de problématiser cette oppression. Cela, nous avons tenté de le mettre en lumière en présentant une première typologie. Les catégories féminisme égalitaire, radical et socialiste devaient exposer les grands principes de ces trois types de féminisme. Nous les avons résumés dans le tableau suivant:

TABLEAU II

	Égalitaire	Radical neutraliste	Radical de la femelléité	Socialiste
Prémises de la position	rejet du naturalisme: infériorité des ♀ est socio-culturelle, due à l'inégalité des chances	rejet du naturalisme: la différence est le lieu de l'oppression; infériorité des ♀ est socio-culturelle	reconnaissance d'une différence naturelle entre ♀ et ♂ ordre de l'univers est ♀ et donc mauvais	l'oppression des ♀ est le résultat de la division du travail les femmes sont doublement opprimées: sur une base matérielle et sexuelle
Stratégies langagières	féménisation des termes règles pour L non sexiste éduquer, sensibiliser la population, les ♀	recyclage des mots néologismes découpage nouveau des mots revaloriser le L ♀, réapproprier le L	donner significations ♀ aux mots laisser naître, parler le corps inventer une parole ♀	- réapproprier le L des puissants

On retrouve là les éléments présentés dans les chapitres consacrés aux trois types de féminisme. Les différences de stratégies selon la position politique ainsi mises en évidence, on comprend mieux ce qui a motivé les féministes de notre corpus à préconiser certaines stratégies plus que d'autres.

Cette première typologie complétée, il restait alors à mieux définir le rôle du langage. Est-il la cause de l'oppression des femmes, ou est-il plutôt un facteur parmi d'autres qui participent à cette oppression? C'est à partir de cette distinction que nous avons élaboré les deux catégories de notre seconde typologie. Les déterministes sont persuadées que la langue est un système symbolique qui a été conçu par les hommes, dans le but de consolider leur position de dominants. Il en résulte que les femmes sont aliénées par cette langue-homme qui les emprisonne et les empêche de concevoir une réalité autre que patriarcale. Les contextualistes, elles, ne peuvent accepter une telle définition de la langue. Elles sont persuadées que la langue, à elle seule, ne peut jamais réussir à opprimer les femmes. Il faut qu'il y ait d'autres structures et institutions patriarcales qui participent à exclure les femmes des sphères du pouvoir. Enfin, elles voient le langage, non comme la cause première de l'oppression des femmes, mais bien comme support idéologique au patriarcat.

C'est en jumelant ces deux variables que l'on peut mieux saisir la pensée de chaque auteure. Voyons sous forme tabulaire le résultat de ce jumelage:

TABLEAU III

	Égalitaires	Radicales neutralistes	Radicales de la féminité	Socialistes
Déterministes	L = production masculin, ne rend compte que du point de vue des hommes L sexiste est anachronique dans société qui prône l'égalité des sexes L sexiste est un danger car il perpétue des mentalités sexistes	L = production masculine; supériorité des δ y est inscrite ♀ sont aliénées par le $L\delta$ $L\delta$ = outil de domination; les ♀ doivent se le réapproprier pour lutter contre les δ	L = production masculine ♀ sont aliénées par le $L\delta$; elles ne peuvent exprimer leur vécu- ♀ avec des mots δ	L = production des puissants ♀ et autres minoritaires sont aliéné-e-s par le L des puissants L des puissants = outil de domination; ♀ et autres opprimés doivent se le réapproprier
Contextualistes	$L\text{♀}$ = L des dominés qui perpétue une image négative de la ♀ , i.e. un être non-mur pour partager le pouvoir	L sexiste est le miroir d'une société sexiste; ceci explique que le féminin soit péjoratif, tant le parler que le lexique	-	♀ et δ emploient des stratégies langagières différentes à cause de la division du travail problème du L sexiste est social, i.e. qu'il renvoie au discours

Il nous semble maintenant que la position de chaque auteure soit plus compréhensible. On comprend, par exemple, pourquoi Sheila Rowbotham désire libérer les opprimé-e-s de l'emprise de la langue des puissants: d'une part elle reconnaît que les femmes ne sont pas les seules à être opprimées par la langue (féminisme socialiste) et d'autre part, elle croit que la langue est un obstacle à la libération, car elle aliène les opprimé-e-s (position déterministe). On comprend alors aussi mieux la position de Lakoff: le parler féminin n'est que le reflet de leur

position dans la société actuelle; c'est pourquoi les femmes parlent la langue des dominé-e-s (position contextualiste). Cependant, il est possible de changer cette situation en éduquant les femmes et en leur apprenant le vrai langage, le langage du pouvoir (féminisme égalitaire). Aebischer situe elle aussi le problème au niveau du parler: les gens associent inévitablement femme et bavardage, et ce, indépendamment des sujets traités, des mots employés, etc. (position contextualiste). Elle souhaite revaloriser le féminin en sensibilisant les gens au fait que l'équation femme = bavardage est raciste (féminisme radical). En ce qui a trait aux féministes de la femelléité, on s'étonnera peut-être de ne point trouver de contre-partie contextualiste. Rappelons que les féministes qui s'inscrivent dans ce courant sont pour la plupart des philosophes et des littéraires qui s'intéressent surtout aux significations symboliques et non aux conditions matérielles d'existence. C'est pourquoi leur approche au langage demeure très idéaliste, et par le fait même, déterministe.

Nous ne voudrions pas cependant donner l'impression que les positions déterministe et contextualiste sont tout-à-fait irréconcilables. Comme nous l'avons souligné, les féministes de notre corpus ne sont jamais à 100% déterministes ou contextualistes. Il était cependant nécessaire de les séparer en deux camps afin de mettre en évidence la divergence au niveau du rôle que jouait le langage dans l'oppression des femmes. Pour les déterministes, il y avait une relation de cause à effet entre langage sexiste et société sexiste. Les contextualistes postulaient aussi ce lien, mais à l'inverse: la société sexiste était alors la cause du langage sexiste. Mais si on se rappelle bien les propos de Cameron, Black et Coward, on voit bien que cette position n'est pas si loin de celle des déterministes. En effet, même si elles plaçaient le problème au niveau du discours et des pratiques discursives, elles admettaient cependant que le discours participait à

l'oppression des femmes en véhiculant une image négative de la femme. Dès lors, le langage tel qu'employé dans les multiples discours n'est plus le simple reflet du sexisme dans la société, il en est, non pas la cause principale, mais une des causes. La différence fondamentale entre les positions déterministe et contextualiste est donc que la deuxième met l'accent sur le fait que ce n'est pas tant la langue, et plus précisément, le système abstrait de codes symboliques, qui est sexiste; elle le devient au moment où elle est au service d'une personne, d'un groupe, d'un discours. A la limite, on pourrait supposer que les féministes déterministes n'ont pas complètement évacué ce point de vue, On se rappellera par exemple les propos de Miller et Swift, qui affirmaient que les mots n'étaient pas nécessairement sexistes en eux-mêmes, mais que certaines personnes leur imputaient une connotation négative lorsqu'il s'agissait des femmes. Par conséquent, les positions déterministes et contextualistes, même si elles proposent deux façons différentes d'envisager le lien entre langage et oppression, ne sont pas complètement exclusives. Ceci dit, nous demeurons persuadées que cette distinction théorique éclaire le débat sur la question du langage sexiste.

En ce qui a trait à la déséxisation du langage, que doit-on conclure? Avant de répondre à cette question, peut-être pouvons-nous donner quelques indications sur le débat actuel. On a beau dire que la déséxisation de la langue gagne lentement du terrain, il subsiste bon nombre de personnes qui sont contre. Voyons donc les arguments qu'elles invoquent.

Un des arguments les plus populaires, c'est qu'il n'y a aucun lien entre genre grammatical et sexe. En voici quelques exemples:

Rien ne saurait être plus trompeur que de croire, comme on l'a fait, que le genre reflète dans la langue la division sexuelle. Claire Forel¹.

On a confondu le sexe, le genre, avec les représentations sur le sexe et sur le genre. Marie-Claire Pomme, lettre circulaire, Université d'Ottawa

... le genre sexuel est autre chose que le sexe. Quel rapport sexuel voyez-vous entre une carotte et un oignon? Nicole Gagnon, *Le Devoir*, 12 juillet.

Je trouve cela ridicule, tout-à-fait ridicule. Ce n'est même pas symbolique, cela n'a aucune importance. L'utilisation du féminin ou du masculin ne comporte en français aucune notion de valeur. Simone Veil².

Bref, pour ces personnes, le genre d'un mot ne reflète en aucun cas des caractéristiques sexuelles. Évidemment, si l'on compare la carotte et l'oignon, il est facile de tirer cette conclusion. Mais le genre a bel et bien une fonction métaphorique. L'exemple le plus connu est sans doute celui de la mort, représentée pour les francophones comme une vieille femme et en allemand, comme un homme (*la mort* \ *der Tod*). La même situation se reproduit avec le soleil et la lune, qui sont de genre inverse en français et en allemand. C'est la même logique qui pousse les enfants, sans le savoir, à nommer une mouffette Ginette et un tigre Tony, malgré le fait qu'ils ne savent habituellement pas le sexe de l'animal en question. Évidemment, il a bien des mots féminins qui servent à désigner exclusivement des masculins (les éternels victime, sentinelle et estafette), et cela ne nous empêche pas de les concevoir comme désignant un homme. Mais dans le cas de victime, on pourrait se demander si la victime ne reste pas une femme jusqu'à ce que le contexte fournisse l'indication contraire.

Il y a d'ailleurs plusieurs études empiriques qui ont démontré l'existence de la métaphore

¹Verena Aebischer, Claire FOREL *et al.* *Parlers masculins, Parlers féminins?*, Paris, P.U.F., 1985, p.21.

²Tiré du dossier dans *Médias et langage*, No 19-20, 1984, p. 56.

sexuelle dans le genre. Il est trop facile de les balayer du revers de la main sous prétexte qu'elles sont behavioristes, biaisées, etc. Les études de l'APA, notamment celle de Linda Harrison dont il a été question au premier chapitre, se sont inspirées du constat que dans les langues où il existe un genre, les mots féminins sont associés à des femmes tandis que le masculin renvoie à une image mentale masculine. Leurs résultats sont d'ailleurs significatifs.

Ces mêmes personnes qui sont persuadées de l'inéquation entre genre et sexe sont aussi celles qui affirment qu'il n'est pas nécessaire de rajouter un e pour qu'un mot devienne féminin. Ainsi, ceux et celles qui s'obstinent à ajouter un e à auteur sont tout-à-fait ridicules³. Mais comment pourrait-on concevoir que le e n'est pas la marque du féminin? Ne nous a-t-on pas appris, depuis notre plus tendre enfance, que le féminin se marque avec le e, justement? On pourrait tout aussi bien dire que le pluriel ne se marque pas nécessairement avec un s parce que certains mots prennent un x, ou restent invariables. Que ce soit pour l'accord d'un adjectif, d'un nom, d'un prénom (grand, grande; étudiant, étudiante; André, Andrée, etc, etc), on ajoute habituellement un e, alors pourquoi veut-on nous faire avaler que auteur sans e est tout-à-fait féminin? Qu'y a-t-il de si menaçant dans ce petit e? Il est tellement discret - dans la plupart des cas, il ne se fait même pas entendre, comme pour auteure et députée.

Ce qu'il y a d'ennuyeux avec cette question du genre, c'est qu'elle n'apporte rien de nouveau au débat. La question de la fonction métaphorique du genre n'est pas nouvelle. Déjà, au XVIII^{ème} siècle, Grimm soutenait que les gens conceptualisaient, à partir des différences entre

³Heureusement, le ridicule ne tue pas, sinon plusieurs d'entre nous seraient dans une fâcheuse situation...

homme et femme, des caractéristiques abstraites leur permettant d'attribuer à toute chose, le genre masculin ou féminin⁴. C'est donc un débat qui dure depuis plusieurs siècles. Récemment, on a tranché en faveur de ceux qui soutiennent qu'il n'y a aucun lien, mais la question n'est pas tout-à-fait réglée, comme on le voit dans le débat actuel. Il est d'autant plus surprenant que ce soient des sociologues (c'est le cas de Nicole Gagnon et Marie-Claire Pomme) qui invoquent un tel argument. La langue est une création humaine, et c'est ce caractère social qui la rend empreinte des rapports sociaux, et donc des rapports entre hommes et femmes. Par exemple, n'est-il pas un peu particulier que dans une société où les femmes sont dominées par les hommes, qu'une des règles de base de sa grammaire soit que le « masculin l'emporte sur le féminin »? Simple outil mnémotechnique, comme le soutenait Pomme? C'est plutôt là le genre d'explication que nous ont servi ceux qui voulaient occulter le lien entre langue et idéologie patriarcale. Et ce lien, jusqu'à présent, les linguistes sont les seules à en avoir parlé; c'est tout de même particulier.

Il est d'ailleurs intéressant de noter que ceux et celles qui sont habituellement contre la féminisation sont aussi ceux qui affirment qu'il y a des choses plus importantes à régler. Alors si c'est trivial, pourquoi s'y opposer? Parce que c'est laid, et surtout, ce n'est pas français, diront ces mêmes personnes. C'est le deuxième argument le plus populaire. En voici quelques exemples:

... je suis trop attachée à la langue française pour admettre des barbarismes comme recteure, professeure ou ingénieure. Monique Pelletier, U.D.F.⁵

⁴Deborah Cameron, *Feminism and Linguistic Theory*, Londres, MacMillan Press, 1985, p. 43.

⁵Tiré du dossier *Médias et langage*, p. 57.

Le fait incontournable, c'est qu'un titre au féminin, ce n'est pas français. Nicole Gagnon, *Le Devoir*, 12 juillet.

Ce genre d'argument nous laisse perplexe, car il laisse entendre que la langue est immuable, que ses règles sont coulées dans le roc. Mais si c'est le cas, quel est donc le rôle de ces Messieurs de l'Académie? N'est-ce pas à eux de décider de ce qui est français et de ce qui ne l'est pas? La langue en tant qu'institution est, depuis tout temps, gérée et manipulée par le groupe dominant; ce sont eux qui depuis toujours décident de ce qui est correct ou incorrect, et ils nous l'imposent via les dictionnaires, les grammaires et l'enseignement de la langue dans les écoles. Or, s'ils décidaient demain que les titres féminisés étaient français, ils le seraient. C'est de cette façon qu'a procédé l'Office de la langue française. Il est maintenant aussi français, au Québec, de dire la députée que la médecin.

La langue peut donc, doit donc évoluer. L'entrée de femmes sur le marché du travail, leur accession à des postes traditionnellement masculin doit se refléter au niveau de la langue. Comme le disaient Damourette et Pichon il y a déjà soixante-dix ans:

... dans une société où il deviendra normal de les [les femmes] voir exercer des métiers d'avocat, de médecin et d'écrivain, il sera naturel qu'il y ait pour les femmes se livrant à ces métiers des dénominations féminines, comme il y en a pour les *brodeuses* et les *cigarillères*.⁶

Évidemment, ce n'est pas en féminisant que l'on enrayera le sexisme dans les milieux où les femmes sont sous-représentées. Comme le disait Marina Yaguello, « Suffit-il de dire *la ministre* pour empêcher le sentiment que c'est un métier d'homme? »⁷ A cela, nous répondrons

⁶Damourette et Pinchon, cité dans Marina YAGUELLO, *Les mots et les femmes*, Paris, Payot, 1977, p. 137.

⁷*Ibid.* p. 193.

qu'effectivement, le fait de se faire adresser comme la ministre ne fait pas nécessairement une différence marquée. On peut tout aussi bien dire, « Madame la ministre, vous n'avez sûrement aucune objection à présider la commission royale d'enquête sur les femmes et la santé » à une femme qui a un doctorat en relations industrielles. Mais cela n'enlève rien au fait que la langue doit rendre compte des changements sociaux. Les hommes, eux, n'ont eu aucun scrupule lorsqu'est venu le temps de « masculiniser » les métiers jadis réservés exclusivement aux femmes: les cuisinières sont devenus des chefs, les couturières, des couturiers, etc. Plus encore, dès que ces métiers ont été appropriés par les hommes, ceux-ci ont immédiatement acquis des titres de noblesse, de sorte que les femmes qui réussissent dans la haute couture se méritent (sic) le titre de couturier. Ainsi, on dira Chanel est un grand couturier, malgré le fait que ce soit une femme⁸. Mais cela, nous diront ceux et celles qui s'opposent à la féminisation, s'explique parce que les termes qui désignent une fonction sont neutres, et n'ont pas besoin d'être féminisés.

C'est bien cette neutralité que remettent en question Black et Coward. Les titres de fonctions prestigieuses passent pour neutres lorsqu'en fait, ces fonctions sont presque toutes occupées par des hommes. Or, si l'on arrivait à faire admettre aux hommes qu'ils sont bel et bien hommes lorsqu'ils occupent leur poste, ils n'auraient aucune objection à ce qu'une femme affiche sa féminité par son titre. C'est d'ailleurs pourquoi la série à trois termes de Claire Forel a peu de chance d'être acceptée. Que propose-t-elle? Dans le cas de *ministre*, par exemple, le ministre servirait à désigner aussi bien une femme qu'un homme; il ferait référence à la fonction

⁸On peut d'ailleurs se demander combien de personnes, peu familières avec le milieu de la haute couture, savent que Chanel est une femme et non un homme... C'est là une autre indication que le masculin renvoie à une image mentale masculine.

en tant que telle. En complément, la femme-ministre et l'homme-ministre, lorsque l'on tiendrait à préciser le sexe du ministre en question⁹. Ce compromis nous semble cependant bien risqué. D'abord, parce que les femmes ne se sentent pas automatiquement incluses dans le générique masculin. Mais surtout, le terme non-marqué reste le masculin. Ensuite, nous sommes sceptiques face à l'usage éventuel de femme-ministre et homme-ministre: les hommes se verront-ils jamais comme des hommes-ministres, alors qu'il sont depuis trois siècles, des ministres tout court? Et pourtant, si on y arrivait, le problème serait résolu: femmes et hommes seraient enfin sur un pied d'égalité. Mais cela ne peut se faire tant et aussi longtemps que les hommes ne se reconnaîtront pas en tant qu'hommes.

Enfin, le dernier argument contre la féminisation est souvent invoqué par les femmes: féminiser le titre d'une fonction ou d'une profession équivaut souvent à le déprécier. C'est le cas de *secrétaire*: le secrétaire n'est en aucun cas comparable à la secrétaire. On dirait que dès que l'on a un travail sérieux, il faut avoir un titre masculin. La forme féminine dévalorise la fonction. Cela renvoie, d'une façon plus générale, aux stéréotypes négatifs qui se rattachent à tout ce qui est féminin. C'est ce que dénonçaient toutes les auteures faisant partie de notre corpus. Tant et aussi longtemps que le discours patriarcal projette une représentation négative du féminin, les femmes auront l'impression qu'elles doivent adopter la forme correcte, c'est-à-dire masculine.

Ceci dit, on ne peut nier qu'une certaine forme de féminisation peut alourdir un texte, voire le rendre difficile à lire. Mais faut-il pour autant abdiquer, et se plier à l'illustre « le

⁹Verena AEBISCHER, Claire FOREL *et al.*, *Parlers masculins...*, p. 32.

masculin inclut le féminin »? C'est trop facile. Il semble que la suggestion de Cameron, le féminin générique, est la formule la plus prometteuse, même si elle n'a pas le même impact en français qu'en anglais. Elle est tout de même une alternative aux formules répétitives suggérées par le guide québécois.

En guise de conclusion, nous croyons, comme les contextualistes, que le problème est social et non linguistique. Mais cela ne veut pas dire que la désexisation des textes et la féminisation des titres et fonctions soit inutile. Au contraire. Ce qui fait le plus avancer la question du sexisme dans le langage, c'est justement le débat qu'elle suscite. Il en faut pour dénoncer le sexisme flagrant de la langue française, comme il en faut pour briser les illusions de ceux et celles qui ont de trop grandes espérances par rapport à la féminisation. Il est inévitable que tous ces points de vue s'affrontent, et c'est là ce qui fait leur intérêt. Toute personne devrait pouvoir choisir de féminiser ou pas, mais non sans avoir réfléchi au fait que la langue n'est pas un cadeau des dieux, mais qu'elle a été façonnée par plusieurs générations, qu'elle est empreinte de préjugés de classe, de race et de sexe, et surtout, qu'elle contribue à entretenir ses préjugés. Car ceux et celles qui s'en aperçoivent trouvent habituellement difficile de ne pas au moins tenter de neutraliser leur texte. Car au fond, qu'est-ce que féminiser sinon tenter de modifier notre façon de penser l'homme et la femme? Si ce n'est que pour cela, il semble que le jeu en vaut la chandelle.

BIBLIOGRAPHIE

- AEBISCHER, Verena, *Les femmes et le langage, Représentation sociale d'une différence*. Paris, P.U.F., 1985.
- AEBISCHER, Verena et Claire FOREL, et al., *Parlers masculins, Parlers féminins ?*, Paris, Delachaux et Niestlé, 1983.
- ALBISTUR, Maité et Daniel ARMOGGATHE, *Histoire du féminisme français du Moyen Age à nos jours*, Paris, Éditions des femmes, 1977.
- ARDENER, Shirley (sous la dir. de), *Defining Female*, New York, John Wiley & Sons, 1978.
- ARDENER, Shirley (sous la dir. de), *Perceiving Women*, Londres, Malaby Press, 1975.
- BADINTER, Élisabeth, *L'un est l'autre*, Paris, Éditions Odile Jacob, 1986.
- BARTKY, Sandra Lee. « Toward a Phenomenology of Feminist Consciousness », dans *Feminism and Philosophy*, sous la dir. de Mary Vetterling-Braggin et al., Totowa, (NJ), Littlefield, Adams & Co., 1978.
- BLACK, Maria et Rosalind COWARD, « Linguistic, Social and Sexual Relations: A Review of Dale Spender's *Man-Made Language* », dans *Screen Education*, 39, 1981, pp. 69-85.
- BLAUBERGS, Maija S., « An Analysis of Classic Arguments Against Changing Sexist Language », dans *Women's Studies International Quarterly*, Vol. 3, 1980, pp. 135-147.
- BODINE, Ann, « Sexocentrisme et recherches linguistiques », dans *Parlers féminins, parlers masculins*, Paris, Delachaux et Niestlé, 1983, pp. 35-63.
- BOURDIEU, Pierre, *Ce que parler veut dire*, Paris, Seuil, 1982.
- CAMERON, Deborah, *Feminism and Linguistic Theory*, Londres, MacMillan Press, 1985.
- CARDINAL, Marie, *Autrement dit*, Paris, Éditions Grasset et Fasquelle, 1977.
- CASTRO, Ginette, *Radioscopie du féminisme français*, Paris, Presses de la fondation nationale des sciences politiques, 1984.
- COOLE, Diana H., *Women in Political Theory*, Sussex, Wheatsheaf Books Ltd, 1988.
- DALY, Mary, *Pure Lust*, Londres, The Woman's Press, 1984.

- DALY, Mary, *Gyn/Ecology: The Metaethics of Radical Feminism*, Boston, Beacon Press, 1978.
- DECKARD, Barbara S., *THE WOMEN'S MOVEMENT: Political, Socioeconomic, and Psychological Issues*, New York, Harper & Row, 1975.
- DESCARRIES-BÉLANGER, Francine et Shirley ROY, « Le mouvement des femmes et ses courants de pensée: essai de typologie », Ottawa, ICREF/CRIAW, *Perspectives féministes*, No 19, mars 1988.
- DONOVAN, Josephine, *Feminist Theory*, New York, Frederick Ungar Publishing Co., 1985.
- DUBOIS, Betty Lou et Isabel CROUCH, « Linguistic Disruption: He/She, S/He, He or She, He-She », dans *Women and Language in transition*, sous la dir. de Joyce PENFIELD, Albany, State University of New York Press, 1987, pp. 28-36.
- DUMAIS, Hélène, *Pour un genre à part entière : guide pour la rédaction de texte non sexistes*, Québec, Ministère de l'Éducation, Coordination à la condition féminine, 1988.
- DUMONT, Micheline, « Le mouvement des femmes hier et aujourd'hui », Ottawa, ICREF/CRIAW, *Perspectives féministes*, No. 5a, 1986.
- ELSHTAIN, Jean Bethke, *Public Man, Private Woman*, Princeton, Princeton University Press, 1981.
- ELSHTAIN, Jean Bethke, « Je t'apprendrai les différences », dans *Lettre*, no. 11 (hiver 86/87), pp. 43-47.
- ELSTHAIN, Jean Bethke, « Feminist Discourse and Its Discontents: Language, Power and Meaning », dans *Feminist Theory: A Critique of Ideology*, sous la dir. de Nanner O. KEOHANE, et al., Chicago, The University of Chicago Press, 1982.
- FOREL, Claire-A., « Françaises, Français... », dans *Parlers masculins, parlers féminins*, Paris, Delachaux et Niestlé, 1983, pp. 21-33.
- FOUCAULT, Michel, *Les mots et les choses*, Paris, Gallimard, 1966.
- FRENCH, Marilyn, *La fascination du pouvoir*, traduit de l'américain par Hélène Ouvrard, Paris, Éditions Acropole, 1986 (1985).
- FRIEDAN, Betty, *The Feminine Mystique: 20th Anniversary Edition*, New York, Dell Publications, 1983.
- FRYE, Marilyn, « Male Chauvinism - A Conceptual Analysis », dans *Sexist Language*, sous la dir. de Mary VETTERLING-BRAGGIN, Totowa (NJ), Rowman and Littlefield, 1981, pp. 7-22.

- GOLDSMITH, Andrea E., « Notes on the Tyranny of Language Usage », dans *Women's Studies International Quarterly*, Vol. 3, 1980, pp. 179-191.
- GUIRAUD, Pierre, « Langage et idéologie », dans *Les Idéologies dans le monde actuel*, Paris, Desclée Brouvier, 1971.
- GROULX, Benoite, *Ainsi soit-elle*, Paris, Éditions Grasset et Fasquelle, 1975.
- HAGEGE, Claude, *L'homme de paroles*, Paris, Fayard, 1985.
- HAJDUKOWSKI-AHMED, Maroussia, « Le dénoncé/énoncé de la langue au féminin ou le rapport de la femme au langage », dans *Féminité, Subversion et Écriture*, sous la dir. de Suzanne LAMY et Irène PAGES, Montréal, Éditions du remue-ménage, pp. 53-69.
- HARRIS, Roy, *The Language Myth*, New York, St. Martin's Press, 1981.
- HARRISON, Linda, « Cro-Magon Woman - In Eclipse », *The Science Teacher*, Avril 1975, pp. 8-11.
- HENLEY, Nancy, « This New Species That Seeks a New Language: On Sexism in Language and Language Change », dans *Women and Language in transition*, sous la dir. de Joyce PENFIELD, Albany, State University of New York Press, 1987, pp. 3-27.
- HERDER, J. G., *Une autre philosophie de l'histoire*, Paris, Éditions Mouton, 1964.
- HEWITT, J.P. et LIVINGSTONE HEWITT, M., *Introducing Sociology: A Symbolic Interactionist Perspective*, Englewood Cliffs, (NJ), Prentice-Hall, 1986.
- HILL, Alette Olin, *Mother Tongue, Father Time*, Bloomington, Indiana University Press, 1986.
- HOUEBINE, Anne-Marie, « Les femmes et la langue », dans *Tel quel*, no 74, 1977, p. 84-95.
- HYMES, Dell, *Foundations in Sociolinguistics*, Philadelphie, University of Pennsylvania Press, 1974.
- JAGGAR, Alison M. et Paula R. STRUL, (sous la dir. de), *Feminist Frameworks: Alternative Accounts of the Relations between Men and Women*, New York, McGraw-Hill, 1978.
- KEOHANE, Nannerl, Michelle ROSALDO et Barbara GELPI, *Feminist Theory: A Critique of Ideology*, Chicago, University of Chicago Press, 1982.
- KRAMARAE, Cheris et Mercilee M. JENKINS, « Women Take Back the Talk », dans *Women and Language in Transition*, sous la dir. de Joyce PENFIELD, Albany, State University of New York Press, 1987, pp. 137-156.
- KRAMARAE, Cheris, « Folklinguistics: Wishy-Washy Mommy Talk », dans *Psychology Today*, juin 1984, pp. 82-84.

- KRAMERAE, Cherie, *Women and Men Speaking*, Rowley (MA), Newbury House Publishers, 1981.
- KRAMARAE, Cherie, « Proprietors of Language », dans *Women and language in literature and society*, sous la dir. de Sally McCONNEL-GINET, Ruth BORKER et Nelly FURMAN, New York, Praeger Publishers, 1980, pp. 58-65.
- KRISTEVA, Julia, « Le Temps des femmes », dans 34/44: *Cahiers de recherche de sciences des textes et documents*, no. 5, hiver 1979, pp. 5-19.
- LAKOFF, Robin, *Language and Woman's Place*, New York, Harper & Row, 1975.
- LAMOUREUX, Diane, *Fragments et collages*, Montréal, Éditions du remue-ménage, 1986.
- LAMY, Suzanne et Irène PAGES, *Féminité, Subversion, Écriture*, Montréal, Éditions du remue-ménage, 1983.
- LECLERC, Annie, *Parole de femme*, Paris, Éditions Grasset et Fasquelle, 1974.
- MARKS, Elaine et Isabelle de COURTIVRON (sous la dir. de), *New French Feminisms - An Anthology*, New York, Schocken Books, 1981.
- McCONNEL-GINET, Sally, Ruth BORKER et Nelly FURMAN (sous la dir. de), *Women and Language in Literature and Society*, New York, Praeger Publishers, 1980.
- MEAD, George Herbert, *L'esprit, le soi et la société*, traduit de l'anglais par Jean Cazeneuve, Eugène Kaelin et Georges Thibault, Paris, P.U.F., 1963 (1934).
- MICHEL, Andrée, *Le féminisme*, Paris, Collection Que sais-je, P.U.F., 1980.
- MILLER, Casey et Kate SWIFT, *The Handbook of Nonsexist Writing*, New York, Lippincott & Crowell, 1980.
- MILLER, Casey et Kate SWIFT, *Words and Women*, Garden City, (NY), Anchor Press/Double day, 1976.
- MERLEAU-PONTY, Maurice, *La Prose du Monde*, Paris, Gallimard, 1969.
- MOULTON, Janice, « The Myth of the Neutral "Man" », dans *Sexist Language*, sous la dir. de Mary VETTERLING-BRAGGIN, Totowa (NJ), Rowman and Littlefield, 1981, pp. 100-115.
- O'BARR, William M. et Bowman K. ATKINS, « 'Women's Language' or 'Powerless Language' », dans *Women and language in literature and society*, sous la dir. de Sally McCONNEL-GINET, Ruth BORKER et Nelly FURMAN, New York, Praeger Publishers, 1980, pp. à vérifier
- ORWELL, George, *1984*, Harmondsworth/Middlesex, Penguin Books, 1983 (1949).

- PENFEILD, Joyce (sous la dir. de), *Women and Language in Transition*, Albany, State University of New York Press, 1987.
- PENFIELD, Joyce, « Surnaming: The Struggle for Personal Identity », dans *Women and Language in Transition*, sous la dir. de Joyce PENFIELD, Albany, State University of New York Press, 1987, pp. 117-129.
- QUÉRÉ, Louis, « Changer de langue et changer la langue... comme si de rien était! » dans *Pluriel*, no. 31, 1982.
- Questions féministes*, No 1, novembre 1977, pp. 3-19.
- RAUNCY, Catherine, *Guidelines for non-sexiste Writing*, Ottawa, Conseil consultatif canadien de la situation de la femme, 1984, (version française: *Vers un langage non-sexiste*).
- ROBOTHAM, Sheila, *Conscience des femmes, monde de l'homme*, traduit de l'anglais par Françoise Ducrocq, Paris, Éditions des femmes, 1976 (1973).
- SAPIR, Edward, « Language », dans *Selected Writings of Edward Sapir in Language, Culture and Personality*, sous la dir. de David G. Mandelbaum, Berkeley, University of California Press, 1951, pp. 7-32.
- SAPIR, Edward, « The Status of Linguistics as a Science », dans *Selected Writings of Edward Sapir in Language, Culture and Personality*, sous la dir. de David G. Mandelbaum, Berkeley, University of California Press, 1951, pp. 160-166.
- SCHAFF, Adam, *Langage et connaissance*, traduit du polonais par Claire Brendel, Paris, Éditions Anthropos, 1969.
- SEGAL, Lynne, *Is the Future Female?*, Londres, Virago Press, 1987.
- SMITH, Dorothy, « A Peculiar Eclipsing: Women's Exclusion from Man's Culture » dans *Women's Studies International Quarterly*. Vol I, 1978, pp. 281-295.
- SPENDER, Dale, *For the Record*, Londres, The Women's Press, 1985.
- SPENDER, Dale, *Man Made Language*, Londres, Routledge & Kegan Paul, 1980.
- STEINEM, Gloria, *Outrageous Acts and Everyday Rebellions*, New York, Holt, Rinehart and Winston, 1983.
- THORNE, Barrie, Cheris KRAMARAE et Nancy HENLEY (sous la dir. de), *Language, Gender and Society*, Rowley (MA), Newbury House Publishers, 1983.
- THORNE, Barrie et Nancy HENLEY (sous la dir. de), *Language and Sex: Difference and Dominance*, New York, Newbury Hall, 1975.

- VAN DEN BERG, Nan, « Renaming: Vehicle for Empowerment », dans *Women and Language in transition*, sous la dir. de Joyce PENFIELD, Albany, State University of New York Press, 1987, pp. 130-136.
- VETTERLING-BRAGGIN, Mary (sous la dir. de), *Sexist Language: A Modern Philosophical Analysis*, Totowa (NJ), Rowman and Littlefield, 1981.
- WHORF, Benjamin Lee, « An American Model of the Universe », dans *Language, Thought and Reality: Selected Writings* sous la dir. de John B. CARROLL, Cambridge (MA), M.I.T. Press, 1957, pp. 57-64.
- WHORF, Benjamin Lee, « Science and Linguistics », dans *Language, Thought and Reality: Selected Writings* sous la dir. de John B. CARROLL, Cambridge (MA), M.I.T. Press, 1957, pp. 134-159.
- WOLLSTONECRAFT, Mary, *Vindication of the Rights of Women*, sous la dir. de Carol H. POSTON, New York, W.W. Norton & Comp, 1975.
- YAGELLO, Marina, *Le sexe des mots*, Paris, Payot, 1989.
- YAGELLO, Marina, *Les mots et les femmes*, Paris, Payot, 1978.